LA REVUE DE

TEHERAN

ISSN 2008-1936

MENSUEL CULTUREL IRANIEN EN LANGUE FRANÇAISE

N° 160, Mars 2019, 14e ANNEE

5000 TOMANS

5 €

Les sports traditionnels en Iran: pratiques anciennes et contemporaines (II)

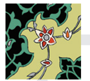
www.teheran.ir

www.teheran.ir

Adresse:
Presses Ettelaat,
Av. Mosaddeq-e Jonoubi,
Bd. Mirdamad,Téhéran,
Iran
Code Postal:1549953111
Tél: +98 21 29993615
E-mail: **mail@teheran.ir**
Imprimé par Iran-Tchap



Recto de la couverture:
La cloche de la zûrkhâneh est placée devant le morshed. *Ce dernier sonne la cloche et rythme les entrées selon les degrés d'initiation des participants. Chaque son de cloche dépend du rang du pahlavân qui fait son entrée. Parfois, la cloche est uniquement sonnée au moment de l'entrée des vétérans et des maîtres pahlavâns.*



La Revue de Téhéran

affiliée au groupe
de presse Ettelaat

Direction
Mohammad-Javad Mohammadi

Rédaction en chef
Amélie Neuve-Eglise (Razavi-Far)

Secrétariat de rédaction
Arefeh Hedjazi
Babak Ershadi

Rédaction
Rouhollah Hosseini
Esfandiar Esfandi
Afsaneh Pourmazaheri
Jean-Pierre Brigaudiot
Mireille Ferreira
Elodie Bernard
Gilles Lanneau
Majid Youssefi Behzadi
Khadidjeh Nâderi Beni
Zeinab Golestâni
Mahnaz Rezaï
Djamileh Zia
Shekufeh Owlia
Hoda Sadough
Sepehr Yahyavi
Shahab Vahdati
Saeid Khânâbâdi
Marzieh Khazâï

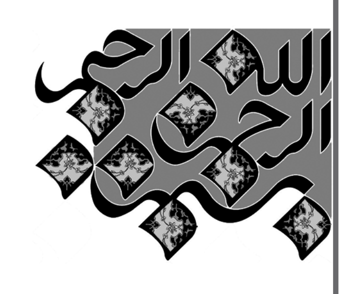
Graphisme et mise en page
Moniheh Borhani

Correction
Béatrice Tréhard

Site Internet
Mohammad-Amin Youssefi

LA REVUE DE TEHERAN

Premier mensuel iranien
en langue française
N° 160 - Esfand 1397
Mars 2019
14ème année
Prix 5000 Tomans
5 €



Sommaire

CAHIER DU MOIS

CULTURE

Repères

LECTURE



24



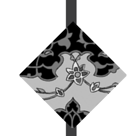
40



60

Le Varzesh-e Pahlavâni avant l'islam et sa présence dans le *Shâhnâmeh* de Ferdowsi

Kadidjeh Nâderi Beni



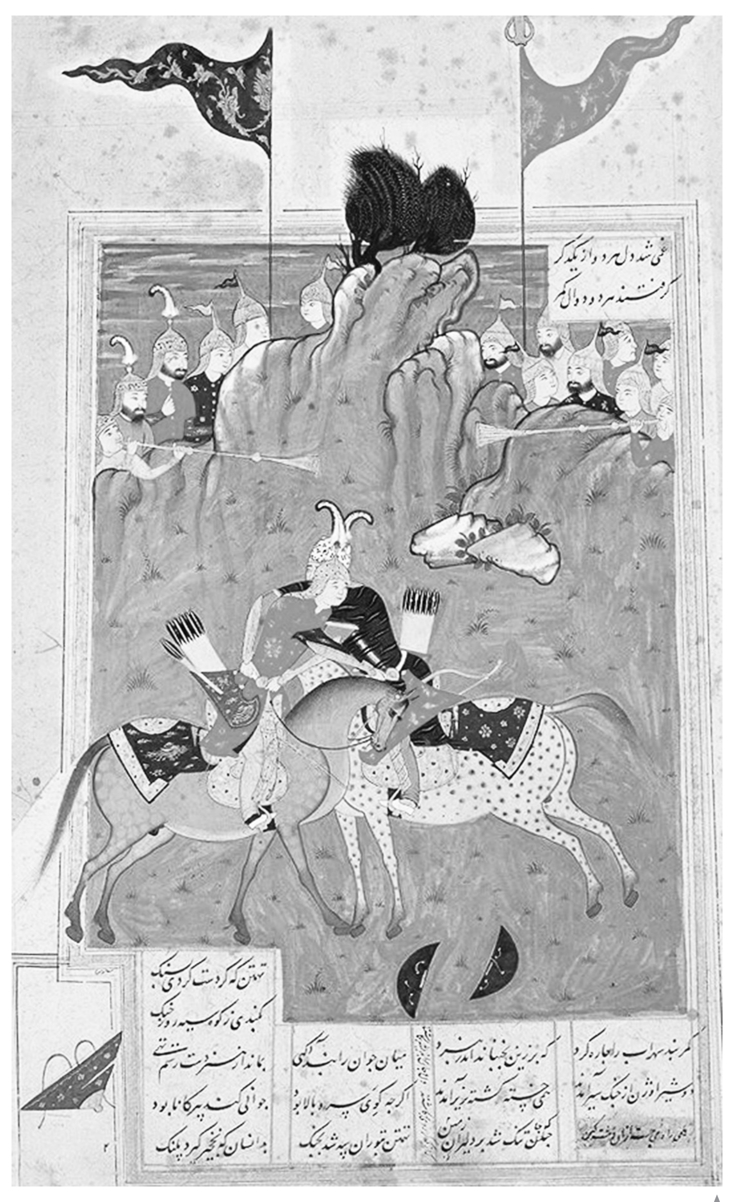
Les études sociologiques attestent que dans toute société, il y a bon nombre de coutumes et d'habitudes provenant des traditions anciennes des peuples. De plus, selon ces études, la religion a été l'une des plus anciennes éducations offertes dans des institutions éducatives. Autrefois, les jeunes enfants débutaient leurs études par l'éducation religieuse destinée à leur offrir une vie culturelle, sociale et économique plus élevée.

Les fondateurs de la civilisation iranienne, pour leur part, ont également donné une place importante aux enseignements religieux visant à développer les vertus morales et l'humanité. Selon le système éducatif de la Perse antique préislamique, les enfants complétaient d'abord une partie de leur éducation religieuse avant de passer aux techniques de chasse, d'équitation et de chevalerie.

À l'époque sassanide, les mages zoroastriens sont très puissants et le zoroastrisme devient la religion officielle du pays. Dès lors, les enseignements zoroastriens forment la base de l'éducation. De plus, les fondations de l'organisation sociale et étatique sassanide sont respectueuses des instructions du zoroastrisme. À l'époque, le but primordial de l'éducation était d'enseigner la religion aux enfants pour qu'ils apprennent le respect et l'obéissance envers l'État. Selon les données historiques, dans le système éducatif antique iranien, les enfants recevaient également une éducation sportive afin d'acquérir les compétences d'un véritable combattant. Le sport était plutôt une éducation militarisée dont le but était de cultiver le corps et l'âme de l'apprenant. Il s'agissait d'apprendre aux enfants les bases d'une morale martiale. En plus de l'éducation physique, on enseignait aux enfants le courage, la force d'âme, la vérité,

La reine Homây jouant au polo avec ses esclaves, manuscrit enluminé du *Shâhnâme*h

la justice et le nationalisme. Ils se préparaient à se sacrifier pour la patrie. Ce système éducatif est maintes fois mentionné dans le *Shâhnâmeh* de Ferdowsi. Il revient notamment avec des détails sur cette éducation dans le chapitre de l'histoire de Dârâb, le fils du roi Homây. Dârâb, après s'être formé dans la voie de l'*Avestâ* et du *Zand*, demande à son père adoptif, blanchisseur de son état, de le confier aux instituteurs (*farhanguiân*) afin d'entamer son éducation physique et militaire. Les sports de combat (*varzesh-e razmi*) ont toujours été une source d'honneur pour les Iraniens. Les *pahlavân* pratiquant ces arts ont été continuellement glorifiés dans la tradition persane et plus particulièrement dans la poésie épique comme le *Shâhnâmeh* de Ferdowsi. La lutte (*koshti*), l'une des matières de l'éducation physique des temps passés, est un sport qui jouit d'une histoire de



Scène du combat au corps-à-corps (*sar shâkh shodan*) entre Rostam et son fils Sohrâb

Le sport était plutôt une éducation militarisée dont le but était de cultiver le corps et l'âme de l'apprenant. Il s'agissait d'apprendre aux enfants les bases d'une morale martiale. En plus de l'éducation physique, on enseignait aux enfants le courage, la force d'âme, la vérité, la justice et le nationalisme. Ils se préparaient à se sacrifier pour la patrie.

plus de 6000 ans. Selon les documents historiques dont l'*Avestâ*, les rois les plus anciens des dynasties légendaires iraniennes pratiquaient et encourageaient la lutte traditionnelle dans leurs royaumes. Les grands héros mythologiques, notamment ceux cités dans le *Shâhnâmeh*, comme Rostam, Goudarz et Guiv, ont tous été de grands lutteurs. D'ailleurs,



Le polo (*chaugân*) d'après le *Shâhnâmeh* de Ferdowsi

selon une tradition guerrière antique, les commandants des deux troupes ennemies luttaient au corps-à-corps, d'où l'étymologie de l'expression en persan de «*sar shâkh shodan*», signifiant «s'affronter», qui veut littéralement dire «la confrontation des chefs». Dans son chef-d'œuvre, Ferdowsi décrit plusieurs scènes de lutte entre les *pahlavâns* (les héros) dont un très bon exemple est la scène du combat entre Rostam et son fils Sohrâb.

Le polo (*chaugân*) est un autre sport traditionnel iranien dont l'histoire remonte au moins à l'ère sassanide. D'après Ferdowsi, les Keyanides, l'une des plus anciennes dynasties des légendes iraniennes, ont été les fondateurs du *chaugân*. Ce sport antique iranien revient plusieurs fois dans le *Shâhnâmeh*. Par exemple, le poète raconte un match de polo international entre les forces touraniennes et les adeptes de Siâvosh l'Iranien. En outre, Ferdowsi considère ce sport charmant comme l'activité préférée du roi sassanide Shâpour II, qui l'a pratiquée dès ses sept ans.

Dans le système éducatif antique, la verve et l'éloquence de la parole sont des vertus indispensables à tout héros. L'éloquence se trouve à la base des trois principes fondamentaux du Zoroastrisme : les bonnes pensées, les bonnes paroles et les bonnes actions. L'ensemble de ces instructions morales et physiques suivait un même objectif: former un guerrier dévoué et vaillant qui saurait renoncer à ses propres intérêts, maitriser ses désirs et qui serait toujours le sauveur des misérables.

Le *varzesh-e pahlavâni*, un autre sport antique iranien toujours pratiqué aujourd'hui, comprend un ensemble d'exercices physiques qui se tiennent dans une «maison de force» ou *zûrkhâneh.* Ces exercices recouvrent en particulier la lutte et la gymnastique. L'histoire du *varzesh-e pahlavâni* remonte à l'époque préhistorique et durant l'Empire parthe, les



Manuscrit enluminé du *Shâhnâmeh* de Ferdowsi (940-1025), Folio 22 verso, *Rostam soulève Afrasiâb de Tûrân par sa ceinture.* Aquarelle opaque, encre et or sur papier, cira 1435-14.

combattants le pratiquaient afin de se préparer pour la guerre. D'après les chercheurs, les récits mythiques du *Shâhnâmeh* sont, entre autres traditions, à l'origine des rituels actuels du *varzesh-e pahlavâni*. Le but principal de ce sport traditionnel est de préparer le *pahlavân* à l'héroïsme en renforçant non seulement son corps, mais également en lui faisant appliquer les vertus morales dont la bravoure, la clémence, l'honnêteté, la générosité, etc.

Les *Pahlavâns* du *Shâhnâmeh* s'efforcent de surpasser et de vaincre les forces du Mal. Dans certains chapitres de cet ouvrage, le destin du pays est déterminé par le résultat d'un combat au corps-à-corps entre le héros et le commandant des forces du Mal. Ce combat à mains nues, connu sous le nom de koshti (la lutte) est l'une des activités du *varzesh-e pahlavâni*. Rostam est considéré comme le modèle des lutteurs. Aujourd'hui encore, cette figure légendaire du *Shâhnâmeh* est fort admirée chez les athlètes et lutteurs iraniens mondialement reconnus, pour ses qualités physiques mais aussi et surtout morales.

En général, les murs de la *zurkhâneh* sont ornés de tableaux qui représentent des scènes de lutte entre les personnages du *Shâhnâmeh,* comme le combat entre Rostam et Sohrâb. En outre, on y déclame souvent des passages de cette œuvre épique. Un des distiques du *Shâhnâmeh* les plus récités dans la *zurkhâneh* commence ainsi: «*Par la force du corps, l'homme est en bonne santé / la faiblesse du corps crée le manque et la déviance*». Le distique d'introduction de ce chef-d'œuvre en est un autre exemple: «*Au nom du Seigneur de l'âme et de l'intelligence/ qu'aucune pensée ne peut dépasser*».

Ce sport traditionnel exalte les valeurs morales, chevaleresques et religieuses,

Dans le système éducatif antique, la verve et l'éloquence de la parole sont des vertus indispensables à tout héros. L'éloquence se trouve à la base des trois principes fondamentaux du Zoroastrisme : les bonnes pensées, les bonnes paroles et les bonnes actions. L'ensemble de ces instructions morales et physiques suivait un même objectif: former un guerrier dévoué et vaillant qui saurait renoncer à ses propres intérêts, maitriser ses désirs et qui serait toujours le sauveur des misérables.

comme l'humanité, la charité et la bravoure. D'autres traditions ont de profondes interrelations avec la *zurkhâneh,* notamment le *javânmardi*.



Combat pahlavâni entre Sohrâb et Shabân avant le commencement d'une bataille.



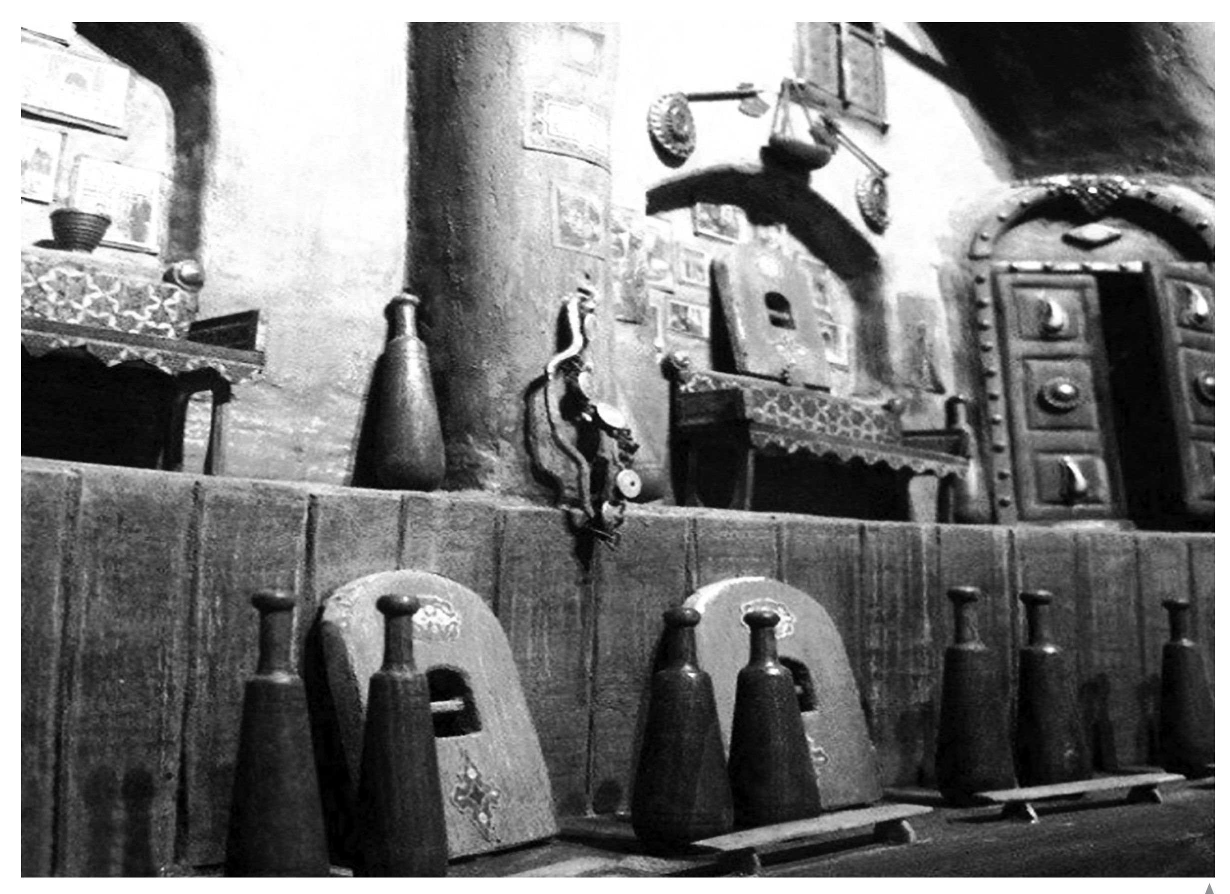
Exemple d'un style de peinture visible dans la zûrkhâneh. Ici, une scène de combat entre les héros iranien et touranien Rostam et Esfandiâr.

Après l'arrivée de l'islam en Iran, puis la diffusion des idées chiites, la spiritualité et les philosophies iraniennes préislamiques à l'origine de l'enseignement moral des arts martiaux iraniens, ont pris de nouvelles dimensions et ont intégré l'enseignement éthique islamique à la morale antique traditionnelle. L'intronisation du chiisme comme religion officielle à l'époque safavide ne marque, par ailleurs, nullement les commencements de cette assimilation. L'intégration de l'enseignement islamique dans les structures éthiques préislamiques iraniennes commence déjà à apparaître dans le *Shâhnâmeh* qui date du Xe siècle.

Après l'arrivée de l'islam en Iran, puis la diffusion des idées chiites, la spiritualité et les philosophies iraniennes préislamiques à l'origine de l'enseignement moral des arts martiaux iraniens, ont pris de nouvelles dimensions et ont intégré l'enseignement éthique islamique à la morale antique traditionnelle.

Les études faites sur l'écriture et le texte du *Shâhnâmeh* attestent que Ferdowsi a porté une attention particulière sur le sport et les exercices physiques, d'où l'apparition de certains mots concernant les accessoires utilisés pour l'entraînement comme: *mil* (la massue), *kabbâdeh* (arc en métal), *takhteh* (la barre) et *sang* (le bouclier). On peut également y trouver des mots concernant les arts martiaux et les activités physiques comme: *tir-o kamân* (tir à l'arc), *asbsavâri* (équitation) et *koshti* (lutte). Selon ces études, le *Shâhnâmeh* est également un livre de l'héroïsme et de la science du combat et représente la voie chevaleresque du héros. Les *Pahlavân*s du *Shâhnâmeh* s'entraînaient longuement avant d'affronter leurs ennemis sur le champ de bataille.

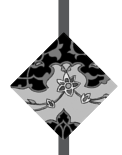
Il reste à dire que le mot «*zurkhâneh*» ne figure pas dans le *Shâhnâmeh.* Cependant, la forte présence des passages décrivant les attitudes et les vertus héroïques montre l'importance que Ferdowsi accorde à la santé, à la pratique sportive, aux vertus de l'effort physique et au cheminement moral et éthique qui accompagne le sport traditionnel, dans la civilisation iranienne comme dans bien d'autres civilisations. Le sport martial traditionnel comporte aussi une forte dimension éthique. Le héros *pahlavân* iranien n'est pas un simple guerrier. C'est un héros au sens propre du terme, un véritable protecteur de l'humanité et de la moralité, un défenseur des opprimés dans la société humaine. ■



Matériel d'entraînement de la *zûrkhâneh*

Les *Maisons de la force*: écoles de sport et de morale

Traduction et adaptation:
Zeinab Golestâni



Au fil de leur histoire, les Iraniens ont porté une attention particulière aux entraînements physiques et moraux. La société traditionnelle iranienne a depuis toujours accordé une place sacrée aux *zûrkhâneh*, littéralement "maison de la force", où l'on suivait à la fois des entraînements de musculation et des enseignements de morale. En ce lieu se diffusent des qualités humaines, telles que la chevalerie mystique islamique (*Javânmardi*), l'abnégation et la bravoure. Fournissant une place où sont pratiqués aussi bien le "sport antique" (*Varzesh-e-Bâstâni)* que la "lutte héroïque" (*Koshti-ye-Pahlavâni*[1]), la *zûrkhâneh* et les exercices qui y sont faits sont enregistrés parmi les héritages culturels de l'UNESCO. D'origine proprement iranienne, le sport antique est présenté par les chercheurs de l'Université du Sport de Cologne, comme la musculation la plus ancienne au monde.



Architecture de la *zûrkhâneh*

En Iran, le 17 chawwal de l'année lunaire hégirienne est baptisé *le jour de la culture héroïque et du sport antique.* De fait, il s'agit du jour de la bataille entre le premier Imam chiite, l'Imam 'Ali, et 'Amr ibn Abd al-Wud, grand héros de la tribu Quraysh, qui s'avouera vaincu. Après sa victoire sur ce dernier, l'Imam s'approcha de lui afin de le décapiter, selon les règles de l'art de la guerre de l'époque. Le héros arabe lui cracha au visage. Sans aucune réaction, l'Imam se leva et marcha un moment sur le champ de bataille puis revint. 'Amr lui demanda la raison de ce fait et il répondit: «Quand tu m'as craché au visage, je me suis mis en colère; mais, je ne voulais pas te tuer sous le coup de la colère. Alors, je suis parti pour me calmer, et ensuite, je suis revenu pour te tuer au nom du Dieu Unique.»

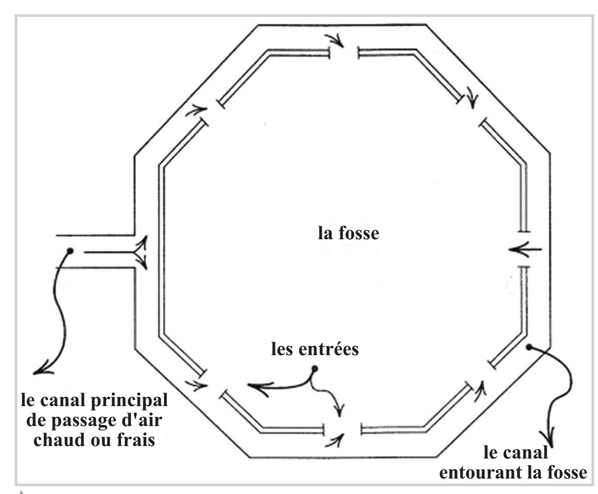
Vu l'avancement de 10 jours du calendrier lunaire par rapport au calendrier solaire, il n'y a pas de date exacte pour la commémoration de ce jour dans le calendrier persan. C'est pourquoi, chaque année, il est célébré à une date différente.

Les principes régissant les *zûrkhâneh* se lient essentiellement au soufisme ainsi qu'aux écoles morales et spirituelles telles que le javânmardi et le *ayyâri*, enracinées dans la riche culture de la Perse ancienne.

L'historique de la *zûrkhâneh*

Les premiers documents écrits sur la *zûrkhâneh* et la pratique du sport en Iran datent de la période safavide. De plus, durant cette ère, la pratique des sports, notamment le sport antique, se développa dans le pays.

Certains chercheurs estiment que l'édifice de la première *zûrkhâneh* en Iran fut bâti par le grand *Pahlavân* de la ville de Khoy, en Azerbaïdjan, Pouriyâ-ye Vali au XIIIe siècle. C'est à ce moment-là qu'avec le développement du chiisme en Iran, ces salles obtiennent une place privilégiée, grâce à l'influence indéniable du chiisme et du soufisme sur le sport antique. Selon ces doctrines, la *zûrkhâneh,* accueillant des gens bienveillants, est aussi à l'origine d'une école de *javânmardi*. À l'époque qâdjâre, l'intérêt des rois pour la lutte ancienne amène au développement des *zûrkhâneh*. Mais, les champions de la lutte et les *Pahlavân* quittent Téhéran après la mort de Nâssereddin Shâh (1896), et les *zûrkhâneh* perdent malheureusement leurs repères. Jusqu'en 1913, les compétitions de lutte se faisaient selon les règles de la lutte *Pahlavâni*, mais avec l'émergence des clubs sportifs modernes à l'époque de Rezâ Shâh (1878-1944), les sports antiques furent marginalisés.



Plan d'une zûrkhâneh classique

Architecture de la *zûrkhâneh*

L'architecture des *zûrkhâneh* ressemblait, autrefois, à celle des *tekkiyeh*[2], qui eux-mêmes avaient la même structure architecturale que les *khânqâh*[3], rappelant les temples du feu des époques anciennes, et plus encore, les temples mithraïques. De plus, les principes régissant les *zûrkhâneh* se lient essentiellement au soufisme ainsi qu'aux écoles morales et spirituelles telles que le *javânmardi* et le *ayyâri*[4], enracinées dans la riche culture de la Perse ancienne.

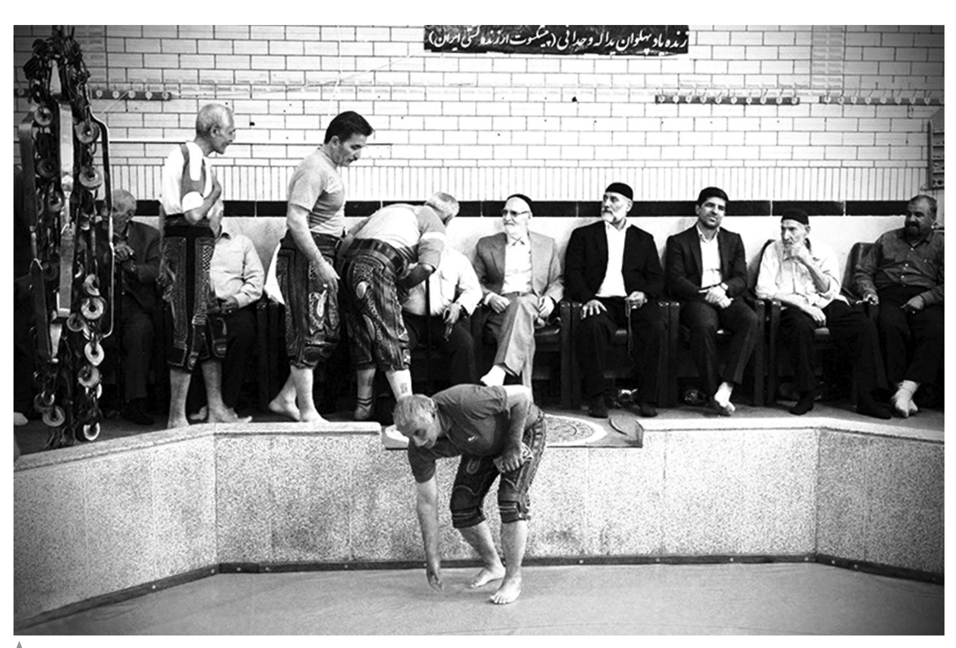
Marquée par un dôme ou des minarets, la façade extérieure de la *zûrkhâneh* consiste en un quadrilatère qui permet, grâce aux fenêtres et portes, l'entrée de la lumière et de l'air frais dans la construction. Cette dernière est considérée si sacrée que les lutteurs n'y entrent jamais sans avoir fait leurs ablutions. Une fois passés par la porte de la *zûrkhâneh*, ils s'agenouillent pour embrasser le sol. Chaque partie de ce lieu possède une certaine philosophie, à respecter par l'athlète dès le pas de la porte. Celle-ci est tellement basse que pour pouvoir y passer, l'athlète doit s'incliner, ce qui évoque aussi bien le respect pour l'édifice que les hautes valeurs morales du lutteur, y compris l'humilité.

Une plateforme (*sardam*), endroit surélevé dans la salle, est aussi considérée comme un lieu sacré où une lumière doit toujours être allumée, comme les bougies allumées dans les *saqqâkhâneh*, lieux où l'on se rendait pour prier. Sur cette plateforme s'assied un meneur (*Morshed*) qui chante les louanges de l'Imam 'Ali et guide les cérémonies et les exercices au rythme de son tambour et surtout, de sa cloche, qu'il fait sonner aux moments opportuns. Lors d'une fête islamique ou de l'anniversaire de l'un des membres

L'architecture des *zûrkhâneh* ressemblait, autrefois, à celle des *tekkiyeh*, qui eux-mêmes avaient la même structure architecturale que les *khânqâh*, rappelant les temples du feu des époques anciennes, et plus encore, les temples mithraïques.



Porte de la *zûrkhâneh*



Chaque partie de la *zûrkhâneh* possède une certaine philosophie...

Chaque partie de la *zûrkhâneh* possède une certaine philosophie, à respecter par l'athlète dès le pas de la porte. Celle-ci est tellement basse que pour pouvoir y passer, l'athlète doit s'incliner, ce qui évoque aussi bien le respect pour l'édifice que les hautes valeurs morales du lutteur, y compris l'humilité.

de la famille du prophète, le *Morshed* se met à chanter des poèmes gais, mais lorsqu'il y a l'anniversaire d'un martyre ou un décès, il entonne des élégies.

Évoquant fortement l'architecture d'une mosquée ou d'un *tekkiyeh*, le plafond de la *zûrkhâneh* est une construction en forme de dôme recouvrant seulement le haut de la fosse. Au sommet du dôme, un trou sert à la ventilation du bâtiment. Cette architecture cherche en fait à attirer l'attention des athlètes de la partie la plus inférieure (la fosse) vers le ciel bleu qui rappelle Dieu.

Le matériel d'entraînement de la *zûrkhâneh*

La barre (*Takhte-Shenâ*). Il s'agit d'une planchette de bois de 70 cm de long sur 7 cm de large. Ses dimensions peuvent varier, bien qu'il existe des standards. La barre est supportée par deux petits pieds trapéziformes qui mesurent 4 cm.

La quille d'entraînement (*Mil-e Varzesh*). Pièce de bois en forme de pain de sucre, la quille constitue un cône allongé au sommet arrondi sur lequel est fixée une poignée de 15 cm de longueur. Les quilles (*massue indienne*) pèsent de 5 kg à 40 kg.

La quille du jeu (*Mil-e Bâzi*). Ressemblant à la quille de l'entraînement, celle-ci a une poignée plus longue et pèse moins lourd que les massues de l'entraînement, environ 4-6 kg, ce qui permet à l'athlète de jongler plus facilement.

Les boucliers (*Sang*). Composé de deux lourds panneaux en bois ressemblant aux semelles des chaussures anciennes,

le *sang* est une pièce quadrilatère au centre de laquelle se trouve un trou où sont installées des poignées. Afin de protéger les mains des lutteurs, ces dernières sont recouvertes par des pièces en feutre. De 100 cm de longueur, 70 cm de largeur et 5 cm d'épaisseur, les panneaux employés dans les compétitions internationales pèsent 20 kg.

L'arc de fer (*Kabbâde*). Évoquant la forme de l'arc à la guerre, cet instrument est dans les dictionnaires persans défini comme un arc faible servant à l'apprentissage. Le *Dehkhodâ*[5] présente aussi un arc à apprentissage qui aidait à fortifier les épaules. Il semble que les arcs en fer anciens ne ressemblaient guère à ceux d'aujourd'hui. Fabriqués en fer pur, ils ne sont plus élastiques à notre époque.

Depuis toujours, il y a deux sortes d'arc en fer dans les *zûrkhâneh*. Avec un corps arqué, le premier, lourd et en fer, sert à garder la balance. Une chaîne forme la corde de cet arc. Elle est plus longue que le panneau. Ce sont les lutteurs les plus expérimentés qui les emploient. Le deuxième arc, plus léger, est utilisé par les débutants. Généralement, les arcs en fer pèsent 14 kg. Le panneau mesure 150 cm et la chaîne 200 cm.

Les vêtements du sport antique

Le pantacourt traditionnel (*Tonoke*). Fabriqué en cuir ou en popeline en diverses couches, le *Tonoke* est un pantacourt qui se termine au mollet. De couleur bleue tirant sur le vert, le *tonoke* porte une broderie en cachemire surtout au niveau des hanches, des fesses, et sur les genoux. La partie située au niveau des hanches est appelée *Pish Ghabz*, et celle au niveau des cuisses *Pas Kâse* et les genoux sont aussi nommés *Pish Kâse* ou *Sar Kâse*.



La barre (*Takhte-Shenâ*).



L'arc de fer (*Kabbâde*).



La quille d'entraînement (*Mil-e Varzesh*).



Les boucliers (*Sang*).

Le Gamosha (*Long*). C'est le même tissu de couleur rouge utilisé dans les hammams en Iran, que certains athlètes nouent à la taille à la place de porter le *Tonoke*. On noue alors les deux bouts du *Long* sur le nombril, et on passe les deux autres bouts du tissu entre les jambes et on les fixe dans le nœud. Bien que la Fédération des sports antiques interdise de nos jours de porter le *long*, on le met toujours dans certaines villes comme Arâk et Kermânshâh.

Les personnes de la *zûrkhâneh*

Le meneur (*Morshed*). Doté d'une belle voix, le *Morshed* s'assied aujourd'hui sur une plateforme et conduit les exercices en jouant d'un instrument à percussion et s'aidant d'une cloche qui joue un rôle important dans les césures et le rythme des activités. Chaque entraînement suit son rythme particulier qui est emprunté en général aux vers épiques du *Livre des rois* de Ferdowsi (XIe siècle). Les mots *Morshed* ou *Kohne Savâr* désignaient autrefois celui qui s'occupait de l'éducation des lutteurs.



Le pantacourt traditionnel (*Tonoke*).

Le masseur (*Mosht-o-mâl chi*). Celui-ci donne, avant les exercices, un *Long* ou un *Tonoke* aux athlètes et les masse après l'entraînement afin de les détendre. Autrefois, il avait aussi le rôle d'homme à tout faire. Il faisait les courses, servait du thé aux lutteurs, nettoyait *la zurkhaneh*. Ce rôle ne lui incombe plus aujourd'hui.

La hiérarchie dans la *zûrkhâneh* et le surnom des lutteurs

Le vétéran (*Pish-Kesvat*). Plus âgé et plus adroit que les autres lutteurs, celui-ci connaît toutes les techniques de la lutte.

Le meneur du groupe (*Miyândâr*). Plus expérimenté et plus courageux que les autres, celui-ci met sa barre au centre de la fosse et commence les exercices. Situé devant le *Morshed*, le *Miyândâr* dirige les entraînements, et les autres athlètes le suivent. D'habitude, une seule personne joue en même temps le rôle de vétéran et de meneur du groupe.

***Le Pahlavân*[6].** Bénéficiant du statut le plus élevé parmi les gens de la *zûrkhâneh*, le *Pahlavân* a atteint le plus haut niveau du sport antique, ayant déjà dépassé tous les niveaux de la lutte (débutant, apprenti, maître). C'est un vrai maître lutteur.

L'apprenti (*Nokhâste*). *Débutant* expérimenté, l'apprenti se rend dans d'autres *zûrkhâneh* pour faire des



Le meneur (*Morshed*).

exercices dans la fosse.

Le débutant (*Noche*). Ce jeune athlète apprend les techniques de la lutte sous l'éducation d'un *Pahlavân*. Il est plus habile que d'autres élèves de ce même *Pahlavân*.

Le déroulement d'une séance de sport antique

Le sport antique est un sport qui se pratique essentiellement en groupe. Avant le début de l'entraînement, certains athlètes font volontairement des exercices avec les boucliers dans un endroit spécifique intitulé *Jâ Sangui* (place du bouclier). Pour se faire, l'athlète s'allonge sur le dos et s'entraîne avec les panneaux en bois.

Installé sur la plateforme, le *Morshed* commence à jouer des percussions, au moment où tout le monde est rassemblé dans la fosse:

Première étape. La séance débute par un exercice de pompes. Le meneur du groupe met alors sa barre au milieu de la fosse et les autres athlètes le suivent. L'exercice continue jusqu'à ce que le meneur s'arrête.

Chaque année, des compétitions de sport antique se déroulent dans l'une des villes du pays. Chaque équipe participante comprend 10 membres dont un *Morshed*, huit lutteurs et un meneur de groupe.

Deuxième étape. On jongle avec des masses. Le *Pahlavân* qui est aussi le meneur du groupe, prend la quille, la tourne en la passant sur ses épaules. S'adonnant aux rythmes du meneur, les autres lutteurs suivent le *Miyândâr*.

Troisième étape. Suivant le guide, les lutteurs s'échauffent, entraînant surtout les jambes. Il existe différentes façons de s'échauffer (*Pâ zadan*) dont *Pâ-ye-Shâteri*, *Pâ-ye-Tabrizi*, *Pây-e-Jangali*, etc. Chacun de ces exercices se divise en petites catégories.

Quatrième étape. Après les exercices de groupe, on fait cette fois un entraînement en solo, à savoir la toupie (*Charkh zadan*). Se retirant du milieu de la fosse, le meneur permet aux autres de faire la toupie à leur tour, ce qui se fait d'après une certaine hiérarchie. La toupie commence donc par le lutteur le plus jeune et se termine par le plus âgé, c'est-à-dire le vétéran. Cet entraînement s'adapte aussi aux rythmes de la percussion.

Cinquième étape. Une fois l'entraînement terminé, on fait la prière. Prononçant la prière, le guide ou le vétéran demande la bénédiction pour les lutteurs présents dans la fosse, pour les spectateurs, pour les malades et pour ceux qui sont absents; il maudit aussi les malfaiteurs. Répondant aux vœux, la foule dit: "Âmin!", et à la réponse des malédictions, le public dit: "*Besh-bâd*" (*Que les malédictions pèsent de plus en plus*).

Ainsi se termine une séance habituelle d'entraînement du sport antique. Certains lutteurs continuent après la prière et s'exercent avec les arcs en fer. Le *Morshed* se met à jouer des percussions, si un grand lutteur s'entraîne avec le *kabbâde*. Dans le passé, le meneur appelait les athlètes, après la séance générale, à faire de la lutte; celui qui se voyait capable de vaincre le *Miyândâr* se portait volontaire. Si personne ne répondait à son appel, les débutants luttaient. Les exercices se terminent de nos jours après la prière et la lutte *Pahlavâni* est faite seulement lors de certaines compétitions.

Quelques règles de la *zûrkhâneh*

Une fois descendu dans la fosse, l'athlète s'agenouille et tape sur le sol avec sa main droite, il la dirige ensuite vers ses lèvres et y dépose un baiser, ce qui témoigne du haut respect qu'il porte au sol sacré qu'ont foulé de grands *Pahlavân*.



La cérémonie de la *floraison* (*Golrizân*)

Le positionnement des athlètes dans la fosse respecte une hiérarchie. Le centre, position la plus importante, est la place du meneur du groupe. La deuxième place, qui est en face du meneur et en bas de la plateforme, est réservée aux descendants du Prophète. D'autres athlètes s'y placent selon leur degré d'expérience sportive.

Les règles de la *javânmardi* interdisent de faire du sport antique en portant d'autres vêtements que ceux propres à la *zûrkhâneh.*

La *zûrkhâneh* étant considérée comme un lieu saint recevant les purs et les *javânmard*, il est défendu d'y faire des blagues ou de proférer de mauvaises paroles.

La hiérarchisation des gens dans la *zûrkhâneh* est faite selon les vertus spirituelles et morales, sans prendre en compte la situation sociale ou économique des athlètes.

La cérémonie de la *floraison* (*Golrizân*)

Basée sur l'amour d'autrui, cette tradition ancienne vise à ramasser des gains pour ceux qui en ont besoin. Ce rite s'exécute notamment au moment de la compétition entre deux *Pahlavân* ou de la réconciliation entre deux anciens lutteurs. Les gains acquis sont dépensés soit pour aider celui qui en a besoin, soit pour inaugurer une nouvelle *zûrkhâneh*, ou bien pour la réception d'un *Pahlavân* qui vient d'une autre ville, mais aussi lors de différentes fêtes. Dans le passé, prenant les deux bouts d'un *Long*, deux débutants le faisaient circuler parmi les gens présents dans la *zûrkhâneh* et chacun y mettait une somme d'argent.

Les *zûrkhâneh* dans la société iranienne actuelle

Il y a des différences considérables entre les exercices d'aujourd'hui et du passé. Il est notamment interdit de nos jours de porter le *long*, ce qui était courant dans le passé. Chaque année, des compétitions de sport antique se déroulent dans l'une des villes du pays. Chaque équipe participante comprend 10 membres dont un *Morshed*, huit lutteurs et un meneur de groupe. Ces équipes mettent en œuvre un spectacle bien différent de celui que l'on pouvait voir il n'y a pas si longtemps dans les *zûrkhâneh.*

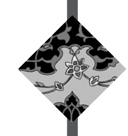
La ville de Téhéran compte aujourd'hui plus de 50 *zûrkhâneh* dont la plus importante est la *zûrkhâneh de Shahid Fahmide* où ont lieu chaque année des compétitions nationales. Cette *zûrkhâneh* est inscrite au Patrimoine iranien comme héritage national. ■

---

1. Cette nomination est dérivée du titre attribué aux champions de ce sport. (*Cf.* Philippe Rochard, «Les identités du *zurkhâneh* iranien», *Techniques & Culture* [En ligne], 39 | 2002, mis en ligne le 12 juin 2006, consulté le 18 février 2019. URL: http://journals.openedition.org/tc/208; DOI: 10.4000/tc.208)
2. Endroit où les chiites se rassemblent pour commémorer le martyre des saints religieux. Ces cérémonies religieuses comprennent notamment des théâtres religieux appelés *t'azieh.* Les *tekkieh* sont en particulier à voir en Iran.
3. La *khânqâh* fut d'abord un lieu destiné à abriter les spécialistes et savants religieux, une sorte d'équivalent des couvents chrétiens. Ces établissements ont été ensuite réservés aux soufis. (Wikipeda. *Khanqah*)
4. «Ayyâr» est un terme désignant une catégorie de guerriers d'Iraq et d'Iran du IXe au XIIe siècle après J-C. Le mot signifie littéralement «voyou» ou «vagabond». Les ayyârs sont proches des confréries de *futuwat,* des confréries religieuses, parfois soufies, et chevaleresques médiévales.
5. Le plus important dictionnaire en persan jamais écrit, en 15 volumes. (Wikipedia. *Dictionnaire Dehkhoda*)
6. Le mot *pahlavân* recouvre quatre significations, «héros, preux, champion, athlète». (Philippe Rochard*, op.cit.*)

Varzâ Jang, le combat des taureaux contre le temps

Shahâb Vahdati



Quatre jeux, plus ou moins spectaculaires, sont prédominants dans la province du Guilân (nord de l'Iran) et emblématiques de l'identité régionale: *morghâneh jang* (guerres de l'œuf), *lâfand-bâzi* (la corde raide), *koshti-e Guileh-mardi* (lutte traditionnelle du Gilân) et *varzâ Jang* (guerre des taureaux). Le premier, associé à la fête de Norouz, a pour protagonistes deux individus qui se jettent des œufs. Il se pratique souvent dans l'espace privé, mais aussi parfois en public, les jours de marché sur la place du village. Les trois autres sont des expositions qui rassemblent un large public dans des lieux spécifiques, comme le Sabzeh Meydân (la place verte) ou dans la cour d'une maison où l'on fête un mariage, à l'occasion d'une circoncision ou de la visite d'un invité distingué.

Les populations du Guilân aiment beaucoup les jeux impliquant des animaux. Alors qu'il existe de nombreux amateurs de concours de pigeons (*kaftarbâzi*) ou de combats de coqs (*khorous jang*), le principal spectacle régional impliquant des animaux reste le *varzâ jang* (nommé également *gau bâzi*), et qui consiste en une lutte entre taureaux. Caractéristique aujourd'hui de cette région, ce jeu était naguère répandu dans tout l'Iran. Il s'est perpétué dans les plaines côtières de la Caspienne où l'élevage reste essentiellement bovin et où le bœuf est resté le compagnon animal par excellence de l'homme.



Morghâneh jang (guerre de l'œuf)

Gâv bâzi est le nom des combats arrangés entre taureaux. Ceux-ci ne se déroulent plus que dans les provinces caspiennes du Guilân et de Mâzandarân. Comme nous l'avons évoqué, ils étaient autrefois pratiqués partout en Iran et faisaient partie des activités de divertissement organisées dans le cadre des festivités locales, au côté d'autres jeux mettant en scène des animaux de toutes sortes tels que des béliers, des buffles, des chameaux, des chiens de garde, des ours, des coqs, et même des araignées et des scorpions. Henri Massé présente un large éventail de récits de ces spectacles rapportés par les voyageurs occidentaux en Perse du XVIIe au XIXe siècle. Garcia de Silva y Figueroa (1550-1624), Jean-Baptiste Tavernier (1605-89) et Jean Chardin (1643-1713) mentionnent des combats organisés entre des taureaux sur les places centrales



Lâfand-bâzi (la corde raide), photo: Arash Johari

des grandes villes (Ispahan, Qom, Qazvin) sous le haut patronage des gouverneurs locaux. Parfois, les combats de taureaux étaient liés aux clans nommés Heïdari et Ne'mati, à des factions urbaines hostiles les unes aux autres, et ce à l'époque des Safavides ainsi qu'aux époques suivantes. Dans son récit, Tavernier fait référence à ces deux clans et à leur rôle dans ces sports à Ispahan: «*La population d'Ispahan est divisée en deux factions ou classes, l'une appelée Heïdari et l'autre Ne'matullâhi. Lors d'occasions de fête où les gens se rassemblent pour regarder les batailles, les combats de coqs et autres sports similaires, ces deux factions parient sur l'issue des combats, parfois des sommes considérables.*»

Au sein de la plaine caspienne, le bœuf (*varzâ*) était, jusqu'au début de la mécanisation agricole, le compagnon par excellence du paysan. On le soignait



Koshti-e Guileh-mardi (lutte traditionnelle du Guilân)



Varzâ jang (gau bâzi) consistant en une lutte entre taureaux.

et il était célébré dans des chansons folkloriques. En même temps, il était associé à des tâches lourdes, notamment le labour et le hersage des rizières.

Les populations du Guilân aiment beaucoup les jeux impliquant des animaux. Alors qu'il existe de nombreux amateurs de concours de pigeons (*kaftarbâzi*) ou de combats de coqs (*khorous jang*), le principal spectacle régional impliquant des animaux reste le varzâ jang (nommé également *gau bâzi*), et qui consiste en une lutte entre taureaux. Caractéristique aujourd'hui de cette région, ce jeu était naguère répandu dans tout l'Iran. Il s'est perpétué dans les plaines côtières de la Caspienne où l'élevage reste essentiellement bovin et où le bœuf est resté le compagnon animal par excellence de l'homme.

L'élevage de taureaux (*kalvarzâ*) est désormais l'apanage d'un petit nombre de fidèles qui se rencontrent une ou deux fois par semaine sur les marchés de bétail. Ils sélectionnent des veaux de bonne race qui montrent une certaine agressivité naturelle, ont une stature bien proportionnée (*andâm*), ainsi que de longues cornes. Gardées en isolement mais au centre d'une importante attention et bien nourris, ces bêtes atteignent 500 à 700 kg à maturité.

Les combats de taureaux ont généralement lieu à la fin de l'été et à l'automne, à la fin des travaux saisonniers dans les champs, lors d'une cérémonie de mariage, ou encore pour honorer un invité important. Comme évoqué plus haut, le lieu choisi est généralement le Sabzeh Meydân (la «place verte» du village) de la localité. Ils étaient autrefois organisés par le chef du village (*Kadkhodâ*), remplacé plus tard par les intermédiaires locaux (*dallâl, miândâr*) qui facturent un droit d'entrée et

organisent les paris. Plusieurs combats peuvent être organisés lors de grandes réunions, avec des taureaux opposés de poids égal. Ils sont gardés sans fourrage avant le combat pour les rendre plus belliqueux. Les cornes sont aiguisées et frottées à l'ail pour les rendre plus efficaces. Après avoir été amenées au centre de l'arène, les deux bêtes se font face et se battent jusqu'à ce que l'une d'entre elles soit mise en fuite ou blessée. Autrefois, le vainqueur était décoré de fleurs, d'un ruban noué autour des cornes, et d'une clochette au cou. Le Kadkhodâ présentait au propriétaire un *baram*, c'est-à-dire la branche d'un arbre dépourvue de feuilles et décorée de morceaux colorés de coton, de mouchoirs et d'oranges. Quant au vaincu, ses blessures étaient traitées avec du jaune d'œuf et du curcuma (*zard-tchoubeh*) ou, si ses blessures semblaient mortelles, il était vendu au boucher. Une description vivante d'un tel combat apparaît dans *Shirin Kolâh*, une nouvelle du romancier Mohammad Hedjâzi (1900-1973), dans laquelle un taureau est conduit au sein de l'arène plus tôt que l'autre protagoniste, le poussant ainsi à traiter cet espace comme son propre territoire et à se battre plus férocement par la suite.

Le *gâvbâzi* (*varzâ jang*) a eu une histoire mouvementée, parfois interdit au nom de l'ordre public et de la moralité et exploité par d'autres pour améliorer leur statut et leur prestige. Par exemple, un édit (*farmân*) de Shâh Soltan Hossein Safavide proclamé en 1695, interdit plusieurs types de paris sur les animaux, y compris ceux sur des taureaux, considérés comme source de troubles et de corruption. Il est alors exigé par le pouvoir que l'édit soit lu en public et gravé dans les mosquées du vendredi. Cet édit a notamment été gravé dans la pierre et placé dans la mosquée du vendredi à Lahijân, ville du nord du pays. Des tablettes similaires ont été placées dans les grandes mosquées d'Ashraf (plus tard Behshahr) et Amol. Les dynasties succédant aux Safavides étaient plus



Le *gâvbâzi* (*varzâ jang*), photo: Farajollâh Sâlehi

indulgentes à l'égard de la pratique du Varzâ Jang, parrainé parfois même par les notables de la région, pour faire plaisir à la population locale et la distraire. Cependant, pendant la Révolution constitutionnelle (1905-11), le Varzâ Jang fut de nouveau temporairement interdit car il était réputé contraire aux lois coraniques. Le processus de modernisation, y compris celui de l'agriculture, dans la seconde moitié du XXe siècle, a contribué à son nouveau déclin, même s'il est resté très populaire dans les régions où il avait toujours été fermement établi, comme celui de Lashteneshâ ou Fouman. L'imâm du vendredi de Rasht condamne depuis quelques années cette pratique illicite (*harâm*), car impliquant des paris. Les organisateurs des combats doivent donc prendre un soin tout particulier pour échapper à la surveillance officielle.

Le *gâvbâzi* (*varzâ jang*) a eu une histoire mouvementée, parfois interdit au nom de l'ordre public et de la moralité et exploité par d'autres pour améliorer leur statut et leur prestige. Par exemple, un édit (*farmân*) de Shâh Soltan Hossein Safavide proclamé en 1695, interdit plusieurs types de paris sur les animaux, y compris ceux sur des taureaux, considérés comme source de troubles et de corruption. Il est alors exigé par le pouvoir que l'édit soit lu en public et gravé dans les mosquées du vendredi.

Dans cette région de forêts et de montagnes qu'est la province du Guilân, il existe une croyance en des protecteurs nommés les *siâh gâlesh* («berger noir») qui punissent les animaux mal élevés et récompensent les gardiens de troupeaux méritants. Ces protecteurs ont un tuteur surnaturel, dont la figure existe dans toutes les populations pastorales de la région, qui s'enracinerait dans la mythologie indo-iranienne. Les figures thériomorphes figurant sur les



Le *gâvbâzi* (*varzâ jang*), photo: Farajollâh Sâlehi

céramiques retrouvées à Amlash et sur la colline Mârlik (1000-800 av. J.-C.) témoignent de l'importance des bœufs dans les représentations anciennes, tandis qu'aujourd'hui, l'éventail des pratiques traditionnelles incluant les bovins reste un élément caractéristique des côtes australes de la Caspienne. Les bovins sont essentiels dans la culture (comme animaux de trait avec un statut spécifique dans le folklore local), et également importants pour la cuisine. Aux côtés d'autres sports de combat populaires, ce sont les corridas du Guilân qui comptent parmi les distractions les plus répandues dans la région.



Morghâneh jang

À travers la diversité des valeurs qui se rejoignent dans sa pratique, le *varzâ jang* apparaît comme un «jeu profond», pour reprendre une expression de Clifford Geertz[1]. Il faut le considérer comme un élément d'identité sociale: le public soutient avec enthousiasme, même avec violence, le champion qui symbolise l'honneur de son village. Avant tout, un bon taureau symbolise deux dimensions complémentaires de la virilité complète: il doit être à la fois fort (*ghavi*) et intelligent (*zerang*). Les animaux maladroits sont ridiculisés autant que ceux exprimant un comportement inutilement agressif, et l'agressivité gratuite passe pour la démonstration de la futilité dans la vie réelle. Il existe aussi un dicton sur les individus agités: «*ti shâkhe sir vâse'idi, tara be maydân tâveda'idi*[2] » (On a mis de l'ail sur tes cornes et on t'a jeté dans la bataille).

La modernisation de l'agriculture, l'évolution des modes de vie, ainsi que la propagation massive des sports occidentaux et extrême-orientaux (football, volleyball, judo, karaté, etc.) ont entraîné un déclin rapide des jeux traditionnels au cours des trente dernières années. Avec la Révolution islamique de 1979, ces jeux ont connu une régression accélérée suite à des mesures prises par les autorités interdisant les paris associés à plusieurs de ces pratiques (*varzâ jang* et *morghâneh jang*, en particulier), ou bien lorsqu'elles sont jugées cruelles.

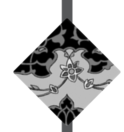
Cependant, les jeux traditionnels et d'autres aspects du folklore local ne sont pas nécessairement destinés à disparaître. Le processus de disparition de certaines coutumes a été en partie enrayé grâce au développement d'un mouvement régional promouvant la préservation et la revitalisation des traditions locales du Guilân. Le nombre croissant de recherches sur des questions ethnographiques parues dans diverses revues locales (*Gilevâ, Guilân-namâ, Farhang-e Guilân, Guilân-e mâ*, etc.) témoignent de leur importance et de l'intérêt qu'elles suscitent. Plusieurs organisations culturelles ont apporté leur soutien dans ce domaine, notamment via la création d'un musée à ciel ouvert consacré au patrimoine rural du Guilân. ■

1. Anthropologue américain (1926-2006).
2. En guilaki.

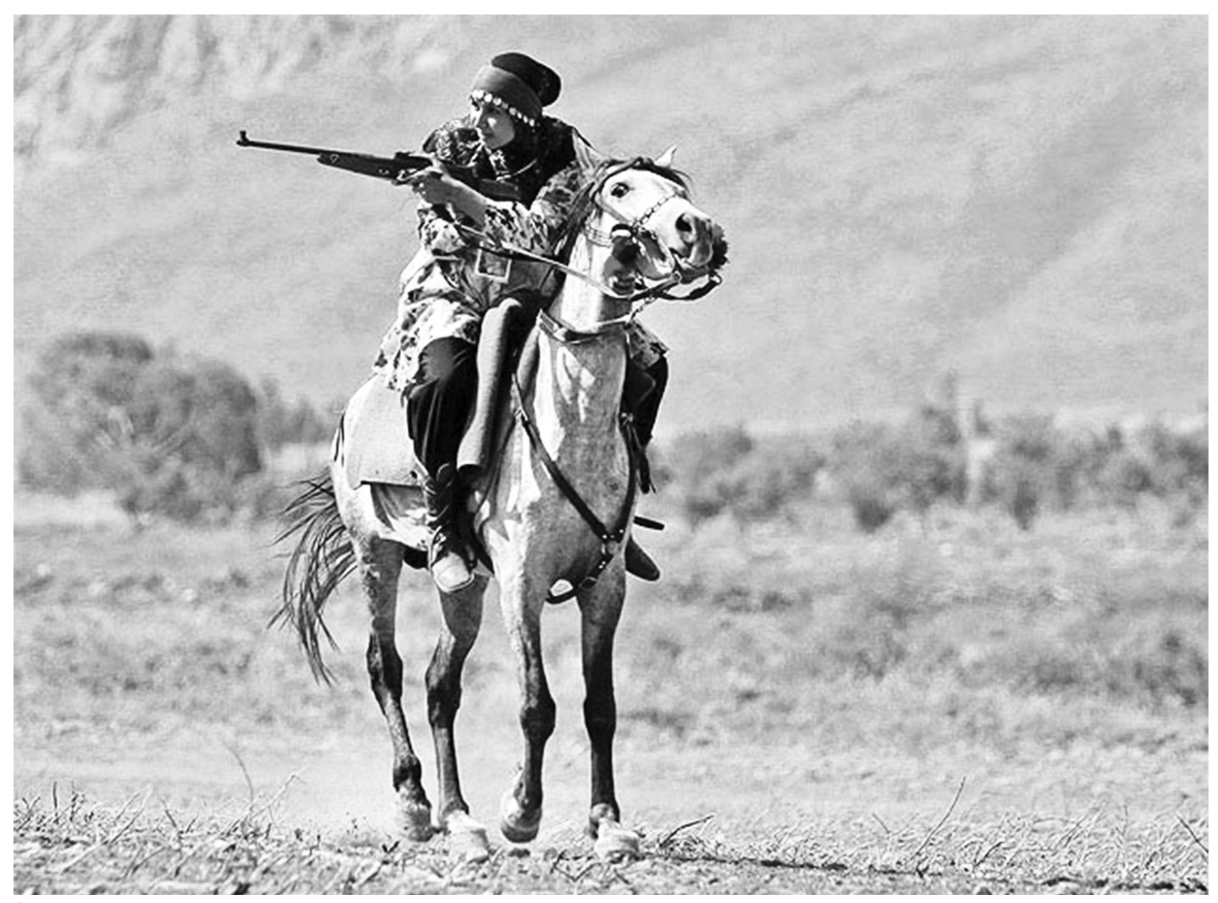
Bibliographie :
-E. Fakhrâ'i, *Guilân dar gozargâh-e zamân (Le Guilân au cours du temps)*, Téhéran, 1977.
-H. L. Rabino, *Les anciens sports au Guilan*, *RMM* 26, 1914.
-Ezat Negahbân, *Men and Beasts in Pottery from Marlik Burials*, *Illustrated London News* 245, 1964.
-Mahmoud Pâyandeh Langaroudi, *Ayin-hâ va bâvardâsht-hâye mardom-e Guil o Deylam ,* Téhéran, 1976.
-Henri Massé, *Croyances et coutumes persanes*, Paris, 1938.

Une femme, un cheval, un fusil

Saeid Khânâbâdi



Une femme apparaît à l'horizon. Elle s'approche sur son cheval galopant. La foule enthousiaste l'attendait impatiemment depuis quelque temps. Une femme nomade aux habits colorés, des habits qui étincèlent sous l'effet des rayons du soleil encore froid de ce matin printanier. Une dame aux cheveux longs et noirs, des cheveux qui dansent doucement dans la liberté provisoire que l'écharpe en laine légèrement nouée et le zéphyr caressant du Zagros lui offrent. Son regard perçant, son visage déterminé brisent l'air et avancent dans la grande vallée. La femme nomade tient dans la main droite un long et lourd fusil avec un manche en bois orné. L'arme, chargée, est prête à tirer. La femme accélère son rythme. L'haleine chaude de son cheval s'évapore dans la froideur sèche de la montagne. Le bruit des pas du cheval produit un écho harmonique en se heurtant aux voiles du val. Les herbes surprises par les coups des sabots du cheval se jettent vers le ciel bleu foncé où se glissent lentement quelques minuscules nuages blancs qui se déchainent clandestinement et s'orientent dans la direction d'un point perdu d'on ne sait où. L'odeur des herbes mouillées par la rosée matinale remplit l'atmosphère. Tout cela ne prendra que quelques secondes. Les



Une femme nomade, un cheval, un fusil...


Bibi Maryam

l'héroïsme contre la répression du régime de Rezâ Khân est admiré jusque dans le récit de voyage de l'anglo-italienne Freya Stark. La femme nomade à cheval galopant approche de cette foule qui se rassemble une fois par an dans ces montages difficilement franchissables en vue de revivre l'épopée de la femme Lor. Pour que la légende des Bibi Maryam et des Ghadam Kheyr soit rendue éternelle. Pour que leur souvenir ne tombe pas dans la disgrâce, dans l'indifférence, dans l'oubli de cette nation; cette nation qui a pris

La femme nomade à cheval galopant approche de cette foule qui se rassemble une fois par an dans ces montages difficilement franchissables en vue de revivre l'épopée de la femme Lor. Pour que la légende des Bibi Maryam et des Ghadam Kheyr soit rendue éternelle.

spectateurs n'auront que ces quelques instants qui ne se répéteront pas pour se réjouir de ce moment nostalgique qui semble les conduire, via une machine à remonter le temps imaginaire, dans le courant du passé, jusqu'aux années lointaines des guerres mondiales, lorsque cette femme nomade iranienne, à côté de ses pères et de ses frères, descend brusquement les pentes et les versants du Zagros en vue d'attaquer via des raids surprenants les colonnes mécanisées de l'ennemi envahisseur étranger dans ces vallées labyrinthiques des territoires indomptables des tribus nomades d'Iran. Comme Bibi Maryam Ilkhân Bakhtiâri, cette chef de tribu, cette dame patriote anticolonialiste, décorée par une médaille d'honneur du Kaiser Wilhelm II, cette commandante des cavaliers Lors constitutionnalistes au cours de la libération de Téhéran en 1909, dont la vie inspira l'intrigue d'une série produite par la Télévision iranienne. Ou comme Ghadam Kheyr, une femme guerrière issue des tribus Lors du Khouzestân dont


Ghadam Kheyr



23ème festival du lauréat culturel et sportif du village Qareh Qieh à l'est de l'Azerbaïdjân de l'Est

l'habitude d'oublier hâtivement ses héros et ses héroïnes.

La femme nomade arrive devant la scène de cette compétition folklorique entourée par les tentes noires en poil de chèvre provisoirement élevées devant des étals où des plats de légumes, des brochettes de viande rôtie, des bols en cuivre remplis de potage aux légumes, des produits laitiers frais et du pain traditionnel sont offerts aux visiteurs. La femme au cheval galopant arrive dans l'espace délimité, face à la cible. Les regards convergent vers elle. C'est à cet instant précis que les spectateurs ont juste un court moment pour découvrir le visage résolu de la femme nomade, sa beauté naturelle, ses joues rouges et gonflées par l'air pur des montagnes, sa peau intacte, souple et lisse, qui ne porte aucune trace des effets trompeurs des crèmes chimiques, des fards artificiels, des produits cosmétiques de l'ère moderne. Le corps robuste de la femme se décolle du siège de la selle artisanale en cuir. C'est le moment final. Le moment tellement attendu. La foule s'impatiente. Là, la femme lâche les rênes de la bride du cheval. On dirait que la cavalière s'envole pour un instant sur son cheval magique. Ce moment nous rappelle inconsciemment cette séquence historique du film *Danse avec les loups* où le lieutenant Dunbar (interprété par Kevin Costner) laisse la bride de son cheval galopant et se dirige héroïquement vers le front ennemi en écartant les bras comme un Jésus crucifié. La femme nomade se libère et ne sent plus la gravité de la terre. Elle s'empare, de ces deux mains bien musclées, de son lourd fusil. Elle se focalise sur la cible. Le cheval, bien dressé, maîtrise sa tache décisive. Il se souvient des moments où la femme lui brossait le dos, des moments où la femme le nourrissait, le traitait avec la douceur timide d'une nomade. Le cheval comprend que le moment arrive. Le manche du fusil s'appuie maintenant sur la large épaule de la femme qui vise attentivement la cible pour la dernière fois. Tout s'arrête à ce moment. On retient son souffle. Le temps se fige. Les cris, les applaudissements, le vent, les herbes, même les grains de la poussière qui encadrent la scène, s'immobilisent. Comme un moment d'arrêt dans un film d'action, comme une séquence de duel dans un film de western. Avec le bond final de la monture, les

26

cheveux longs et noirs de la femme nomade s'échappent complètement. Sa chevelure flotte dans l'air, et sa noirceur unique et sa brillance éclatante incarne les récits des Mille et Une Nuits de l'Orient. La scène fait penser à cette célèbre histoire du *Livre des rois* où Sohrâb, le commandant de l'armée du Touran, s'attaque à l'Iran mais dans une citadelle frontalière, il se heurte à la résistance d'un guerrier inconnu dont le visage est caché derrière un lourd heaume. Le fils de Rostam affronte ce brave guerrier, dans un face à face à couper le souffle. Une fois le heaume du guerrier tombé, la longue chevelure de la femme déguisée en homme se dévoile. Là, Sohrâb, impressionné, se rend compte que durant toutes ces minutes, il se battait contre une femme, une guerrière féminine, Gordâfarid, la fille du chef de la citadelle frontalière.

Le cheval ajuste ses pas sur les mouvements du corps de la femme qui lui transmet un message par les étriers. La tireuse connait le moment fatal. Et enfin, la nomade tire. Le bruit de ce vieux fusil des tribus nomades envahit la vallée. Brno, ce célèbre Brno, ce compagnon traditionnel des braves cavaliers Lors. Une arme ancienne mais efficace. Un instrument de guerre, un outil de chasse qui est devenu un phénomène socioculturel chez ces tribus. Leur moyen de pression politique sur le gouvernement central de Téhéran durant les années d'injustice, de corruption et de despotisme des rois qâdjârs. Leur seul recours face à l'armée royale de Rezâ Pahlavi qui les bombarda avec des avions nouvellement achetés.

La femme nomade tire. La balle à gros calibre brise l'air. Le cœur de la cible est pulvérisé. La foule comblée explose de joie. La pièce est achevée. La mise en scène de l'épopée et de la tendresse de la femme nomade iranienne prend fin. La femme nomade se perd dans la poussière. La femme disparaît des yeux des spectateurs, sans même s'arrêter pour entendre le bruit assourdissant des applaudissements et des cris d'admiration de la foule, sans être flattée. Motivée par l'orgueil inné d'une femme nomade, par la fierté sauvage d'une fille Lor, par la timidité d'une fille de la montagne ou par la pudeur et la dignité sans équivalent d'une femme aryenne. La femme nomade disparait dans l'horizon, dans ces collines vertes qui mènent vers les montagnes rocheuses, hautes et fières du Zagros. La femme nomade disparaît. La cavalière galopante, fusil à la main, se fait oublier dans l'horizon indéfini de l'histoire de la Perse. On devra attendre encore une année, pour revoir, au moins symboliquement, cette scène nostalgique et anachronique; pour assister à la prochaine édition du festival culturel des sports des nomades iraniens. ■

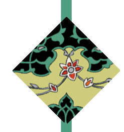


23ème festival du lauréat culturel et sportif du village Qareh Qieh à l'est de l'Azerbaïdjân de l'Est

Razmafzâr: Faire revivre les arts martiaux historiques d'Iran

Dr. Manouchehr Moshtagh Khorasani
Traduction: Sârâ Mirdâmâdi

Présentation générale



Le projet intitulé «Escrime historique et arts martiaux perses traditionnels» vise à faire revivre les techniques de combat des guerriers persans sur la base d'une analyse académique des techniques décrites dans les manuscrits persans des différentes époques. Faire renaître et revivre l'escrime persane ainsi que les arts martiaux traditionnels iraniens constitue un projet important qui inclut différents arts de combat et de lutte ayant été employés par les tribus iraniennes au cours des siècles. Ce projet est basé sur des années de recherches scientifiques approfondies menées dans le domaine des armes et armures iraniennes, ainsi que de nombreux livres et articles publiés sur le sujet. Ce projet, également intitulé Razmafzâr, analyse l'utilisation et les techniques liées aux armes, les techniques de combat à mains nues utilisées sur les champs de bataille, ainsi que les codes moraux suivis par les guerriers iraniens, dont les principes du *Javânmardi*. Les techniques de ce système d'arts martiaux et de combat sont utilisées sur une période qui s'étend de l'Iran antique à la fin de la période qâdjâre. Un certain nombre d'entre elles ont été reprises dans de nombreux manuscrits, qu'il s'agisse d'histoires épiques narrées sous forme de poèmes, de récits de bataille écrits par des rapporteurs de cour, ou encore dans des manuels de combat. Le projet Razmafzâr se base non seulement sur des preuves textuelles, mais aussi iconographiques. Il comprend aussi l'enseignement du tir à l'arc historique fondé sur des preuves iconographiques ainsi que des manuscrits persans exhaustifs consacrés au tir à l'arc durant la période safavide.

Les arts martiaux compris dans le projet Razmafzâr comprennent ainsi 722 techniques de combat armé et non armé à pied, à cheval, ainsi que de combat à la lance à cheval, de lutte à cheval, et de tir à l'arc. Nous continuons à travailler sur de nombreux autres manuscrits persans consacrés à la guerre et aux combats historiques.

Les arts martiaux compris dans le projet Razmafzâr comprennent ainsi 722 techniques de combat armé et non armé à pied, à cheval, ainsi que de combat à la lance à cheval, de lutte à cheval, et de tir à l'arc. Nous continuons à travailler sur de nombreux autres manuscrits persans consacrés à la guerre et aux combats historiques.

Le combat à l'épée (*shamshirzani*)

Le cœur de l'activité de Razmafzâr consiste en un entraînement avec une épée courbée (*shamshir*) et un bouclier rond en peau ou en acier (*separ*). Cependant, il convient de noter que le terme *shamshir* (épée) est un terme général en persan et ne fait référence à aucune forme de lame en particulier. Avant la conquête



Photo 1

arabe de l'Iran et l'introduction de l'islam en 631, les épées utilisées en Iran étaient toutes à lame droite. Ceci signifie que les dynasties persanes précédentes, à savoir les Achéménides (559 av. J.-C. - 330 av. J.-C.), les Parthes (250 av. J.-C. - 228 av. J.-C.) et les Sassanides (241 av. J.-C. - 651 av. J.-C.), utilisaient toutes des épées à double tranchant et à lame droite. Bien que le terme de *shamshir* soit utilisé en anglais ainsi que dans d'autres langues européennes pour désigner le *shamshir* persan classique dont la lame a un haut degré de courbure, il convient de noter qu'en persan, le terme lui-même a un sens général et qu'il fait référence à tout type d'épée, quelle que soit sa forme.(Photos 1 et 2)

De nombreux manuscrits, poèmes et récits persans décrivent de manière spécifique et détaillée les différentes techniques utilisées dans le maniement de l'épée persane. Le présent article vise ainsi à présenter les origines, l'art et les techniques du maniement de l'épée persane tels qu'ils sont décrits dans des manuscrits persans tels que le *Shâhnâmeh,* le *Majma' al-Ansâb,* l'*Abdâb al-Harb va al-Shojâ-e* et le *Dâstân-e Hosseyn Kord-e Shabestari*. Certaines de ces techniques sont représentées au travers des miniatures reproduites ici. Il est important de souligner qu'il existe deux termes pour décrire l'«épée» en persan: a) *shamshir* et b) *tiq*. Comme nous l'avons évoqué, avant la conquête arabe de l'Iran et l'introduction de l'islam, les épées utilisées en Iran étaient toutes à lame droite et les dynasties persanes précédentes utilisaient toutes des épées à double tranchant.

Les plaques d'argent sassanides montrent des guerriers sassanides utilisant leur épée en appliquant deux techniques: a) une frappe verticale au sommet de la tête/du cou, comme indiqué sur une plaque d'argent dorée du British Museum. Un autre exemple montre comment un guerrier sassanide à cheval coupe le haut de la tête d'un lion en ayant recours à une



Photo 2



Photo 3

frappe verticale. Une assiette dorée en argent du musée de l'Ermitage montre aussi comment Bahrâm coupe la tête d'un sanglier en utilisant une frappe verticale. Dans les deux cas, les guerriers ont placé leur index au-dessus de la croisière de l'épée.

Comme indiqué, une partie importante du projet Razmafzâr consiste à enseigner des techniques de combat d'épée basées sur des manuscrits persans. En analysant différents manuscrits persans tels que des contes épiques et des récits de batailles, on constate une cohérence et une permanence dans la mention de certaines techniques à travers les siècles. Cela pourrait être dû à la nature conservatrice des arts de combat en Iran; de nombreuses techniques ayant continué à être utilisées avec différents types d'épées, quelle que soit leur forme. Il convient de souligner ici que des épopées telles que le *Shâhnâmeh* (Livre des rois) de Ferdowsi rédigée au Xe siècle relatent des techniques utilisées dans ce domaine, et on peut ainsi retrouver des traces de nombre d'entre elles à cette époque éloignée. Les techniques de combat de l'époque de Ferdowsi ont certainement influencé le texte, comme le démontrent clairement les miniatures de manuscrits enluminés du *Shâhnâmeh*. Il en va de même pour les autres manuscrits.

Il convient de souligner ici que des épopées telles que le *Shâhnâmeh* (Livre des rois) de Ferdowsi rédigée au Xe siècle relatent des techniques utilisées dans ce domaine, et on peut ainsi retrouver des traces de nombre d'entre elles à cette époque éloignée. Les techniques de combat de l'époque de Ferdowsi ont certainement influencé le texte, comme le démontrent clairement les miniatures de manuscrits enluminés du *Shâhnâmeh*.

Sur la base de ces manuscrits anciens et ultérieurs datant de la période qâjdâre,



Photo 4

les techniques de combat à l'épée/au sabre comprennent: a) le fait de porter, de dégainer l'épée ou de la remettre dans son fourreau; b) le fait de porter le bouclier; c) les techniques d'attaque (notamment attaques vers le bas avec une frappe verticale, vers le haut avec une frappe horizontale, les frappes en diagonale, le fait de toucher l'adversaire avec la pointe de son épée ou avec le dos de la lame, les techniques de feinte…); d) les techniques de défense (saisir la main, techniques de déviation, utilisation de l'épée ou du bouclier pour se défendre, utilisation du protège-bras comme bouclier…), et les combinaisons possibles des techniques d'attaque et de défense avec un *shamshir* (épée) et un *separ* (bouclier).
(Photo 3, 5 et 6)

Le tir à l'arc (*tirandāzi*)

Le tir à l'arc a toujours joué un rôle important dans l'histoire militaire de l'Iran. Beaucoup de rois étaient fiers d'afficher leurs prouesses au tir à l'arc, comme Darius, qui, dans son édit (article 9) de Naqsh-e Rostam, écrivait: «Je suis habile de mes deux mains et pieds. Je suis un bon cavalier, je suis un bon archer à pied et à cheval, ainsi qu'un bon lancier à pied et à cheval». Les voyageurs européens au sein de l'Iran safavide ont évoqué les talents et prouesses de Shâh Esmâ'il Safavide au tir à l'arc. La majorité des arcs persans étaient des arcs composites. En d'autres termes, l'arc persan typique était de type composite, bien que l'on associe normalement ce type d'arc aux steppes asiatiques où son utilisation était répandue en raison de sa facilité de transport à cheval et de sa rapidité de tir. Pendant les périodes des Achéménides, des Parthes et des Sassanides, on peut voir des images de ce type d'arc sculptées sur des reliefs en pierre et frappées sur des pièces de monnaie représentant les



Photo 5

rois et personnes de la cour portant un arc composite symbolisant le pouvoir et la divinité. Pendant la période musulmane en Iran, on peut voir des arcs composites représentés dans des miniatures et autres illustrations. Semblable à d'autres arcs composites traditionnels, l'arc composite persan avait une taille inférieure à celle d'un arc long et comportait deux courbes (une courbe dans chaque bras d'arc). Ces doubles courbes ont permis d'ajouter plus de force à l'arc composite par rapport à ceux aux bras droits. En même temps, les bras d'arc recourbés réduisaient la taille de l'arc et permettaient à l'archer de le porter plus facilement. La prise d'un arc composite est calée dans les deux bras de l'arc, qui sont des pièces entièrement séparées. C'est la raison pour laquelle ce type d'arc est appelé arc composite. Un arc composite est composé des parties suivantes: a) la poignée et l'intérieur des bras de l'arc sont en bois et servent de noyau d'appui; b) le dos de l'arc (le côté faisant face à la cible), qui est exposé à une plus grande tension, est recouvert d'une ou de plusieurs couches de fibres de tendon recouvertes (voire imbibées) de colle; c) le ventre de l'arc (le côté qui fait face à l'archer) est fait de corne: des morceaux de corne sont collés au «ventre» du côté qui est le plus comprimé, et joints au centre de la poignée. Les arcs de Perse avaient généralement plusieurs bandes de ce type collées côte à côte sur chaque bras de l'arc; d) Les oreilles ont une couche centrale en bois recouverte de corne sur le côté intérieur de la partie la plus proche de l'oreille. Chaque oreille comporte une encoche pour insérer la corde de l'arc; e) Des bandes d'écorce de bouleau de la meilleure qualité sont ensuite utilisées pour couvrir les bras et e) le tout est recouvert de laque et peint de scènes de combat et de chasse. L'une des parties principales de l'entraînement dans le cadre de Razmafzâr consiste à tirer avec un arc composite à différentes distances de tir. (Photo 7)



Photo 6

La partie tir à l'arc de Razmafzâr traite des principes du tir à l'arc, des branches de cette discipline, des flèches courtes ou volantes, des défauts de la flèche, des caractéristiques de la tête de flèche, des caractéristiques de l'arc et de sa saisie, des caractéristiques du pouce et des erreurs de tenue, des attributs de l'archer masculin, de la connaissance de la cible visée, des positions debout et assise, de la façon de tirer, de former les hommes, d'évaluer la distance, de saisir le mouvement des flèches, et de les fabriquer. (Photo 8)

Le combat de masse (*gorzzani*) et le combat de hache (*tabarzani*)

Différents types de masses et de haches

ont été utilisés par les guerriers persans pendant les combats. Les masses et les haches étaient de puissantes armes «matraquantes» qui pouvaient facilement briser l'armure de l'ennemi. Cela signifie que les deux types d'armes étaient utilisés lorsque l'ennemi portait une armure lourde ne pouvant être percée par les épées. Des traités, épopées, poèmes et manuscrits historiques persans rapportent que les guerriers persans étaient capables d'écraser les casques et armures de leurs adversaires en utilisant ces armes au combat. Certaines expressions décrivant la fonction de ces armes existent en langue persane, telles que le *gorz-e meqfarkub* (une masse qui frappe le casque) et l'*amud-e maqzshekâf* (la masse qui fend le cerveau). La masse ne constituait pas seulement une arme efficace, mais était aussi un symbole de pouvoir. De même, des manuscrits persans évoquent l'efficacité de la hache en tant qu'arme et utilisent des termes tels que *tabarzin-e ostekhânshekan* (une hache de selle qui brise les os), notamment dans le manuscrit *Târikh-e Ahmad Shâhi* datant du XVIIIe siècle, et *tabar-e maqzshekâfandeh* (hache qui fend le cerveau) dans le manuscrit *Abu Moslemnâmeh* du Xe siècle. Comme indiqué dans ce traité, son héros Abu Moslem ne combattait qu'avec une hache.

Il existe quatre termes persans différents pour désigner la masse: a) *amud*, b) *gorz*, c) *gorze* et d) *tchomâq*. De nos jours, on emploie le terme de *tchomâq* pour désigner un bâton. En Iran, l'utilisation de la masse comme arme de guerre remonte à la Perse antique. Les masses étaient non seulement utilisées pour la guerre, mais aussi pour chasser les animaux. Elles ont commencé à être utilisées à partir du début de l'âge du bronze (de 3000 à 1200 av. J.-C.) ainsi qu'au cours des périodes ultérieures, y compris la période islamique de l'Iran (de 651 jusqu'à la fin de la période qâdjâre, en 1925). La masse était une arme simple mais très efficace, et il en existait de nombreux types. Certaines avaient une tête en pierre, en bronze ou en fer. En outre, au fil du temps, la masse a été transformée en symbole de pouvoir, notamment en figurant sur des insignes utilisés lors de cérémonies.

Il existe quatre termes persans différents pour désigner la masse: a) *amud*, b) *gorz*, c) *gorze* et d) *tchomâq*. De nos jours, on emploie le terme de *tchomâq* pour désigner un bâton. En Iran, l'utilisation de la masse comme arme de guerre remonte à la Perse antique. Les masses étaient non seulement utilisées pour la guerre, mais aussi pour chasser les animaux.

Deux mots différents sont utilisés pour désigner la hache en persan: a) *tabar* et b) *tabarzin*. Le terme de *tabar* (hache) est employé dans de nombreux manuscrits du Xe siècle, mais fait également référence à la variante d'une hache destinée au combat, *tabar-e jangi* (hache de guerre). Une variante du terme *tabar* était aussi utilisée par les derviches, et elle était également utilisée dans des cérémonies telles que *tabar-e zarrin* (littéralement «hache en or» ou «incrustée d'or», «recouverte d'or»), comme le rapporte *Târikh-e Firouzshâhi*, un manuscrit du XIVe siècle. De même, le terme *tabarzin* signifie "hache de selle" et figure dans de nombreux manuscrits. Le manuscrit du XIXe siècle *Rostam al-Tavârikh* évoque des gardiens de prison (*nasgshi*) armés de haches. (Photo 4)

Le projet Razmafzâr enseigne également les techniques de masse et de

hache de la tradition martiale iranienne. Semblables aux épées, les techniques d'utilisation des haches et des masses sont analysées et présentées à partir d'histoires épiques datant du Xe siècle jusqu'à la fin de la période qâdjâre. Ces techniques comprennent le port de la masse, les techniques d'attaque et de défense avec une masse, les combinaisons de combat avec la masse, les aspects généraux de la hache, ainsi que les techniques d'attaque avec une hache.

Le combat à la dague (*khanjarzani*) et au couteau (*kârdzani*)

De nombreuses épopées perses évoquent l'utilisation de couteaux et de dagues en vue de vaincre l'adversaire et de mettre fin au combat. En général, ces épopées se réfèrent aux guerriers qui ont commencé le duel avec une lance. Lorsque les manches de lance sont cassés, les guerriers continuent le combat avec des masses ou des haches. Souvent, à cause de lourdes frappes, les manches des masses sont pliés pendant le combat. C'est à ce moment que les guerriers commencent à utiliser leurs épées. Lorsque les lames de l'épée sont cassées, les guerriers commencent à se battre au corps à corps. Une technique très fréquemment utilisée consistait à projeter l'adversaire au sol. Puis le vainqueur s'asseyait sur la poitrine de l'adversaire et le tuait avec un couteau ou un poignard. En outre, des manuscrits historiques persans parlent de l'utilisation de couteaux et de dagues dans différentes situations au cours d'un combat proche. Il existe différents types de couteaux et de dagues persans traditionnels utilisés au combat. Ceux-ci sont en général classés en trois catégories plus générales rassemblant différents types de dagues et de couteaux portés et utilisés par les guerriers perses lors des combats rapprochés: *kârd* (couteau), *khanjar* (poignard) et *pishqabz* (type de poignard avec une lame en forme de «s»). Le *pishqabz* s'appelle également *deshne*.

Une partie importante de la formation dispensée par Razmafzâr implique le combat rapproché avec des armes de courte portée telles que les couteaux et les dagues. De nombreuses techniques de lutte et de combat visant à abattre l'adversaire sont utilisées en combinaison avec ce type d'armes. Les combats au sol se pratiquent également en combinaison avec des armes de courte portée.

Razmafzâr enseigne également des techniques de combat avec des armes à lames courtes en Iran telles



Photo 7

34

que le *kârd* (couteau), le *khanjar* (poignard), ou encore le *pishqabz* (poignard en forme de «s»). Ces techniques incluent le fait de porter et dégainer un couteau, des techniques d'attaque au couteau ainsi que leur possibilité de combinaison, la définition de *khanjar*, comment porter et dégainer une dague, les techniques d'attaque avec une dague et leurs combinaisons, ainsi que l'explication de ce qu'est un *pishqabz*.

Le combat à la lance (*neyzezani*)

La lance a toujours joué un rôle très important dans l'histoire militaire iranienne, et a été une arme hautement considérée par les Iraniens. Les porteurs de lance bénéficiaient d'une capacité d'attaque de longue portée sur le champ de bataille, et les lances pouvaient être utilisées efficacement en temps de guerre. Dans toutes les cultures, les lances ont joué un rôle très important en tant qu'armes sur le champ de bataille, et ce fut également le cas au cours de l'histoire militaire iranienne. La longue portée et le faible coût de production de telles armes étaient des facteurs importants à prendre en compte lors de la formation de combattants à la lance. De plus, il était possible d'apprendre les techniques de combat à la lance beaucoup plus rapidement que d'autres armes comme les épées. La lance est également utile aussi bien à la chasse qu'à la guerre. Normalement, une lance se compose d'un manche en bois, d'une tête de lance, et de la crosse à l'extrémité du manche. Différents types de têtes de lance ont été utilisés à différentes périodes de l'histoire iranienne, selon les différents buts auxquelles elles servaient. Il convient de noter que le terme général pour désigner la lance en persan est *neyze*.

De façon plus précise, une dizaine de termes servent à désigner les différents types de lance en persan: a) *Neyze*: comme indiqué, il s'agit du terme général qui désigne la lance en persan. On utilise ce terme pour nommer à la fois la lance d'infanterie et de cavalerie. *Mekhras* est un autre terme servant à désigner une lance; b) *Senân*: normalement, le terme *senân* désigne la tête d'une lance. Dans les manuscrits persans, ce mot désigne la lance en général; c) *Shel*: il s'agit d'un type de javelot ayant une tête à deux piques en forme de croissant ou de trident; d) *Khesht*: il s'agit d'un type spécial de lance courte comportant un anneau au milieu attaché par une corde de soie au majeur, en vue de lancer et de pouvoir récupérer l'arme. Elle s'utilise de la façon suivante: une corde est passée dans la boucle et fixée au majeur. Ensuite, le *khesht* est tenu entre le pouce et les autres doigts et jeté sur le visage de l'ennemi puis ramené vers soi; e) *Zubin*: C'est un javelot destiné à être lancé sur le champ de bataille; f) *Durbâsh*: Ce terme désigne une lance dotée d'une tête bifurquée ornée de bijoux et portée devant le roi afin que les gens soient avertis et prennent de la distance. Ainsi, le *durbâsh* servait de signal pour que les gens se tiennent à distance respectueuse du roi, et signifie littéralement «tenez-vous à l'écart» ou

La lance a toujours joué un rôle très important dans l'histoire militaire iranienne, et a été une arme hautement considérée par les Iraniens. Les porteurs de lance bénéficiaient d'une capacité d'attaque de longue portée sur le champ de bataille, et les lances pouvaient être utilisées efficacement en temps de guerre.

encore «éloignez-vous»; g) *Tchangâl*: ce terme désigne un trident; h) *Jarid*: mot utilisé pour désigner un certain type de lance et de javelot; i) *Mezrâb* ou *mezrâq*: type de lance; et j) *Ramh / Romh*: Ce terme a été utilisé pour désigner un type de lance et de javelot. Les combats à la lance font partie intégrante de l'entraînement de Razmafzâr.

Le combat au *qame* (*qamezani*) et au *qaddâre* (*qaddârezani*)

Le combat avec des épées courtes appelées *qame* fait partie intégrante de la formation de Razmafzâr. Le *qame* est un type d'épée courte droite à double tranchant. Le fabricant/forgeron d'un *qame* s'appelait *qamesâz* (voir *Joqrâfiyâ-ye Esfahân*). Le *qaddâre* est une épée courte, droite, à un tranchant. Certaines des techniques utilisées avec ces deux épées courtes sont rapportées dans les histoires de *pahlavânân* iraniens telles que Pahlavân Akbar Khorasâni, mais d'autres types de techniques sont déduits sur la base d'attaques générales majeures avec d'autres types d'armes utilisées sur le champ de bataille. Il convient de noter que, comme dans le combat avec une épée et un bouclier, saisir la main de l'arme de l'adversaire et le projeter par terre restent des techniques importantes dans la lutte avec un *qame* ou un *qaddâre*.



Photo 8

Il faut garder à l'esprit que les combats sur le champ de bataille ont une nature spécifique, car les armes qui y étaient utilisées étaient plus lourdes. On y portait une armure (à condition d'être assez riche pour s'en offrir une) et, selon la façon dont on la positionnait sur le corps, on pouvait permettre à un coup d'épée de simplement glisser sur elle. De plus, on affrontait différents adversaires lors d'une mêlée sur le champ de bataille. À l'inverse, on se battait avec un *qame* ou un *qaddâre* dans le cadre d'un duel, et on ne rencontrait généralement qu'un seul adversaire dans la rue ou dans une ruelle. De plus, comme on ne portait pas d'armure, les mouvements de ce type de combat devaient être rapides. Un tel combat ne consistait pas à frapper les bords des lames les unes contre les autres. La défense impliquait normalement de sortir de la zone d'attaque d'un *qame* ou d'un *qaddâre*, ou de saisir l'arme de l'adversaire. Lorsque cela était nécessaire, on pouvait utiliser les plats d'un *qame* ou d'un *qaddâre* pour détourner l'arme de l'adversaire. On pouvait également utiliser le dos du *qaddâre* pour repousser la lame adverse.

Le projet Razmafzâr comprend aussi l'initiation au combat avec le *qame* et le *qaddâre* selon les techniques employées au cours de l'histoire iranienne. Elles comprennent des techniques d'attaque avec un *qaddâre*, des combinaisons possibles réalisables avec un *qaddâre* (feindre une attaque avec le *qaddâre* et

continuer avec une attaque avec un autre *qaddâre*, frapper avec le dos du *qaddâre* puis attaquer avec le bord du *qaddâre*, se défendre avec le dos, le plat ou le bord du *qaddâre*…), ainsi que les techniques d'attaque avec un *qame* qui ressemblent de par certains de leurs aspects à celles utilisées avec le *qaddâre*.

La lutte de guerre (*koshti-ye jangi*)

La lutte a joué et continue de jouer un rôle très important en Iran. De nos jours, il y existe différents types de lutte traditionnelle. Dans certains d'entre eux, les lutteurs portent une veste qui est utilisée pour saisir l'adversaire et appliquer différentes techniques. Celles-ci incluent le style de lutte *koshti-ye bâtchukhe* dans le Khorâssân (province située au nord-est de l'Iran). Certains styles autorisent les frappes comme les coups de poing et de pied, comme le style de *koshti-ye guilaki* dans le Guilân (province du nord de l'Iran). Ainsi que l'indiquent des manuscrits persans, ces arts s'inscrivent dans une longue tradition. La lutte libre est actuellement le sport national de l'Iran.

Les épopées et légendes perses rapportent que les champions de Perse étaient d'excellents lutteurs, qui savaient utiliser les techniques de la lutte aussi bien dans les batailles qu'au cours de duels qui se déroulaient parfois avant les batailles et opposaient les champions des deux armées opposées. Lorsqu'un champion jetait son adversaire au sol et réussissait à le contrôler, il le tuait d'un coup de poignard ou de couteau. Les récits historiques persans soulignent le rôle important de la lutte dans l'entraînement et la préparation des guerriers au combat, ainsi que l'efficacité des techniques de lutte combinées à des armes tranchantes pour les combats à courte portée.

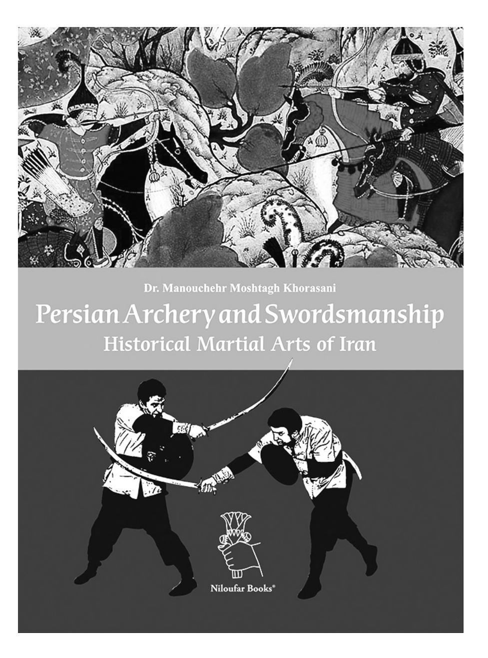
Selon les manuscrits persans, la lutte a joué un rôle important dans l'entraînement des guerriers persans. En persan moderne, la lutte est appelée *koshti*. Néanmoins, il existe une autre forme de ce mot qui est orthographié *kosti*. Ce mot trouve ses racines dans le terme *kustîk* qui, en persan moyen, signifie "ceinture sacrée". Dans la Perse antique, la lutte était considérée comme un art noble du *pahlavân*. Le *Shâhnâmeh* décrit les traditions des guerriers de l'Iran ancien et évoque la lutte comme un moyen de gagner une bataille. Le motif littéraire d'une rencontre sous la forme d'un duel entre héros se retrouve dans la poésie épique d'une vaste région euro-asiatique. Ce genre de combat se déroule selon un motif tripartite soulignant son caractère épique. Les héros se rencontrent trois fois et utilisent un type d'arme différent à chaque rencontre. Toutes les armes échouent à accorder la victoire à l'un ou l'autre lors de ces trois rencontres. En fin de compte, les adversaires abandonnent leurs armes fabriquées par l'homme et recourent à la lutte. Ainsi, leur force inhérente détermine le vainqueur du combat. Dans le *Shâhnâmeh*, les héros déterminent l'issue d'une bataille par le biais d'un combat de lutte, ce qui souligne

Les épopées et légendes perses rapportent que les champions de Perse étaient d'excellents lutteurs, qui savaient utiliser les techniques de la lutte aussi bien dans les batailles qu'au cours de duels qui se déroulaient parfois avant les batailles et opposaient les champions des deux armées opposées.

toute son importance dans la tradition martiale iranienne.

La lutte fait partie de la formation dans les maisons de force iraniennes traditionnelles, ou *zurkhâneh*. Les Pahlavânân étaient chargés d'enseigner les techniques de lutte à leurs élèves qualifiés de *notche*. La lutte y est pratiquée après tous les exercices décrits ci-dessus, et selon les étapes suivantes: un *pahlavân* vient au milieu du *gowd* (fosse centrale ou arène) et demande à un autre de venir au milieu. Le *notche* se met à genoux et embrasse la main droite du pahlavân, puis ils commencent à se battre. Le pahlavân lui enseigne les techniques de lutte. Il apprend individuellement à tous ses élèves et leur permet de combattre entre eux pendant qu'il les observe et leur donne des instructions. Les Pahlavânân voyagent aussi d'une ville à l'autre et mettent au défi les Pahlavânân d'autres villes. Il n'y avait, par le passé, pas de catégories de poids, et les blessures étaient courantes.

Certaines techniques de frappe ont également été appliquées lors de combats de lutte. Dans ses poèmes sur la lutte écrits à l'époque safavide, Mir Nejât décrit différentes techniques impliquant la frappe. L'une d'elles, appelée *kallekub* («frappe à la tête»), consiste à frapper la tête ou le visage de l'adversaire avec le front. Une autre technique de lutte faisant intervenir le coup de pied s'appelait *kafshak* («petite chaussure»), et consistait à donner un coup de pied sur les parties génitales de l'adversaire avec le bout de la chaussure ou du pied. D'autres techniques visaient délibérément les organes génitaux des opposants, et pouvaient être utilisées sur le champ de bataille où les adversaires n'étaient liés par aucune règle. L'une de ces techniques s'appelait *tchagâlpâ*; elle impliquait de mettre le doigt dans la bouche de l'adversaire et de le tourner, puis de passer l'autre main entre ses jambes et de saisir sa ceinture, pour ensuite le projeter à terre. Une autre technique appelée *bâqulân* consistait à poser une main sur l'oreille de l'adversaire pour le distraire et lui tordre les testicules avec l'autre main.



La lutte de guerre fait partie intégrante des combats en Iran et est donc enseignée dans le cadre de Razmafzâr. Celles-ci incluent les techniques de lutte sur le champ de bataille.

L'équitation (*aspsavâri*)

Razmafzâr traite également du combat à cheval monté sur la base des techniques décrites dans les manuscrits persans, et fournit une formation au combat avec des lances, ainsi qu'au tir à l'arc à cheval. Les manuscrits persans décrivent souvent en détail la façon dont les champions se sont battus à cheval en utilisant différents types d'armes. Ceci est également clairement indiqué dans les illustrations via les miniatures figurant dans ces manuscrits persans. Pour être compétent dans le



Photo 9

combat avec des armes, il est nécessaire de s'entraîner non seulement à pied mais aussi à cheval. Par conséquent, chevaucher, lutter et jouer au polo étaient des exercices d'une grande importance en vue de préparer les guerriers. (Photo 9) Des exercices d'équitation ont été décrits par le voyageur français Jean Chardin à la cour safavide. Il raconte que l'équitation impliquait de bien s'asseoir, de galoper avec des rênes lâches sans bouger, ou encore d'arrêter le cheval au galop sans bouger. Les cavaliers devaient rester légers et actifs sur le cheval dans la mesure où, tout en galopant, ils devaient être capables d'identifier vingt jetons au sol, l'un après l'autre, et de les récupérer à leur retour sans ralentir. Chardin raconte avoir vu en Iran des cavaliers capables de s'asseoir sur un cheval avec tant de fermeté et de légèreté qu'ils se tenaient debout sur leur selle et le faisaient ainsi galoper avec des rênes lâches. Il rapporte également que les Perses s'asseyaient sur le côté de leur selle pour décocher leurs flèches, lancer des javelots et jouer au polo. Chardin décrit le fait de jouer au polo comme un exercice effectué au sein d'un terrain immense. Aux extrémités de ce terrain, des piliers étaient érigés les uns à côté des autres pour permettre à la balle de passer à travers, créant une sorte de but. La balle était lancée au milieu du terrain et les joueurs galopaient après avec un petit maillet à la main, en essayant de la frapper. Comme le maillet du polo était court, ils devaient s'abaisser au-dessous de l'encolure de l'animal pour la toucher, tandis que les règles du jeu prescrivaient que l'objectif devait être saisi au galop. Le match était gagné lorsque les joueurs frappaient la balle entre les piliers. Chaque équipe comportait quinze ou vingt joueurs. Le fait de jouer au polo s'insère dans une longue tradition en Iran, remontant à l'époque achéménide. Ce sport a atteint son apogée durant la période sassanide. Le *Shâhnâmeh* décrit des matches de polo. Shâh Abbâs Safavide aimait particulièrement ce jeu et y jouait lui-même.

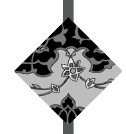
Le tir à l'arc à cheval et le combat à la lance à cheval constituent également une partie importante de l'entraînement dispensé dans le cadre de Razmafzâr. Différentes techniques de lancer de lance à cheval sont décrites en détail dans les manuscrits persans, telles que l'attaque à la lance visant différentes parties telles que l'œil, le cou, la gorge, la bouche, le visage, le bras ou l'avant-bras, la poitrine, l'abdomen, le nombril, l'épaule, le flanc, le dos, l'aine, les jambes, ou encore des attaques à la lance visant la partie inférieure de la lance de l'adversaire ou visant à couper les lanières de son armure, ainsi que les techniques de feinte. ■

Références

- Moshtagh Khorasani, Manouchehr (2013), *Persian Archery and Swordsmanship: Historical Martial Arts of Iran* (Tir à l'arc persan et escrime: Arts martiaux historiques d'Iran), Francfort-sur-le-Main: Niloufar Books.

La femme dans le miroir de l'islam

Zeinab Moshtaghi*



Tout au long de l'histoire, la femme a essuyé de grandes injustices. Elle a souvent été dépourvue de ses droits les plus élémentaires et considérée comme inférieure à l'homme autant sur le plan physique que moral.

En portant un regard attentif sur la place de la femme dans les civilisations et les religions antérieures à l'islam, on constatera que ce dernier se distingue par l'estime qu'il réserve à la femme. Dans cet article, en prenant en considération d'autres points de vue, nous essaierons de répondre aux questions suivantes: est-ce que l'islam considère que la femme, en tant qu'être humain, est égale à l'homme, ou inférieure à lui? Est-ce que les droits naturels et humains de la femme et de l'homme sont identiques ou différents? Quelle est la place de la femme dans le Coran et dans l'islam?

Introduction

Avant l'avènement de l'islam, les civilisations sumérienne, assyrienne et babylonienne réduisaient la place et le rôle de la femme à une portion congrue. Le Code de Hammourabi, par exemple, a poussé l'injustice jusqu'à la rendre responsable des péchés qu'elle n'aurait pas même commis, alors qu'il ne condamne pas un homme qui aurait assassiné une femme. La religion de Manu, elle, réduisait la femme à un bien transmissible par héritage. Elle n'avait pas droit à l'instruction et son rôle se limitait à procurer du plaisir aux hommes. Pire, la vie de la femme prenait fin à la mort de son époux car la tradition voulait qu'elle fût brûlée avec lui sur le même bûcher (Conf. «Femme en Islam», 21/01/09 8:29 p. 33) Quant à la civilisation chinoise, elle considérait la femme comme un signe de malheur et de mauvaise fortune. Elle était cloitrée chez elle et ne pouvait porter son regard sur personne. (Ibid., p. 34) Chez les Grecs, la femme était considérée comme un être impur. Le poète Hésiode disait qu'elle était «*dotée d'un cerveau de chien et de beaucoup de ruse*». Le grand orateur Demostène, lui, parlait des femmes en ces termes: «*Nous prenons les prostituées pour le plaisir, les amantes pour la santé quotidienne de nos corps, et les épouses pour la procréation*». Les Romains, eux, ont longtemps considéré la femme comme un animal crasseux. Les temples lui étaient interdits et, de ce point de vue, le paradis aussi. Selon eux, sa féminité était la cause même de son incapacité juridique. Selon la Torah, c'est Ève qui est derrière la tentation d'Adam. Dans la Genèse (III, 12) on peut lire: «*La femme que tu as mise auprès de moi m'a donné de l'arbre, et j'en ai mangé*» (Genèse, 3). La femme faisait partie des biens de son époux et devait, de ce fait, céder ses droits humains et matériels. (Conf. «Femme en Islam», 21/01/09) 8:29, p. 34) Les Israélites donnaient leurs femmes en offrande en les sacrifiant par le feu pour rentrer dans les grâces de Molok. Ainsi dans Jérémie 32, il est dit: «*Et ils ont construit des hauts-lieux consacrés à Baal dans la vallée de Ben-Hinnom, pour brûler leurs fils et leurs filles en l'honneur de Molok; c'est là une abomination que je n'avais pas ordonnée.*» (Jérémie, 32) (Ibid., p. 35). Les Arabes de la période préislamique détestaient tellement avoir des filles qu'ils les enterraient vivantes. Dieu dit: «*Et lorsqu'on annonce à l'un d'eux une fille, son visage s'assombrit et une rage profonde [l'envahit]. Il se cache des gens, à cause du malheur qu'on lui a annoncé. Doit-il la garder malgré la honte ou l'enfouira-t-il dans la terre? Combien est mauvais leur jugement*!» (Sourate Les abeilles (An-Nahl), versets 58-59).

Voici donc quelques aperçus sur les conditions de vie et la position sociale de la femme dans diverses sociétés avant l'apparition de l'islam. Aujourd'hui, concernant les droits des femmes, il existe encore une controverse et un questionnement: les droits naturels et humains de la femme et de l'homme sont-ils identiques ou différents? En d'autres termes, les droits accordés par la nature aux êtres humains sont-ils monosexuels ou bi-sexuels? Est-ce que la sexualité masculine ou féminine affecte ou non, d'une manière ou d'une autre, les droits et obligations humains?

Tous les mouvements sociaux apparus depuis le XVIIe siècle en Occident tournent autour des notions de «liberté» et d'«égalité». Et puisque le mouvement des droits de la femme est l'un des derniers de la série, et puisque l'histoire sociale des femmes européennes, de ce point de vue, est sombre, la Déclaration des Droits de l'Homme des Nations Unies ne parle que de liberté et d'égalité. Jusqu'à la fin du XIXe siècle, toutes les discussions engagées et l'ensemble des mesures prises avaient trait aux droits des nations sur les États ou au droit du travail. Au XXe siècle, la question des droits de la femme fut évoquée et, pour la première fois en 1948, la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme des Nations Unies proclama l'égalité des droits entre l'homme et la femme.[1]

«Sans aucun doute, la femme, en tant qu'être humain, est née libre, comme tout autre être humain, et elle a, de ce fait, des droits égaux. Mais la femme est un être humain avec certains traits particuliers, tout comme l'homme est un être humain avec certaines autres particularités. Les traits de leurs caractères sont différents, et leurs mentalités sont différentes. Le monde de la femme est différent du monde de l'homme, la structure et la nature de la femme sont différentes de celles de l'homme, il résulte naturellement que beaucoup des droits, des devoirs et des sanctions de l'un et de l'autre diffèrent. Cette différence n'est pas arbitraire, il résulte simplement de leurs particularités respectives. La nature les a faits différents à dessein. De même que nous nous sommes inspirés de la nature pour proclamer la liberté et l'égalité pour les êtres humains, de même nous devons nous laisser guider par la nature pour décider si les droits de l'homme et de la femme sont semblables ou différents. Certainement, la liberté et l'égalité sont deux points essentiels. Mais il faut ajouter que l'égalité des droits est une chose et leur similitude en est une autre. L'égalité des droits de l'homme et de la femme sur le plan de la valeur morale et matérielle est tout à fait différente de l'uniformité et de la similarité de leurs droits. Nous avons mis l'accent sur le fait que la femme est un être humain, mais nous avons oublié qu'elle est femme aussi.»[2]

Selon la Torah, c'est Ève qui est derrière la tentation d'Adam. Dans la Genèse (III, 12) on peut lire: «*La femme que tu as mise auprès de moi m'a donné de l'arbre, et j'en ai mangé*» (Genèse, 3). La femme faisait partie des biens de son époux et devait, de ce fait, céder ses droits humains et matériels.

«Ce qui est étonnant, c'est le fait que chaque fois qu'on évoque les différences naturelles et innées entre l'homme et la femme, certains supposent que ces différences seraient le signe de l'imperfection de la femme et de la perfection de l'homme, ce qui les conduit

à croire que les hommes bénéficient de certains privilèges dont seraient privées les femmes. Ils ne savent pas qu'il ne s'agit pas de perfection et d'imperfection. Il n'était nullement dans l'intention du Créateur de rendre les uns parfaits et privilégiés, et les autres défectueux et démunis. En réalité, c'est le non-respect de la position naturelle de la femme qui conduit le plus souvent à la priver de ses droits.»[3]

À propos des droits de l'homme et de la femme, l'islam a une philosophie qui lui est propre. L'islam ne croit pas que dans tous les cas, l'homme et la femme doivent avoir les mêmes droits et les mêmes obligations. Dans certains cas, leurs droits et leurs obligations sont différents, et, par conséquent, parfois leur position est à cet égard similaire, et parfois dissemblable. Si l'islam établit cette différence entre l'homme et la femme, ce n'est pas parce qu'il considère la femme avec mépris, ni parce qu'il la regarde comme un être inférieur.

poster hijab

L'homme et la femme sont deux étoiles, avec leurs orbites distinctes dont elles ne doivent pas sortir: «Le soleil ne peut rattraper la lune, ni la nuit devancer le jour. Chacun d'eux vogue dans son orbite» (Sourate Ya-Sin, verset 40). Leur bonheur, tout comme le bonheur de toute la société humaine, dépend de la condition dans laquelle ils se déplacent dans leurs orbites distinctes. La liberté et l'égalité ne peuvent être utiles que si chacun des deux sexes s'aligne sur sa nature propre.

Certains prétendent que l'islam est la religion du sexe mâle, qu'il ne reconnaît pas la femme comme étant un être humain à part entière et que, pour cette raison, il ne lui accorde pas des droits égaux à ceux de l'homme. Toujours selon certains esprits, l'islam regarderait la femme avec mépris, et ne respecterait pas sa propre prétention à l'égalité, notamment dans les relations familiales. Pour eux, l'islam montre une nette préférence pour l'homme en matière de droits et lui accorde de nombreuses concessions au détriment de la femme.[4]

Les critiques de l'islam se basent sur le principe selon lequel homme et femme étant des êtres humains, ils sont donc égaux et également dignes, et doivent à ce titre jouir des mêmes droits. Le point qui mérite d'être pris en considération à cet égard est de savoir si, sur la base de la dignité humaine, ils doivent tous deux avoir des droits égaux et sans discrimination de sexe, ou s'ils doivent jouir des mêmes droits indépendamment de leurs différences dans la vie. Sans doute la dignité humaine et l'humanité sont elles des caractéristiques communes. L'égalité des droits va également de soi.

42

Mais est-il nécessaire qu'ils aient des droits similaires?

En réalité, il s'agit de deux choses différentes. L'égalité signifie être égal en degré et en valeur, alors que la similarité signifie l'uniformité. L'islam ne croit pas à l'uniformité de l'homme et de la femme. Mais, en même temps, il ne réserve aucun comportement préférentiel aux hommes en matière de droits. Il a observé le principe de l'égalité entre l'homme et la femme, mais il s'oppose à l'uniformité de leurs droits. L'islam n'a pas accordé à l'homme et à la femme des droits similaires. Mais il n'a pas prescrit non plus des devoirs et des punitions similaires aux deux sexes. Ceci dit, la valeur totale des droits accordés à la femme n'est pas inférieure à celle des droits accordés à l'homme.[5]

Pourquoi l'islam différencie-t-il les droits et obligations de l'homme et de la femme dans certains domaines? Est-il préférable que les droits de la femme et de l'homme soient à la fois égaux et similaires, ou bien égaux et dissemblables? Pour répondre à ces questions, nous aborderons trois volets:

1. La perspective de l'islam sur la place de la femme au vu de sa nature.
2. L'impact et les conséquences des différences biologiques entre les deux sexes. Ces différences influencent-elles les droits de la femme et de l'homme?
3. Quelle est la fondation théorique sur laquelle se base l'islam pour différencier, dans certains cas, les hommes et les femmes? Cette philosophie est-elle encore valable?

Le Coran est venu corriger la déviation intellectuelle et comportementale qui a marqué la conception de la femme dans les civilisations et les religions anciennes. La question féminine a été très longuement débattue et continue de l'être en islam. Le Coran comporte de nombreuses indications sur ce sujet.

Pour connaître la perspective islamique sur la femme, il faut connaître ce que le Coran dit à propos de ses caractéristiques innées. D'autres religions aussi ont évoqué cette question, mais seul le Coran précise que l'homme et la femme ont été créés simultanément, de la même origine, et qu'ils ont tous deux la même nature profonde. En effet, parlant d'Adam, le Saint Coran dit: *«Ô hommes! Craignez votre Seigneur qui vous a créés d'un seul être, et a créé de celui-ci son épouse, et qui de ces deux là a fait répandre (sur la terre) beaucoup d'hommes et de femmes. Craignez Allah au nom duquel vous vous implorez les uns les autres, et craignez de rompre les liens du sang. Certes Allah vous observe parfaitement.»* (Sourate Les femmes (An-Nisa), Verset 1)

Le point qui mérite d'être pris en considération à cet égard est de savoir si, sur la base de la dignité humaine, ils doivent tous deux avoir des droits égaux et sans discrimination de sexe, ou s'ils doivent jouir des mêmes droits indépendamment de leurs différences dans la vie.

Le Coran a institué son égalité avec l'homme en responsabilité: «*Toute âme est l'otage de ce qu'elle a acquis.»* (Sourate Le revêtu d'un manteau (Al-Muddattir), verset 38). Il ne la considère pas responsable de la tentation d'Adam car Dieu a interdit à tous, à Adam comme à Ève, d'approcher l'arbre. Dieu dit dans le Coran: «*Ô Adam, habite le Paradis, toi et ton épouse; et mangez-en vous deux, à votre guise; et n'approchez pas l'arbre que voici; sinon, vous seriez du nombre des injustes.»* (Sourate Al A'râf, verset

19).

C'est Satan qui les a tous deux dévoyés du droit chemin: «*Puis le Diable, afin de leur rendre visible ce qui leur était caché - leurs nudités - leur chuchota, disant: «Votre Seigneur ne vous a interdit cet arbre que pour vous empêcher de devenir des Anges ou d'être immortels.»* (Sourate Al A'râf, verset 20). « *Satan les fit glisser de là et les fit sortir du lieu où ils étaient.»* (Sourate La vache (Al Baqarah), verset 36)

Et Adam et Eve se sont repentis pour que Dieu pardonne leur acte: «*Tous deux dirent: «Ô notre Seigneur, nous avons fait du tort à nous-mêmes. Et si Tu ne nous pardonnes pas et ne nous fais pas miséricorde, nous serons très certainement du nombre des perdants»* (sourate Al A'râf, verset 23).

L'être humain est le lieu-tenant de Dieu et la station de l'être humain est exempte de différenciation sexuelle. La voie de la perfection est ouverte à tous, hommes et femmes confondus. Aucune condition de sexe n'est posée pour la quête de la perfection. Ainsi, au sujet de la question de la «Lieu-tenance» et de toutes les Perfections humaines d'un point de vue spirituel, les différences de sexe n'interviennent aucunement.

Dans la sourate La vache (Baqara), versets 30-38, nous lisons: "*Lorsque Ton Seigneur confia aux Anges: «Je vais établir sur la terre un vicaire «Khalifa». Ils dirent: «Vas-Tu y désigner un qui y mettra le désordre et répandra le sang, quand nous sommes là à Te sanctifier et à Te glorifier?»* - *Il dit: «En vérité, Je sais ce que vous ne savez pas!» Et Il apprit à Adam tous les noms (de toutes choses), puis Il les présenta aux Anges et dit: «Informez-Moi des noms de ceux-là, si vous êtes véridiques!» (dans votre prétention que vous êtes plus méritants qu'Adam*). - *Ils dirent: «Gloire à Toi! Nous n'avons de savoir que ce que Tu nous a appris. Certes c'est Toi l'Omniscient, le Sage*». *Il dit: «Ô Adam, informe-les de ces noms»; Puis quand celui-ci les eut informés de ces noms, Allah dit: «Ne vous ai-Je pas dit que Je connais les mystères des cieux et de la terre, et que Je sais ce que vous divulguez et ce que vous cachez?» Et lorsque Nous demandâmes aux Anges de se prosterner devant Adam, ils se prosternèrent à l'exception d'Iblis qui refusa, s'enfla d'orgueil et fut parmi les infidèles. Et Nous dîmes: «Ô Adam, habite le Paradis toi et ton épouse, et nourrissez-vous-en de partout à votre guise; mais n'approchez pas de l'arbre que voici: sinon vous seriez du nombre des injustes». Peu de temps après, Satan les fit glisser de là et les fit sortir du lieu où ils étaient. Et Nous dîmes: «Descendez (du Paradis); ennemis les uns des autres. Et pour vous il y aura une demeure sur la terre, et un usufruit pour un temps. Puis Adam reçut de son Seigneur des paroles, et Allah agréa son repentir car c'est Lui certes, le Repentant, le Miséricordieux. Nous dîmes: «Descendez d'ici, vous tous! Toutes les fois que Je vous enverrai un guide, ceux qui [le] suivront n'auront rien à craindre et ne seront point affligés*».

Dieu a créé l'être humain (homme ou femme) pour qu'il soit Son Lieu-tenant (Calife) sur terre. La lieu-tenance est liée au statut d'«être humain». Le statut d'être humain, c'est-à-dire le fait d'être pleinement un être humain, est la Lieu-tenance divine. Cette station n'est pas

spécifique à telle personne ou à telle catégorie de personne, même si elle ne s'est réalisée pleinement que chez les Prophètes et les Proches-élus de Dieu, particulièrement la famille pure du Prophète Mohammad. L'être humain est le lieu-tenant de Dieu et la station de l'être humain est exempte de différenciation sexuelle. La voie de la perfection est ouverte à tous, hommes et femmes confondus. Aucune condition de sexe n'est posée pour la quête de la perfection. Ainsi, au sujet de la question de la «Lieu-tenance» et de toutes les Perfections humaines d'un point de vue spirituel, les différences de sexe n'interviennent aucunement.

La différence des sexes intervient au niveau de la répartition des tâches exécutives qui renvoient à «la Lieu-tenance apparente» (au gouvernement, au pouvoir exécutif), qui sont étudiées en droit (*al-fiqh*) et qui ont toutes pour finalité l'obéissance à Dieu.[6]

Dans le verset 195 de la sourate La famille d'Imran (Al-Imrân), Dieu insiste sur le fait qu'il n'y a aucune différence entre l'homme et la femme: *Leur Seigneur les a alors exaucés (disant): «En vérité, Je ne laisse pas perdre le bien que quiconque parmi vous a fait, homme ou femme, car vous êtes les uns des autres.»*

Dans le Coran, nous pouvons également lire ceci: «*Quiconque, mâle ou femelle, fait une bonne œuvre tout en étant croyant, Nous lui ferons vivre une bonne vie. Et Nous les récompenserons, certes, en fonction des meilleures de leurs actions*." (sourate Les abeilles (Al-Nahl), verset 97)

Contrairement à ce qu'affirment d'autres religions à ce propos, le Coran ne dit pas que la femme a été créée d'une matière inférieure à celle de l'homme, ni qu'elle a été créée à partir d'un membre d'Adam: «*Ô hommes! Craignez votre Seigneur qui vous a créés d'un seul être, et a créé de celui-ci son épouse, et qui de ces deux-là a fait répandre (sur la terre) beaucoup d'hommes et de femmes. Craignez Allah au nom duquel vous vous implorez les uns les autres, et craignez de rompre les liens du sang. Certes Allah vous observe parfaitement.»* (sourate Les femmes (Al-Nissa), verset 1). En outre, au verset 71 de la sourate Sâd, nous pouvons lire: «*Quand ton Seigneur dit aux Anges: «Je vais créer d'argile un être humain.»*; de même qu'au verset 14 de la sourate Les appartements (Al-Hujurat), il est dit: *«Ô hommes! Nous vous avons créés d'un mâle et d'une femelle, et Nous avons fait de vous des nations et des*



"En islam, la femme est une fleur." Recommendation tirée de Nahj-al Balâgha (La Voie de l'Eloquence), lettre 31: "Ne confie pas un travail trop dur pour elle à une femme car elle est délicate [...]."

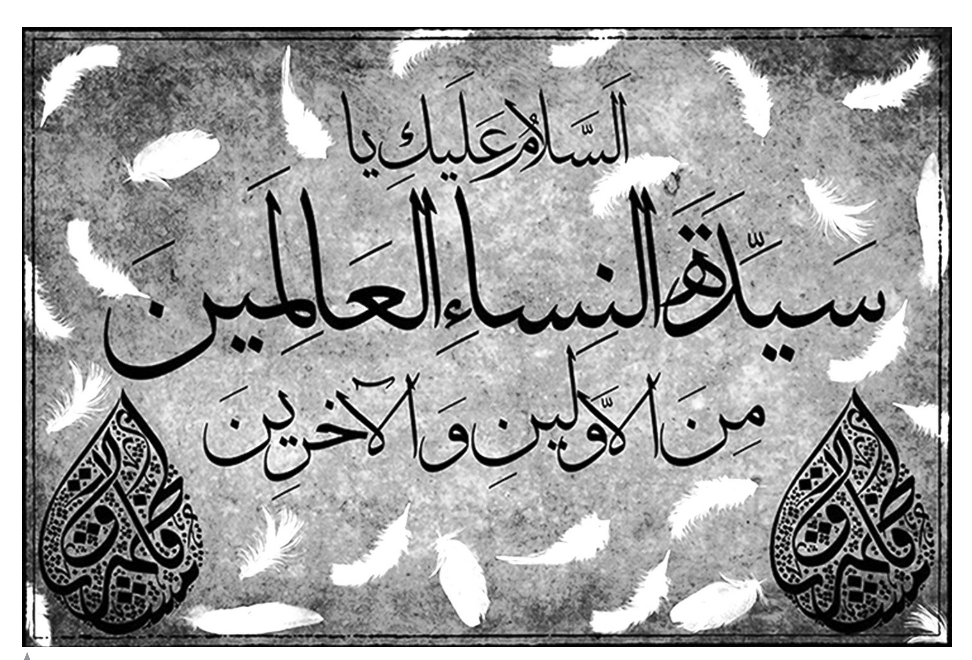
tribus, pour que vous vous entre-connaissiez. Le plus noble d'entre vous, auprès d'Allah, est le plus pieux. Allah est certes Omniscient et Grand Connaisseur.»

Par conséquent, on peut constater que l'islam n'a pas une position de mépris vis-à-vis de la femme, sur le plan de sa création et de son origine. De plus, l'islam répond aux théories qui considèrent la femme comme une créature inférieure au service de l'homme. Dieu dit dans le Coran: «*Je n'ai créé les djinns et les hommes que pour qu'ils M'adorent.*» (sourate Qui éparpillent (Al-Dhariyat), verset 56). De plus, il est précisé dans le Coran que le ciel, la terre, l'air, les nuages, les plantes et les animaux ont été créés tous au service de l'humanité, sans distinction de sexe: "*Et Il vous a assujetti tout ce qui est dans les cieux et sur la terre, le tout venant de Lui. Il y a là des signes pour des gens qui réfléchissent.*» (sourate 45, verset 13); de même: «*Ne voyez-vous pas qu'Allah vous a assujetti ce qui est dans les cieux et sur la terre? Et Il vous a comblés de Ses bienfaits apparents et cachés. Et parmi les gens, il y en a qui disputent à propos d'Allah, sans science, ni guidée, ni Livre éclairant.*» (sourate Luqman, verset 20).

De nombreux versets coraniques enseignent que la récompense que l'être humain souhaite avoir le Jour du Jugement, et la proximité d'Allah, ne sont nullement liées à son sexe, et dépendent uniquement des bonnes actions accomplies indifféremment par l'homme ou la femme.

Le Coran ne dit pas que la femme a été créée pour l'intérêt de l'homme, mais que «*Les femmes sont un habillement pour vous [les hommes] et vous êtes un habillement pour elles.»* (sourate La vache (Al-Baqarah), verset 187).

Parmi d'autres théories qui méprisent la femme, certaines mettent en doute ses dispositions spirituelles et morales. Selon ces théories, la femme n'a pas de place au paradis et ne peut atteindre un haut degré spirituel, ni atteindre le même degré de proximité à Dieu qu'un homme. Néanmoins, en réponse à ces théories inégalitaires, de nombreux versets coraniques enseignent que la récompense que l'être humain souhaite avoir le Jour du Jugement, et la proximité d'Allah, ne sont nullement liées à son sexe, et dépendent uniquement des bonnes actions accomplies indifféremment par l'homme ou la femme. D'autre part, le Coran, chaque fois qu'il évoque un grand personnage et un saint, met à côté de lui une grande dame sainte. Ainsi, il parle avec beaucoup de révérence des femmes respectives d'Adam et d'Abraham, et des mères de Jésus et de Moïse. Et lorsqu'il note que la femme de Noé et celle de Lot n'étaient pas des épouses dignes, il ne manque pas, ailleurs, de nous apprendre que la femme de Pharaon était une grande dame victime d'un mari pervers. Ainsi, il apparaît que le Coran a voulu tenir un certain équilibre entre l'homme et la femme dans les histoires qu'il a mises en scène, et éviter que les héros de ces histoires soient exclusivement des hommes. En évoquant la mère de Moïse, le Coran dit: «*Nous avons fait connaître à la mère de Moïse Notre Volonté en [lui] disant: Mets-le dans un panier, et jette-le dans la rivière, afin que les flots le déposent sur la berge.*» (Sourate Tâhâ, verset 39). A propos de Marie, mère de Jésus, il dit qu'elle avait atteint une si haute position spirituelle que les anges venaient lui parler pendant qu'elle faisait



Traduction d'une salutation religieuse à Fatimah Zahra: "Salut à toi, la Dame parmi toutes les femmes de la première à la dernière"

ses actes d'adoration au sanctuaire, et qu'elle recevait ses provisions alimentaires de sources surnaturelles. Même Zakariyyâ, le prophète de son époque, était surpris par la haute position spirituelle de Marie.

Il y eut beaucoup de femmes saintes dans l'histoire de l'islam. Peu d'hommes ont atteint la sublime position de Khadijah, et aucun homme, hormis le Saint Prophète et l'Imâm Ali, ne pouvait rivaliser avec Fâtima Zahrâ.[7] L'Imâm Khomeini a ainsi dit à son propos: "*Toutes les dimensions imaginables en une femme, un être humain, existaient et s'étaient magnifiées dans Fâtima Zahrâ. … Elle était une femme de spiritualité, un être humain dans le sens plein du terme, elle était l'exemple même de l'humanité, la vérité même de la femme. Elle était un être céleste qui s''était manifesté à ce monde sous la forme d'un être humain. Elle était un être divin...*»[8]

L'Ayatollâh Khomeiny a également affirmé à l'occasion de la Journée nationale de la femme en Iran, qui célèbre notamment l'anniversaire de la naissance de cette Sainte: «*Que soit béni pour l'illustre Nation iranienne et particulièrement pour les femmes distinguées, le jour béni de la femme, jour honoré [de la naissance] de l'élément brillant pleinement représentatif des vertus humaines et des valeurs sublimes du khalifeh (Lieu-Tenant) de Dieu dans le monde. Et plus béni encore et plus précieux soit le choix très éminent du vingtième jour de Jamâdi al-Sanî, jour glorieux de la naissance de celle qui est l'un des miracles de l'histoire et d'une des gloires du monde.*»[9]

Ainsi, comme nous l'avons vu, l'islam ne commet pas de discrimination entre l'homme et la femme dans leur cheminement vers Allah. La seule différence que l'islam ait faite entre la femme et l'homme dans leur marche vers la Vérité est qu'il a choisi l'homme pour porter la Charge de la Prophétie, du Message et de la guidance des gens vers

le Droit Chemin, car il a considéré qu'il convenait mieux à cette tâche.

Une autre théorie qui méprise la femme est celle qui conseille la renonciation et le célibat. En effet, certaines religions considèrent que l'atteinte d'un haut degré de spiritualité n'est pas compatible avec le fait d'avoir des relations sexuelles. Un des dirigeants religieux de l'époque contemporaine n'a-t-il pas déclaré: «*Coupez l'arbre du mariage avec la hache de la virginité*»? Les hommes religieux de cette catégorie tolèrent le mariage seulement en tant que moindre mal.[10] L'islam s'oppose fermement à cette vision, et considère le mariage comme étant sacré et le célibat comme une attitude blâmable. Le saint Prophète dit: «*J'aime dans la vie d'ici-bas trois choses: le parfum, les femmes, et la Prière, qui est la prunelle de mon œil*.» Bertrand Russell dit: «*L'islam mis à part, toutes les religions regardent les relations sexuelles avec suspicion. En revanche, l'islam, soucieux de l'intérêt social, les a régularisées et restreintes, sans toutefois les considérer comme un acte bas*.»[11]

Selon une autre théorie qui avait cours dans le passé, la femme serait un mal indispensable pour l'homme. Anciennement, beaucoup de gens éprouvaient un immense mépris à son égard et la considéraient comme une source de malheur et de tous les ennuis. Le Coran souligne au contraire le fait que la femme est une bénédiction pour l'homme, et la source de son confort et de sa tranquillité d'esprit: *«Parmi les Signes d'Allah: Il a créé pour vous [...] des épouses, afin que vous reposiez auprès d'elles, et Il a établi l'amour et la bonté entre vous*.» (sourate Les Romains (Al-Rûm), verset 21).

Le Coran souligne au contraire le fait que la femme est une bénédiction pour l'homme, et la source de son confort et de sa tranquillité d'esprit:
«Parmi les Signes d'Allah: Il a créé pour vous [...] des épouses, afin que vous reposiez auprès d'elles, et Il a établi l'amour et la bonté entre vous.» (sourate Les Romains (Al-Rûm), verset 21).

Selon une autre théorie rabaissant la position de la femme et ignorant son importance dans l'engendrement des enfants, la femme ne serait qu'un simple récipient destiné à recevoir et faire grandir la semence de l'homme. Telle était la croyance des Arabes de l'époque pré-islamique et d'autres nations. Mais lorsqu'on se réfère au Coran, on constate qu'il nous présente une opinion tout à fait différente à cet égard: "*Ô gens! Nous vous avons créés d'un mâle et d'une femelle [...] Le plus noble d'entre vous, auprès d'Allah, est le plus pieux d'entre vous*...» (sourate Les appartements (Al-Hujurât), verset 13).

Il établit ainsi l'égalité entre l'homme et la femme quant à leur position. Il l'a fait dans les différentes déclarations adressées aux hommes et aux femmes et en différents endroits, ce qui a fini par éradiquer ce préjugé qui prévalait dans de nombreuses cultures à l'apparition de l'islam.[12]

Conclusion

Ce qui précède montre clairement que l'islam ne comporte, sur le plan philosophique et des motifs de la création, aucune vue méprisante pour la femme et que, bien au contraire, il s'est appliqué à réfuter les opinions qui considéraient la femme avec mépris. L'islam a une philosophie spécifique qui lui est propre,

et qui diffère de ce qui s'est passé il y a quatorze siècles et de ce qui se passe maintenant. L'islam ne croit pas que dans tous les cas, l'homme et la femme ont les mêmes droits et les mêmes obligations - dans certains cas, ces derniers diffèrent. Le Coran dit clairement dans de nombreux versets que la femme a été créée de la même origine que l'homme, et que la femme et l'homme partagent la même nature humaine et spirituelle profonde. Et Dieu a assujetti tout ce qui est dans les cieux et sur la terre pour l'être humain. La voie de la perfection est ouverte à eux deux, tandis que les différences entre sexes résident dans leurs responsabilités pratiques. Selon l'Imam Khomeiny, «*L'islam a sauvé [l'humanité] de ce qui existait durant la période de l'ignorance pré-islamique (jahiliyat). Dieu sait que l'islam a rendu plus de services à la femme qu'il n'en a rendu à l'homme.»*[13] Et: «*L'islam a rendu à la femme des services qui n'ont pas d'équivalent dans l'histoire; l'islam a tiré la femme du bourbier et il lui a donné une personnalité.»*[14] L'Imam Khomeiny rappelle ainsi l'identité universelle de la femme originelle, son rôle dans la famille et dans la société. Il met en évidence le rôle de l'islam pour favoriser son développement, son accomplissement, et son perfectionnement au côté de l'homme, en complémentarité avec lui. Il insiste également sur le rôle que la femme iranienne a joué dans la Révolution islamique, son sens élevé des responsabilités face à l'islam et à la société, sens qui s'est maintenu dans la structure de la République islamique. ■

---

* Iran Encyclopedia Compiling Foundation (Bonyâd-e Dânesh-Nâmeh Negâri Irân)
E-mail: zmoshtaghi98@gmail.com

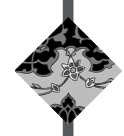
1. Motahhari, Mortezâ, *Nezâm-e Hoghough-e Zan dar Eslâm* (Le système juridique des droits de la femme en Islam), Téhéran, éd. Sadrâ, 1357 hs, pp. 15-16.
Ibid. pp.17-18.
2. *Ibid.,* p.21.
3. *Ibid.,* pp. 110-111.
4. *Ibid.,* pp. 112-113.
5. Javâdi Amoli, Abdollâh, *Zan dar Ayeneh-i Jalâl va Jamâl*, Téhéran, éd. Markaz-e Farhangi Raja, 1369 hs, pp. 101-106.
6. *Ibid.* pp. 123-154.
7. *Khomeiny Rouhollâh, Discours du 26/2/1358 hs. Jâygâh-e zan dar andisheh-ye emâm Khomeiny,* éd. Moassesseh-ye Tanzim va Nashr-e Assar-e Emâm Khomeiny, 1378 hs, p.18.
8. *Ibid.,* Discours du 25/1/1361 hs. p. 16.
9. Motahhari, Mortezâ, *Op. Cit.,* pp. 115-118.
10. *Ibid.,* p.119.
11. *Ibid.* p.120.
12. Rouhollâh Khomeiny, *Op. Cit.,* p.55.
13. *Idem.*

Bibliographie
-Khomeiny Rouhollâh, *Jâygâh-e zan dar andisheh-ye Emâm Khomeiny,* éd. Moassesseh-ye Tanzim va Nashr-e Assar-e Emâm Khomeiny, 1378 hs
-Motahhari, Mortezâ, *Nezâm-e Hoghough-e Zan dar Eslâm* (Le système juridique des droits de la femme en Islam), Téhéran, éd. Sadrâ, 1357 hs.
-Javâdi Amoli, Abdollâh, *Zan dar Ayeneh-i Jalâl va Jamâl*, Téhéran, éd. Markaz-e Farhangi Raja, 1369 hs.



Bodhidharma: les origines iraniennes du mysticisme bouddhiste et du kung-fu en Chine

Babak Ershadi



Bodhidharma fut un moine bouddhiste qui vécut aux Ve et VIe siècles de notre ère. Il est traditionnellement reconnu comme l'enseignant et le premier patriarche de Chan en Chine.

Le chan (sanskrit: dhyana, japonais : zen) signifie «méditation silencieuse» en chinois classique. Le chan naquit en Chine à partir du Ve siècle apr. J.-C. et consiste, en général, sur l'accession à l'expérience directe de l'«éveil» par la méthode la plus simple qui puisse exister, c'est-à-dire la méditation. Selon la tradition chinoise, on pourrait retrouver dans le chan une influence du taoïsme («enseignement de la voie») qui est l'un des trois fondements de la pensée chinoise avec le confucianisme et le bouddhisme.



Bas-relief au monastère Shaolin représentant Bodhidharma

D'après la version chinoise, Bodhidharma serait le fondateur de la doctrine de chan, mise au point au célèbre monastère de Shaolin. Surnommé le «Grand Voyageur» par la tradition chinoise, et parfois le «Moine aux yeux bleus» (ou le «Moine aux yeux clairs»), Bodhidharma aurait fondé les arts martiaux pour aider les moines du temple Shaolin à se défendre. La tradition chinoise du chan considère Bodhidharma tantôt comme un Perse venant du territoire sogdien (scythe) de l'Asie centrale, tantôt comme un Perse venu du nord de l'Inde. Étant donné que la pensée chan s'attribue des origines bouddhistes, elle préfère plutôt que Bodhidharma soit considéré comme venant d'Inde et étant le 28e patriarche de Bouddha ainsi que son premier patriarche en Chine.

La tradition du zen, branche japonaise du Bouddhisme, considère que Bodhidharma venait de Perse. Bodhidharma traversa l'Asie centrale et la Chine occidentale pour arriver sur les terres de la dynastie Wei du Nord qui régna en Chine du Nord de 386 à 534, vers la fin du règne de cette dynastie chinoise fondée par un peuple d'origine turque, les Tabghatchs.

Dans les textes chinois de chan, il est mentionné parfois comme le «Perse aux yeux bleus». Le texte le plus ancien qui parle de Bodhidharma est *Le récit des monastères bouddhistes de Luoyang*, compilé en 547 par Yang Xuanzhi, écrivain et traducteur de textes bouddhistes indiens de Mahayana en langue chinoise. Yang écrit: «*À cette époque-là, il y avait*

un moine persan de la région occidentale nommé Bodhidharma.» Tous les textes chinois décrivent Bodhidharma comme un «non-chinois» barbu, voire hirsute, aux yeux clairs.

Dans son *Anthologie de Bodhidharma* (1999), Jeffrey L. Broughton a même parlé des origines zoroastriennes de la philosophie chan et zen. Selon son hypothèse, Bodhidharma fut vraisemblablement un commerçant persan, connaissant le zoroastrisme ou le mithraïsme. Il serait venu en Chine de Sogdiane, un royaume persan d'Asie centrale (Ouzbékistan actuel) ayant de nombreuses relations commerciales avec la Chine. Dans son ouvrage, Broughton a examiné les relations entre le mithraïsme, la culture perse, le bouddhisme Mahayana, le chan en Chine et le zen au Japon.

Jeffrey L. Broughton écrit: «*Le bouddhisme zen est issu des enseignements d'un moine mythique Bodhidharma, un commerçant de la Route de la soie. Il fonda le monastère de Shaolin en Chine vers 500 apr. J.-C. Bodhidharma fut en quelque sorte un missionnaire de la culture sur la Route de la soie (...) Sachez que le commerce de la Route de la soie fut depuis très longtemps le canal de la transmission du bouddhisme, de la pensée manichéenne, du christianisme et de l'islam vers la Chine*.»

En réalité, il existe très peu d'informations biographiques à propos du moine perse Bodhidharma dont la vie est devenue une véritable légende. D'après certaines sources tardives chinoises, il naquit vers 440 de notre ère et mourut vers 534 près de la rivière Luo (province chinoise de Shaanxi). *L'Anthologie de la salle du patriarche*, un ouvrage datant de 952, établit plus clairement la légende de Bodhidharma.



Carte des royaumes de Wei du Nord et de Song du Sud au Ve siècle apr. J.-C.

Selon ce texte, il serait arrivé en Chine en 527, durant la dynastie Liang (502-557) et eut une rencontre célèbre avec l'empereur Wu Di, fondateur de cette dynastie.

Lors de leur réunion, l'empereur Wu DI énuméra tout ce qu'il avait fait pour



Statue en pierre de Bodhidharma au temple Shaolin.

La tradition chinoise du chan considère Bodhidharma tantôt comme un Perse venant du territoire sogdien (scythe) de l'Asie centrale, tantôt comme un Perse venu du nord de l'Inde. Étant donné que la pensée chan s'attribue des origines bouddhistes, elle préfère plutôt que Bodhidharma soit considéré comme venant d'Inde et étant le 28e patriarche de Bouddha ainsi que son premier patriarche en Chine.

la propagation du bouddhisme en Chine et demanda à Bodhidharma quels mérites il aurait accumulés pour avoir fait ces bons actes:

Empereur Wu Di: *«Combien de vertus karmiques ai-je méritées pour avoir soutenu des moines bouddhistes, construit des monastères, fait copier des textes sacrés et commandé des images de Bouddha?»*

Bodhidharma: *«Aucun. Les bonnes actions faites avec une intention matérielle apportent un bon karma, mais aucun mérite.»*

Empereur Wu Di: *«Quel est donc le sens le plus élevé de la noble vérité?»*

Bodhidharma: *«Il n'y a pas de noble vérité, il n'y a que le vide.»*

Empereur Wu Di: *«Alors, qui se tient devant moi?»*

Bodhidharma: *«Je ne sais pas, Votre Majesté.»*

L'empereur Wu Di ne fut pas impressionné par la réponse de Bodhidharma et n'apprécia donc pas les enseignements qu'il avait apportés en Chine. En effet, cette rencontre légendaire nous apprend que Bodhidharma fit face à un scepticisme et à une opposition farouches lorsqu'il commença à propager



Les poupées rouges produites aujourd'hui au Japon pour représenter Bodhidharma (Daruma en japonais) sont les répliques des poupées historiques développées au XVIe siècle à l'époque d'Edo (1603-1868). Ces poupées rouges de Daruma sont restées très populaires et comptent aujourd'hui parmi les talismans les plus populaires du pays.

ses enseignements en Chine, principalement parce qu'il affirmait que les textes bouddhistes déjà existants ne suffisaient pas et qu'ils n'étaient que des guides pour atteindre l'illumination. Ils enseignaient plutôt que l'illumination en elle-même ne peut être atteinte qu'en pratiquant le dhyana ou des états d'esprit de concentration cultivés qui conduisent les pratiquants à un état parfait de conscience et d'équanimité. À cette époque-là, la méditation n'était généralement pas pratiquée en Chine et la vénération des textes bouddhistes était prédominante.

Dans ce contexte, comme les enseignements de Bodhidharma étaient basés sur la méditation, ils furent généralement rejetés. C'est la raison pour laquelle, les récits insistent à dire que Bodhidharma vécut comme un mendiant pendant de nombreux mois. Il se rendit à Luoyang, puis à Henan où il arriva au monastère de Shaolin situé sur le mont Song. Cependant, Bodhidharma ne fut pas accepté tout de suite par le monastère Shaolin. Il vécut donc dans une grotte voisine où il médita dans un silence total pendant neuf ans tout en faisant face au mur.

Des nouvelles de Bodhidharma se répandirent peu à peu et les moines du monastère Shaolin furent enfin impressionnés par sa méthode de méditation. Ils finirent par lui permettre enfin d'entrer au monastère. Les moines demandèrent à Bodhidharma d'enseigner la méditation, ce qu'il fit, mais il se rendit vite compte que les moines n'avaient pas l'endurance nécessaire à la méditation. Beaucoup s'endormaient ou tombaient malades pendant les méditations. Quand il vit que les moines étaient incapables de supporter les longues et rigoureuses séances de méditation, Bodhidharma commença à leur enseigner les techniques de l'exercice physique et de la respiration.



Cette image représente Bodhidharma en méditation dans une grotte près du temple Shaolin. Selon la tradition chinoise, sa longue méditation ininterrompue dura neuf ans.

Kung-fu Shaolin

Selon Bodhidharma, une fois que le corps physique est poussé au-delà de ses limites, l'esprit commence à prendre le dessus. Ainsi, l'esprit peut aider le corps à s'engager dans l'inconfort physique intense nécessaire à l'entraînement à la méditation. En outre, il enseigna aux moines du monastère Shaolin que dès que l'esprit a atteint ce niveau de force, il est alors transformé pour toujours et sa capacité à se concentrer est également renforcée. Au fil du temps, sa théorie fut vérifiée, l'esprit des moines de Shaolin devint incroyablement puissant et leur méthode de méditation devint plus disciplinée.

Bodhidharma créa un régime d'exercices pour les moines qui

impliquait des techniques physiques efficaces, renforçait le corps et pouvait être utilisé dans un état de légitime défense à un niveau pratique. Les pratiques visaient principalement à rendre les moines plus forts physiquement pour faire face à leur style de vie isolée et aux épreuves de la méthode de méditation à laquelle ils souhaitaient participer.

Ces techniques servaient ultimement un double objectif: entraîner le corps devenant une forme très efficace de légitime défense, qui devint plus tard un art martial, appelé «Kung-fu Shaolin». Ces techniques aidèrent les moines à se défendre contre l'invasion des seigneurs de la guerre et des bandits, mais ils ne blessaient jamais les autres inutilement. L'un des plus anciens axiomes de Bodhidharma se lit comme suit: «Un combattant engagé dans une bataille a déjà perdu la bataille».



Selon la tradition, Bodhidharma inventa des exercices physiques pour les moines, qui sont plus tard devenus les fondements du Kung-fu.

Par la suite, Bodhidharma continua à développer un système de 18 exercices de tension dynamique qui ont été imprimés sous le nom de Yi Jin Jing (Yijinjing) vers 550 de notre ère. Le terme chinois signifie «muscle/tendon changement classique»[1]. Ce système de 18 exercices est connu aujourd'hui sous le nom de Luohan en Chine, se référant à 18 mouvements qui servent de base à la fois à la boxe chinoise et aux arts martiaux Shaolin. D'après un ancien texte sanscrit, Bodhidharma se serait établi au monastère de Shaolin en 526 de notre ère.

Approche spirituelle

Bodhidharma aurait introduit le «soutra de Lankavatara» dans le bouddhisme chinois. Ce soutra[2], dont le nom signifie littéralement «soutra de l'entrée à Lanka», fait référence au fait qu'il serait un recueil des paroles prononcées par Bouddha lors de son arrivée au Sri Lanka.

Bodhidharma avait tendance à rejeter les rituels de dévotion, les débats doctrinaux et les formalisations verbales. Au contraire, il privilégiait la méditation, à travers laquelle les gens seraient capables de saisir intuitivement la nature de Bouddha à l'intérieur. Contrairement à d'autres écoles bouddhistes, notamment le bouddhisme de la «Terre pure»[3], Bodhidharma mit l'accent sur l'illumination personnelle plutôt que sur la promesse d'une «Terre pure».

Bodhidharma considérait la spiritualité, l'intellectualisme et l'excellence physique comme un tout indissociable et nécessaire à l'illumination. Il fut un maître énergique



La grotte à Shaolin où Bodhidharma médita pendant neuf ans.

qui exhorta tous les bouddhistes à faire de leur mieux pendant leur vie pour pouvoir s'éveiller et laisser briller leur nature de Bouddha. Dans les textes de Chan, il est appelé «le persan aux yeux bleus». C'est pourquoi il est souvent décrit comme un non-Chinois de mauvaise humeur, barbu, aux yeux écarquillés. Bodhidharma aurait vécu au monastère de Shaolin jusqu'à sa mort à l'âge de 150 ans, selon la légende.

Une description populaire du Voyageur solitaire

Cet homme a été décrit comme étant d'aspect très étrange, ses traits lui étaient propres et n'étaient partagés par personne d'autre en Chine. L'homme était chauve avec une longue barbe rouge et une moustache. Ses yeux étaient aussi bleus que le ciel et son nez, assez prononcé. Ces traits de caractère n'étaient pas partagés par la population locale, mais il parlait leur langue, bien que sommairement au début. C'était vraiment une preuve pour le peuple qu'il venait d'ailleurs - un étranger dans un pays où il apportait l'enseignement de ce qu'il appelait «la voie» ou «le savoir».

Bien que son vrai nom se soit perdu à travers les âges, il était connu sous le nom de «Bodhidharma» qui signifie en

Bodhidharma avait tendance à rejeter les rituels de dévotion, les débats doctrinaux et les formalisations verbales. Au contraire, il privilégiait la méditation, à travers laquelle les gens seraient capables de saisir intuitivement la nature de Bouddha à l'intérieur. Contrairement à d'autres écoles bouddhistes, notamment le bouddhisme de la «Terre pure», Bodhidharma mit l'accent sur l'illumination personnelle plutôt que sur la promesse d'une «Terre pure».

sanskrit «enseignement de sagesse». Plus tard, il fut connu en Chine et au Japon sous le nom simplifié de «Daruma».

Dans la culture asiatique, le nom «diable» faisait référence à un étranger, car les traits de son visage étaient souvent frappants et prononcés comparés à ceux des habitants plus familiers. Le «diable aux yeux bleus» qu'était Bodhidharma serait donc mieux traduit par «étonnamment différent» plutôt que par un «mal démoniaque», qu'il n'était d'ailleurs pas aux yeux des bouddhistes en Chine.

Une légende mystique: une deuxième rencontre avec l'empereur Wu Di

Le moi et le non-moi: une rencontre très étrange. L'empereur Wu Di était peut-être, à cette époque-là,



Une fresque des Grottes des mille Bouddhas à Bezeklik (Xinjiang, Turkistan oriental), datée du IXe ou du Xe siècle représente Bodhidharma (gauche) enseignant la sagesse bouddhiste à un moine de Shaolin. Albert von Le Coq (1913) présume que le moine aux yeux bleus et aux cheveux roux aurait été d'origine tokharienne. Mais selon des recherches modernes, Bodhidharma aurait été un sogdien, c'est-à-dire un Iranien oriental.



Une réalisation de l'artiste japonais Yoshitoshi représentant Bodhidharma (1888).

le plus grand empereur du monde. Il régnait sur toute la Chine, la Mongolie, la Corée, toute l'Asie, à l'exception de l'Inde.

Il fut convaincu de la vérité des enseignements de Bouddha, mais jusqu'à cette époque-là, tous ceux qui avaient porté son message étaient des érudits. Aucun d'entre eux n'était un mystique. Un jour, la nouvelle se répandit que Bodhidharma venait d'un pays situé à l'ouest et qu'il apportait un message mystique. Ce fut une si grande joie, car un vrai mystique, un bouddha, allait venir.

Selon la légende, l'empereur Wu Di attendit avec un grand respect l'arrivée de Bodhidharma. La première rencontre le déçut parce que l'empereur ne comprit pas le message du mystique. Mais la deuxième fut différente et étrange. Wu Di dit à Bodhidharma: «J'ai interrogé tous les moines et tous les érudits qui venaient auprès de moi, mais aucun

n'a été d'aucune aide. J'ai tout essayé sans réussir: Comment me débarrasser de ce *moi*? Car Bouddha a dit: Si vous ne devenez pas un *non-moi*, votre misère ne pourra pas prendre fin.»

Cette fois-ci, contrairement à la première rencontre, l'empereur était sincère, Bodhidharma le comprit vite. Il regarda dans les yeux Wu Di et dit: «Je resterai au bord de la rivière près de la montagne dans le temple. Demain matin, à quatre heures précises, venez-y et je finirai pour vous ce *moi* pour toujours. Mais souvenez-vous que vous ne devez apporter aucun homme avec vous, aucun soldat. Vous devrez venir tout seul.»

Wu Di était un peu inquiet. Il trouvait que cet homme était étrange. En effet, Bodhidharma ne ressemblait à personne. L'empereur se disait: «Comment peut-il être capable de détruire si rapidement le *moi*? Les érudits me disaient que cela prendrait des vies et des vies de méditation pour que le *moi* disparaisse. Cet homme est bizarre! Et il me dit d'aller le rencontrer, tôt le matin à quatre heures, seul, sans épée, sans gardes, sans autre compagnon. Mais dans l'obscurité, cet homme étrange pourrait faire n'importe quoi. Et comment peut-il prétendre qu'il va tuer le *moi* pour toujours? Quand j'y pense, il pourrait bien me tuer physiquement, mais comment veut-il tuer le *moi*?»

Toute la nuit, l'empereur ne put trouver



Rencontre de Bodhidharma avec l'empereur Wu Di.



Les jeunes moines du temple Shaolin apprennent le Kung-fu dont l'invention est attribuée à Bodhidharma selon la tradition chinoise.



Une démonstration de Kung-fu au monastère Shaolin.

le sommeil. Il changea d'avis encore et encore: y aller ou pas? Mais il y avait quelque chose dans les yeux de Bodhidharma, il y avait quelque chose dans sa voix et il y avait une sorte d'autorité dans sa parole quand il lui avait dit: «Viens à quatre heures du matin, et je finirai ce *moi* pour toujours! Vous n'avez pas à vous en inquiéter».



Statuette de Bodhidharma inventeur du Kung-Fu.

Selon Wu Di, ce qu'il disait avait l'air absurde, mais sa façon de le dire et son apparence faisaient autorité. «Il sait ce qu'il dit », se disait l'empereur. Finalement, Wu Di décida d'y aller. «Au plus, il peut me tuer. Quoi d'autre? Et j'ai tout essayé. Je ne peux plus atteindre ce *non-moi*, et sans ce *non-moi*, il n'y aura pas de fin à la misère, comme disait Bouddha.»

L'empereur frappa à la porte du temple à quatre heures du matin. Bodhidharma dit: «Je savais que vous viendriez. Je savais aussi que toute la nuit vous changeriez d'avis. Mais cela n'a pas d'importance, car vous êtes enfin venu. Maintenant, asseyez-vous dans la posture du lotus, fermez les yeux et je vais m'asseoir devant vous. Commencez votre méditation. Au moment où vous trouverez votre *moi* à l'intérieur de vous-même, attrapez-le pour que je puisse le tuer.

Attrapez-le bien et dites-moi que vous l'avez attrapé, et je le tuerai et ce sera fini. C'est une question de minutes.»

Bodhidharma s'assit devant Wu et lui dit: «Ne ratez pas une seconde. Au moment où vous l'attraperez - cherchez à l'intérieur de vous-même dans tous les coins et recoins - gardez les yeux ouverts et dites-moi que vous l'avez attrapé et je vais le finir.»

Puis, il y eut le silence. Une heure passa, deux heures passèrent... Quand le soleil se leva, Wu Di était un homme différent. Au cours de ces deux heures, il regarda à l'intérieur de lui-même dans tous les coins et recoins. Pendant ce temps, cet homme étrange était assis là et aurait pu le frapper à la tête avec son bâton. Plus l'empereur regardait à l'intérieur de lui-même plus il se détendait parce que ce *moi* n'était nulle part. Pendant la recherche, toutes ses pensées disparurent. La recherche fut si intense que toute son énergie y était impliquée. Il n'y avait plus rien à penser ou à désirer, et ceci et cela...

Alors que le soleil se levait, Bodhidharma vit le visage de Wu Di. L'empereur n'était plus le même homme. Bodhidharma le secoua et lui dit: «Ouvrez les yeux – *il* n'est pas là. Je n'ai pas à *le* tuer. Je suis un homme non-violent, je ne tue jamais! Mais ce *moi* n'existe pas. Si ce *moi* continue à exister, c'est parce qu'on ne cherche pas à *le* regarder en face. *Il* est dans votre non-recherche, dans votre insouciance. Maintenant, *il* est parti.»

Deux heures s'étaient écoulées et Wu Di était immensément heureux. Il n'avait jamais goûté autant de douceur, de fraîcheur, de nouveauté, de beauté. Bodhidharma avait rempli sa promesse. L'empereur Wu Di s'inclina, toucha ses pieds et dit: «S'il vous plaît, pardonnez-moi d'avoir pensé que vous étiez fou, que vous ne connaissiez pas les bonnes manières, que vous étiez bizarre et que vous pouviez être dangereux. Maintenant, il n'y a plus de question en moi.»

Plus l'empereur regardait à l'intérieur de lui-même plus il se détendait parce que ce *moi* n'était nulle part. Pendant la recherche, toutes ses pensées disparurent. La recherche fut si intense que toute son énergie y était impliquée. Il n'y avait plus rien à penser ou à désirer, et ceci et cela...

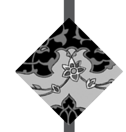
Plus tard, l'empereur Wu Di demanda qu'à sa mort, un mémorial soit installé sur sa tombe avec ces courtes phrases: «Il y avait un homme qui avait l'air fou, mais qui était capable de faire des miracles. Sans rien faire, il m'a aidé à être un non-moi. Depuis lors, tout a changé. Tout est pareil, mais je ne suis pas pareil, et la vie est devenue un pur chant de silence.» ■

---

1. Étirement des muscles et des tendons. Son essence est dans l'harmonie des lois naturelles, dont le yin-yang. Les principaux mouvements ont des noms poétiques («Dragon qui sort sa patte» ou «Tigre qui essaye d'attraper sa proie»). Sa pratique permet la coordination (énergie, esprit, respiration) et de renforcer les organes internes, calmer les maux et diminuer l'état dépressif.
2. Recueil de préceptes sanscrits dans lequel sont réunies les règles du rituel, de la morale, de la vie quotidienne.
3. Le bouddhisme de la Terre pure est essentiellement basé sur la foi, la dévotion et la pratique de la récitation du nom de Bouddha, avec pour objectif d'accéder après cette vie à la terre de Bouddha où la lumière, la longévité et le bonheur sont tous infinis.

Les fondements épistémologiques de la Modernité

Badreddine El-Kacimi



La modernité est perçue, de nos jours, comme étant un danger satanique menaçant l'identité sociétale. Le plus souvent ce genre de discours est de cette nature idéologique qui résiste aux changements. Pour expliciter cela, nous avons tenté de remettre en question ce concept, et de fouiller dans l'histoire ainsi que dans l'héritage philosophique occidental en vue de repérer ses fondements épistémologiques, surtout que nous sommes devant une conception qui est par excellence plurielle, complexe, insaisissable voire évolutive.

Épistémologiquement parlant, «*la Modernité*» est un concept insaisissable et difficile à cerner. D'une part, elle est une question plurielle, objet d'innombrables interprétations antagonistes et de plusieurs disciplines: l'économie, la philosophie, la littérature, la politique, l'histoire, l'architecture, etc. D'autre part, il ne s'agit pas à vrai dire d'une théorie intellectuelle, mais d'un concept évolutif dont les origines théorico-philosophiques sont diverses et éloignées dans le temps et peut-être dans l'espace. Autrement dit, sa conception n'est pas donnée, mais à construire à partir de certains faits.

En ce sens, élaborer une conception de la modernité nécessite une documentation sérieuse ainsi qu'une profonde réflexion respectant la sensibilité et la complexité épistémologique du terme. De ce fait, prendre l'intrication de la modernité en considération est assurément l'un des buts que nous nous assignons, même si la compétence nous manque pour espérer produire seuls une telle démonstration synthétique qui marierait le politique, le social, le scientifique et l'artistique. Peut-être l'entreprise pourrait bénéficier d'un travail collectif alliant pour le meilleur des compétences variées.

Par contre, nous pensons que la construction de ce concept ne peut être réalisée qu'à travers sa mise en relation avec les révolutions marquant l'Histoire occidentale, particulièrement, la Révolution protestante, la Révolution intellectuelle, la Révolution technique et industrielle et la Révolution française pour la démocratie. La modernité est un récit.

Cet article poursuit également pour objectif la nécessité de remettre en question un ensemble d'obstacles épistémologiques, théoriques et idéologiques à la compréhension du terme. Ce d'autant plus que la modernité est aujourd'hui parfois considérée comme un danger menaçant l'identité culturelle, voire un élément intrus voulant remplacer la morale religieuse par la connaissance des lois de la nature. Ces clichés sont le plus souvent véhiculés par les discours sociaux de nature idéologique s'écartant de toute prétention scientifique ou objective.

Les cités occidentales ont été un des berceaux de la culturelle savante et écrite, des sciences et de la philosophie. Cela a été le cas pour Athènes durant l'Antiquité ou Florence durant la Renaissance ou encore Paris avant la Révolution française. C'est en particulier la culture occidentale qui a initialement fourni aux individus des outils leur permettant de s'individualiser et de se découvrir, à l'inverse des communautés traditionnelles et tribales complexes autarciques. Ce sont donc les grandes mégapoles qui ont alimenté la modernité en permettant à l'individu d'«*affirmer l'autonomie et la spécificité de son existence face aux excès de pouvoir de la société, de l'héritage historique et de la technique venue de l'extérieur de la ville*».[1]

Pendant plus d'un millénaire, la société occidentale médiévale s'est conçue comme une *ecclesia,* c'est-

60

à-dire une société purement chrétienne. La cité terrestre est considérée transitoire et l'homme ne fait que s'y préparer pour la cité céleste. L'Église joue donc un rôle essentiel dans la vie quotidienne en rythmant non seulement le cheminement spirituel, mais en dominant également le champ éducatif, économique et politique. Par conséquent, les savants eurent des difficultés à faire de nouvelles découvertes et expérimenter. Il leur était souvent interdit de penser hors des limites exigées par la foi. En d'autres termes, la science était soumise à la théologie. La raison, permettant le progrès et le développement de la connaissance, était donc en crise: *«Science et religion sont bien étroitement liées dans les mentalités anciennes: l'extension de l'univers entraîne l'accroissement de la distance entre l'humanité et Dieu. D'où le désir, chez nombre de chrétiens fervents, de combler cette distance du mieux possible».*[2]

Le Haut Moyen Âge, plus précisément les XIVe et XVe siècles, a été particulièrement troublé, dans les domaines politique, social, diplomatique et religieux. Le clergé catholique était souvent défaillant: les curés ne respectaient pas les principes religieux, les évêques délaissaient leur diocèse, les papes vivaient comme des princes et *«des prêtres-rois [...] énonçaient la volonté divine sur le mode de l'ordre auquel il faut impérativement obéir».*[3]

En outre, ils profitaient de la peur, de l'ignorance et de l'angoisse de la mort qui hante le peuple lors des catastrophes, en vendant des indulgences, c'est-à-dire en faisant de l'accès au paradis une affaire d'argent: *«De nombreux évêques ne sont jamais entrés dans leur ville, n'ont pas vu leur église, ni visité leur diocèse...Je les appelle mercenaires étrangers parce qu'ils ne recherchent pas le salut des fidèles, mais seulement l'accroissement de leurs revenus...».*[4]

Face à cette déliquescence, un mouvement de protestation et de réforme vit le jour: le protestantisme**.** En Allemagne, Martin Luther dénonça notamment la vente d'indulgence en publiant les 95 thèses de Wittenberg pour réformer l'église: *«À l'origine, la Réforme s'est affirmée comme un effort pour replacer l'Église sur sa véritable base, celle de la foi».*[5]

La construction du concept de «modernité» ne peut être réalisée qu'à travers sa mise en relation avec les révolutions marquant l'Histoire occidentale, particulièrement, la Révolution protestante, la Révolution intellectuelle, la Révolution technique et industrielle et la Révolution française pour la démocratie. La modernité est un récit.

Calvin, pour sa part, a exercé une influence incontournable sur la vie spirituelle en Occident, d'autant plus que la Réforme a coïncidé avec l'invention de l'imprimerie, permettant la diffusion généralisée des idées de ce courant. En novembre 1541, Calvin présenta ses Ordonnances ecclésiastiques, qui organisent le corps des ministres, définissent les conditions de leur recrutement, leur formation, leurs fonctions. Il précisa le rôle du consistoire, composé de ministres et d'anciens, chargé de la juridiction spirituelle, du maintien de la foi et de la morale, avec mission de requérir, le cas échéant, l'appui des autorités civiles.

Sans aucun doute, cette réforme eut des incidences négatives: guerre civile, transferts de propriété, effondrement tardif de la production industrielle, ruine du



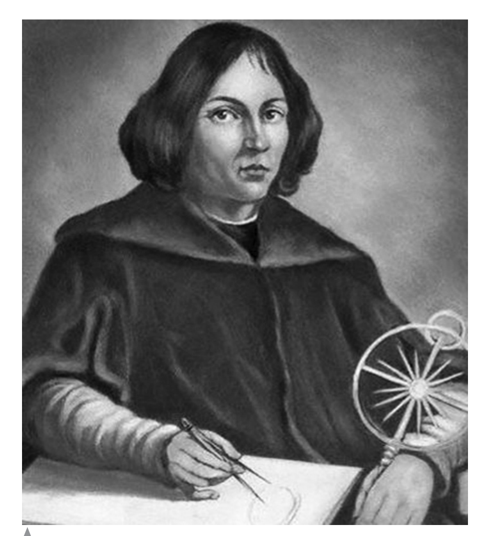
Martin Luther

commerce, etc. Mais, elle eut également un impact positif et décisif à long terme, car il ne faut pas oublier que la Réforme a ouvert la porte à la raison, de même qu'elle a transformé la question de la foi en une pratique individuelle sans intermédiaire. Le mouvement humaniste plaça l'homme au centre de la réflexion et de l'univers en affirmant sa dignité, sa liberté et son aptitude à comprendre et à transformer le monde grâce à la connaissance. Même si ce mouvement de pensée ne rompit pas vraiment avec la tradition. De sorte qu'il prit l'Antiquité gréco-latine pour modèle. Le mouvement humaniste est d'ailleurs, à ses origines, partagé entre un désir de retour aux sources et une soif de nouveauté, à mi-chemin entre une timidité restauratrice et une audace novatrice.

Il semble, avec la Réforme et les débuts de l'humanisme, que l'Occident a vécu la modernité comme une révolution, une révolution réformatrice visant à l'émancipation de l'homme. Cependant, il ne faut pas concevoir cette révolution comme une rupture radicale qui ferait table rase de l'ancien état des choses. Nous entendons dire que toute révolution conserve toujours quelque chose de ce



Calvin présidant un colloque à Genève en 1549



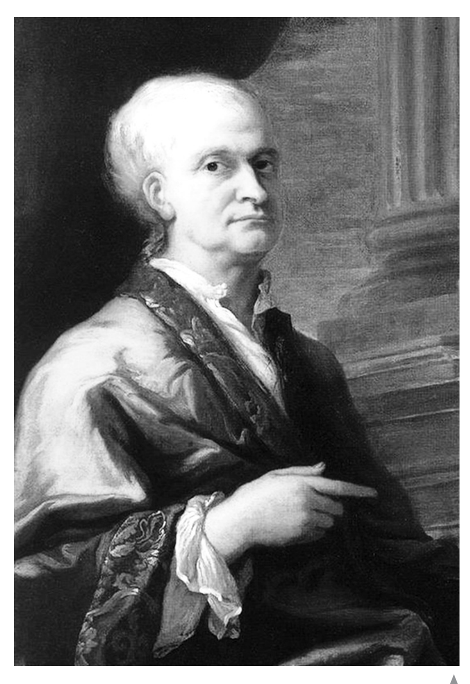
Copernic

qui la précède. Il y a toujours une continuité et une égalité des éléments nouveaux ou anciens entre ce qui archaïque et ce qui est moderne: *«Les classiques de la révolution scientifique, comme ses protagonistes d'ailleurs, ont volontiers parlé d'un ''retour à Platon''».*[6]

On isole généralement trois moments scientifiques pour la naissance de la modernité occidentale. La première révolution scientifique est celle qui s'étend de Copernic à Newton (1543-1687). Copernic renoue avec le principe de l'uniformité du mouvement planétaire et propose une théorie héliocentrique en plaçant le Soleil au centre de l'Univers. Ce principe a été considéré comme un coup fatal à l'autorité de l'Église. Cette période comporte aussi la philosophie rationaliste avec le cogito de Descartes mettant fin au scepticisme et faisant appel à la raison comme source de toute connaissance savante. Husserl écrit à son propos: *«Avec lui, la philosophie change totalement d'allure et passe radicalement de l'objectivisme naïf au subjectivisme transcendantal, subjectivisme qui, en dépit d'essais sans cesse renouvelés, toujours insuffisants, paraît tendre pourtant à une forme définitive.»*[7]

La deuxième révolution scientifique commence aux environs de 1775 avec Lavoisier et s'accomplit peu avant la Grande guerre avec Bohr. Cette révolution est surtout connue par l'union de la chimie et de la physique, ainsi que par l'émergence d'un ensemble de philosophies axées sur la raison et l'expérimentation. En bref, cette union a donné naissance à la physique du XIXe siècle, la thermodynamique, l'électromagnétisme et l'optique ondulatoire. Cette révolution eut un impact considérable sur la société du XX e siècle: *«Elle a eu des effets techniques et économiques d'une portée considérable puisque, en un mot, les objets de notre vie quotidienne – la télévision, les ordinateurs, le laser, etc. – sont des instruments de laboratoire avant d'être des objets de consommation courante.»*[8]

Quant à la troisième révolution, qui est encore en cours, elle a débuté avec la

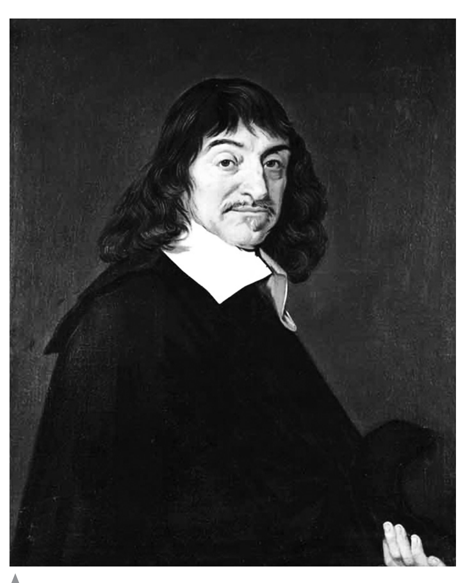


Newton

théorie évolutionniste de Darwin et s'est en particulier développée avec l'avènement du positivisme d'Auguste Comte, qui conceptualise la science, et remplace le savoir et la connaissance avec ce nouveau concept.

L'idéologie moderniste est identifiée au triomphe de la Raison. Au nom de la Raison, tout y passe, tout est désacralisé, sécularisé par un sujet en quête de progrès, nouvel étalon «du bonheur du plus grand nombre».

Ces révolutions scientifiques ont bouleversé notre représentation du monde. Elles ont créé une division entre la culture savante et la culture populaire reposant sur une religiosité enthousiaste fondée sur *«la croyance mystique dans le pouvoir d'hommes et de femmes ordinaires à communiquer avec la divinité et la conviction que leur sagesse égalait celle des gens instruits.»*[9] En un seul mot, l'idéologie moderniste est identifiée au triomphe de la Raison. Au nom de la Raison, tout y passe, tout est désacralisé, sécularisé par un sujet en quête de progrès, nouvel étalon «du bonheur du plus grand nombre»[10]. *«La nouvelle science mécanique était l'outil idéal pour déboulonner l'hermétisme et la magie.»*[11]



Descartes

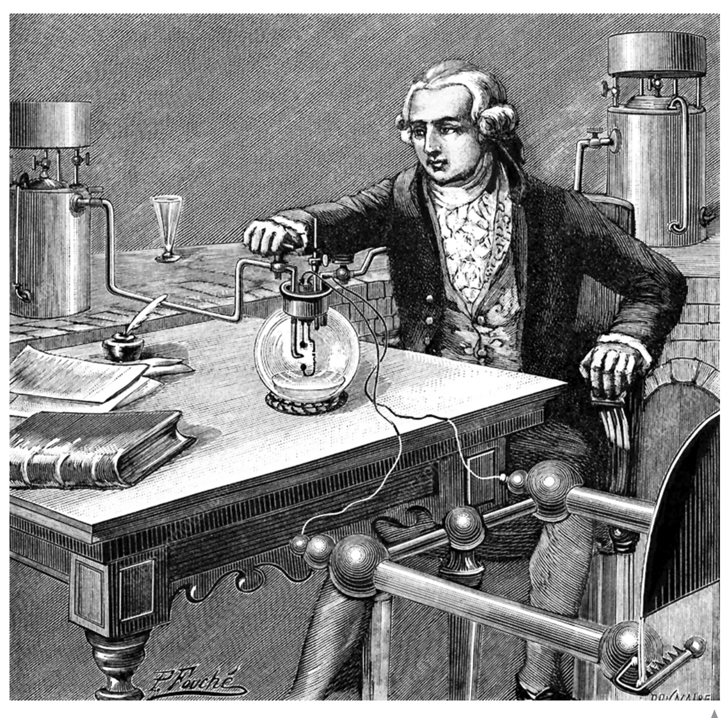
Alain Touraine dit de la modernité qu'elle *«se définit précisément par cette séparation croissante du monde objectif, créé par la raison en accord avec les lois de la nature, et du monde de la subjectivité, qui est d'abord celui de l'individualisme… La modernité a rompu le monde sacré, qui était à la fois naturel et divin, transparent à la raison et créé. Elle ne l'a pas remplacé par celui de la raison et de la sécularisation, en renvoyant les fins dernières dans un monde que l'homme ne pourrait plus atteindre; elle a imposé la séparation d'un Sujet descendu du ciel sur terre, humanisé, et du monde des objets, manipulés par les techniques. Elle a remplacé l'unité d'un monde créé par la volonté divine, la Raison ou l'Histoire par la dualité de la rationalisation et de la subjectivation.»*[12]

Afin de répondre à un besoin méthodologique, nous ne voulons pas parler du scientifique et du technique à la fois, puisque les innovations techniques sont en partie, selon les théoriciens et les historiens, à l'origine de l'essor industriel en Europe pendant les XVIII e et XIXe siècles.

Le progrès technique pendant la Révolution industrielle, l'apparition de l'usine et de la division de travail ont introduit dans la société un changement permanent, et une destruction des mœurs, des valeurs et de la culture traditionnelle. Simultanément, la division sociale de son côté a causé des clivages politiques profonds entre ce qu'appelle Karl Marx le prolétariat et la bourgeoisie.

Dans la même perspective, nous

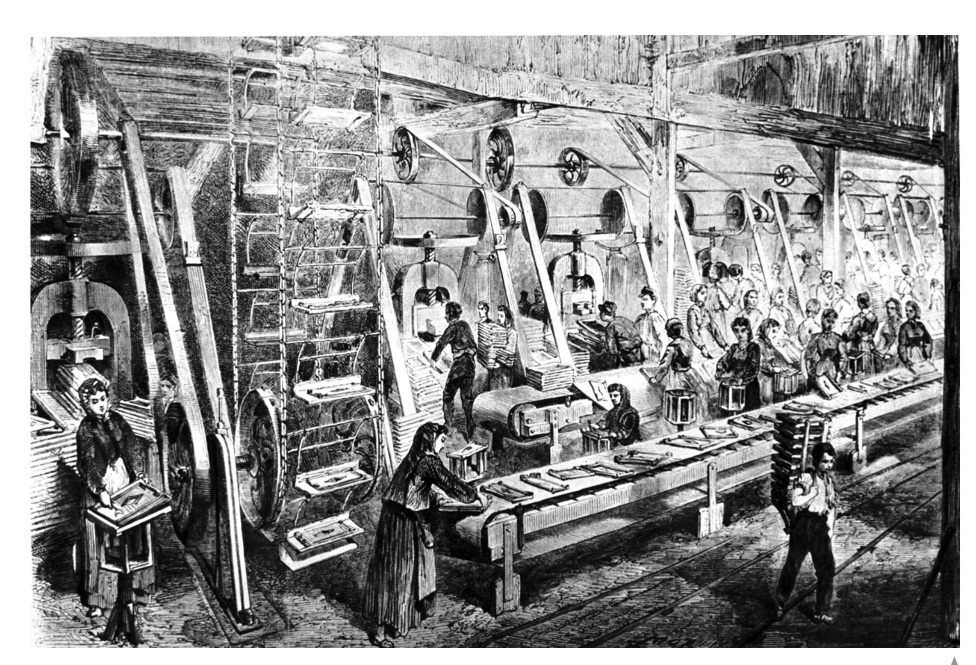
pouvons ajouter que la croissance démographique, l'essor urbain et le développement des moyens de communication et d'information marquent décisivement la modernité, d'une part en tant qu'une ère de productivité qui voit l'émergence de l'individu avec son statut de conscience autonome et sa domination sur la nature; et d'autre part, en tant qu'une pratique sociale et sociétale articulée sur le changement et la mobilisation continuelle. *«Le processus de mutation industrielle qui révolutionne continuellement de l'intérieur la structure économique détruit continuellement ses éléments vieillis et crée continuellement des éléments neufs. C'est un processus de destruction créatrice».*[13]



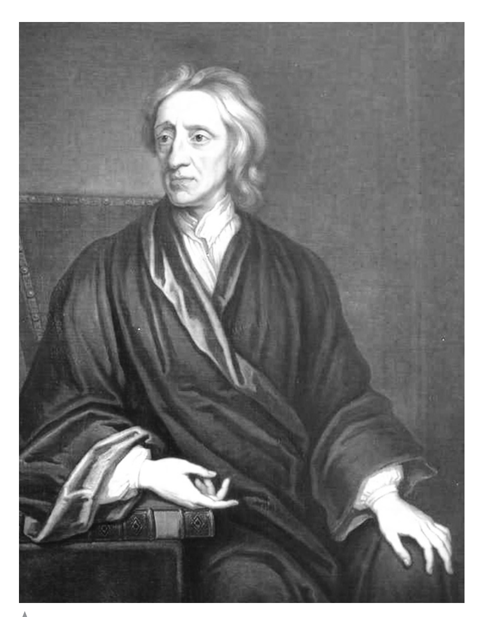
Lavoisier

Pourtant, il ne faut pas concevoir ces mutations comme radicales et ponctuelles. Une révolution n'est pas une mutation soudaine, au contraire il s'agit d'une transformation progressive, non pas dans l'instant mais dans la durée.

Suivant cet enchainement chronologique de la modernité, nous estimons que la pensée des Lumières ne se limite pas qu'à la France, et qu'elle a une dimension européenne, notamment



Gravure représentant la Révolution industrielle



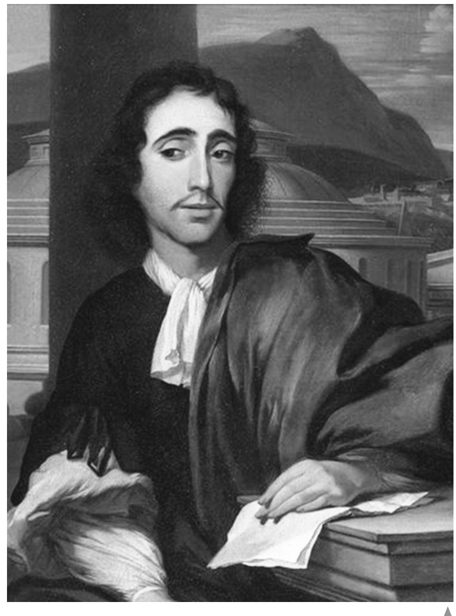
John Locke

avec les travaux de John Locke, Spinoza, Emmanuel Kant, J. J. Rousseau, Montesquieu, Voltaire et tant d'autres. Cependant, nous allons nous focaliser sur l'école française mise en avant avec la Révolution bourgeoise pour la démocratie (1789-1870), pour étudier l'influence de cette école dans la préparation d'un terrain fécond pour penser la modernité.

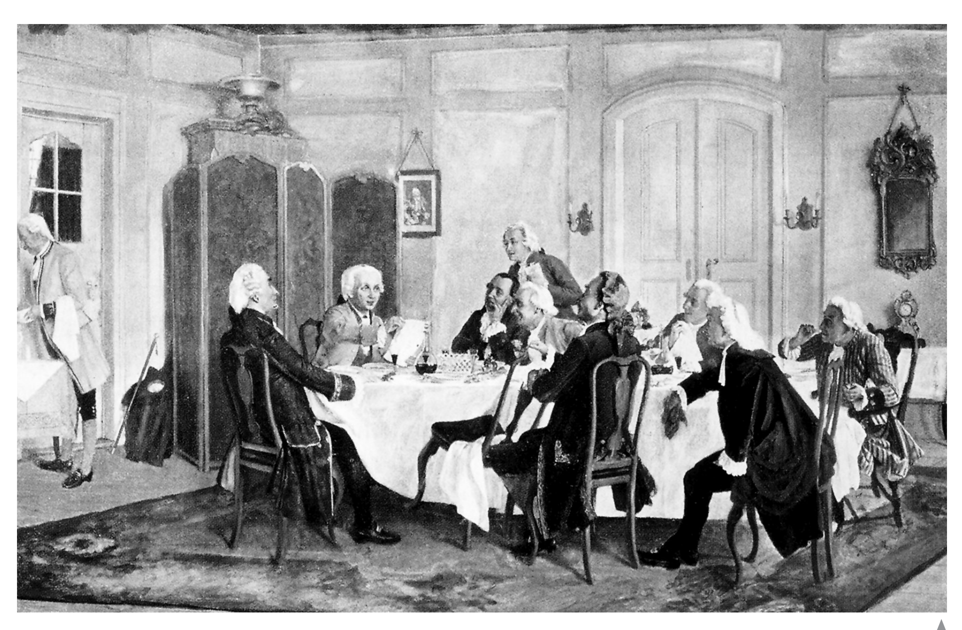
À notre sens, le XVIIIe siècle est une période particulière dans l'histoire de l'Europe en général. L'affaiblissement de l'autorité royale après la mort de Louis XIV a permis le développement et la circulation des idées fixant les fondements élémentaires de la démocratie par le biais des échanges épistolaires et des débats littéraires dans les cafés et salons. Les philosophes français étaient influencés par la société anglaise, et prenaient comme modèle le système monarchique parlementaire anglais allouant à ses sujets une liberté religieuse et intellectuelle.

Les écrivains à cette époque deviennent des interprètes et de véritables guides de l'opinion. Dans son ouvrage majeur *De l'esprit des lois,* Montesquieu critique la monarchie et énonce le principe de la séparation des pouvoirs qui empêche le despotisme et garantit la démocratie. Rousseau explique dans *Du contrat social* que c'est le peuple qui doit avoir la souveraineté. Enfin, à travers quelques écrits de Voltaire, notamment *Lettres anglaises* et *Traité sur la tolérance,* nous lisons une apologie de la tolérance et de la liberté: *«Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits. Les distinctions sociales ne peuvent être fondées que sur l'utilité commune.»* [14]

Les idées nouvelles que ces penseurs diffusent commencent à changer la mentalité des gens et à développer l'opinion publique en affaiblissant les principes de la monarchie absolue de droit divin et le fanatisme des religions, et en faisant triompher la raison, la liberté et la dignité humaine. De ce fait, il est clair que l'esprit des Lumières a été celui d'une élite instruite remplie de plaisir de non seulement scandaliser l'Église, mais encore de détruire le despotisme.



Spinoza



Emmanuel Kant avec des amis, dont Christian Jakob Kraus, Johann Georg Hamann, Theodor Gottlieb von Hippel et Karl Gottfried Hagen

D'ailleurs, *la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen,* à titre d'exemple, a permis de nouvelles expérimentations historiques, avec leurs ouvertures et leurs perspectives, en mettant en avant un droit naturel inédit. L'individu citoyen s'impose au centre du nouvel ordre social, conscient de son statut autonome. Ainsi que délivré de toutes les chaines qui l'empêchent de se réaliser en tant qu'être doué de raison et libre de nature.

Cette nouvelle pensée politique et sociale permit l'apparition d'un ordre social dépendant d'une libre décision humaine. À partir de là, l'être humain est devenu un acteur social défini par rôles au service du bon fonctionnement du système social.[15]

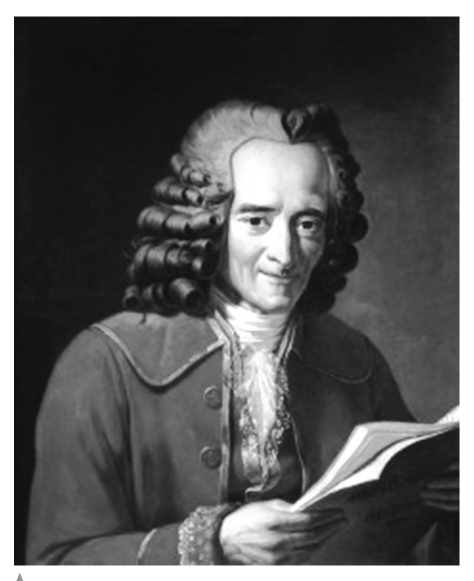
La modernité artistique et littéraire

Il nous reste maintenant à traiter la modernité dans son aspect artistico-littéraire puisque la représentation de la modernité est le plus clairement visible dans les œuvres artistiques et littéraires. Les artistes et les poètes semblent être la catégorie d'individus la plus sensible aux changements et aux mutations qui les entourent.

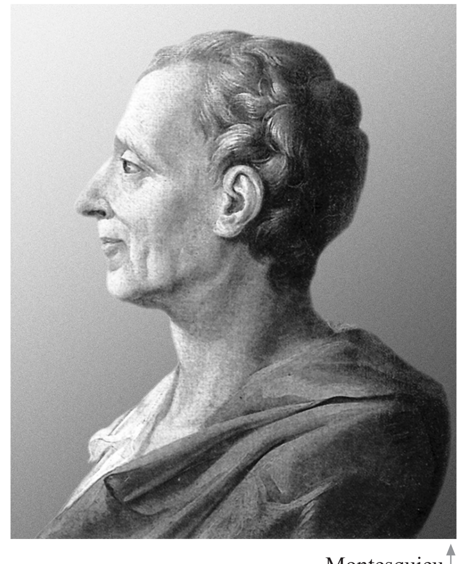
La modernité littéraire, en tant que problématique, apparaît à la fin du XVIIe siècle lors de la querelle des Anciens et



J. J. Rousseau



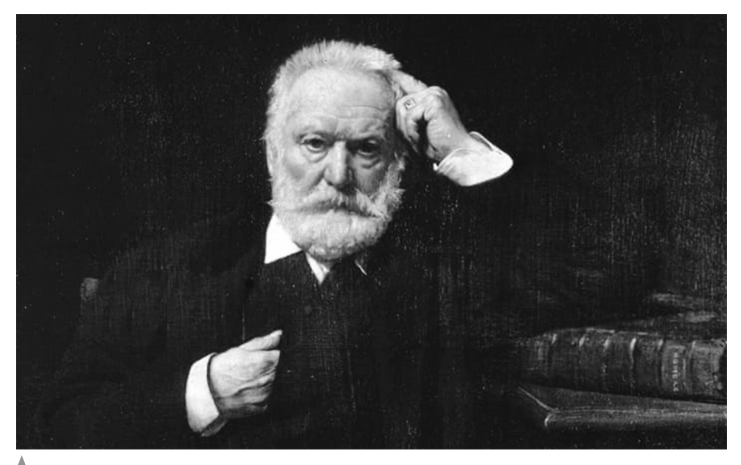

Voltaire



Montesquieu

des Modernes. Les Anciens accordent une grande importance à l'imitation de la nature et au retour à la tradition antique. Tandis que les adeptes de la modernité rejettent cette admiration, arguant qu'elle empêche une évolution de la création artistique. Pour eux le monde est dynamique et ils ont foi en l'idée du progrès dans le but de dépasser la stérilité créatrice.

Dans une autre perspective, le champ littéraire, français pour notre étude, ne s'ouvre à la modernité qu'après la Révolution française et avec l'apparition d'auteurs romantiques comme Lamartine, Victor Hugo ou Alfred de Vigny. Ces auteurs ont notamment en commun d'avoir défini une certaine image du poète responsable face à la collectivité. Le poète romantique se voit assigner une mission qui consiste à guider le peuple vers un idéal de liberté en dénonçant les abus du pouvoir, la tyrannie et l'injustice.



Victor Hugo

> La raison moderne est une raison instrumentale qui cherche non seulement l'interprétation des phénomènes naturels, mais encore à contrôler cette nature, en la considérant comme un système hétérogène et relatif se prêtant à l'observation et l'expérimentation.

La modernité a poussé à une forte inventivité dans les genres littéraires, qu'elle soit formelle ou thématique. Le «je» devient omniprésent, l'audace et la puissance suggestive des images sont indéniables. On voit également une faculté à susciter la rêverie, la nouveauté du langage et la destruction des architectures archaïques.

Baudelaire est le premier à utiliser le terme de «modernité» et le définir: *«La modernité est le transitoire, le fugitif, le contingent, la moitié de l'art, dont l'autre est l'éternel et l'immuable»*.[16]

***

Avec ce panorama épistémologique dans lequel nous avons évité de plonger dans les détails, nous pouvons maintenant proposer une conception globale, concise et précise à la modernité. Le premier constat est que la modernité s'identifie à partir de trois paramètres fondamentaux: la rationalité, l'individualité et l'universalité.

Certains expliquent la naissance de la modernité par le rôle qu'ont joué le capitalisme et la bureaucratie en rationalisant l'opération économique et le système social. Toutefois, il est clair, maintenant plus que jamais, que nous ne parlons pas d'une seule naissance de modernité mais de plusieurs naissances. La modernité n'est rattachée à un instant donné. Au contraire, elle est un cheminement, un trajet, une histoire, et une vision qui ne peut être cernée que par maintes approches mises ensemble.

Dès la Réforme, peut-être même avant, la raison est devenue la source de toute connaissance scientifique et du progrès. L'homme a alors épistémologiquement rompu avec la pensée spéculative, à l'origine d'un savoir traditionnel incertain et subjectif. Il a donc adopté une méthode technico-scientifique qui s'appuie sur la raison, l'observation et l'expérimentation.



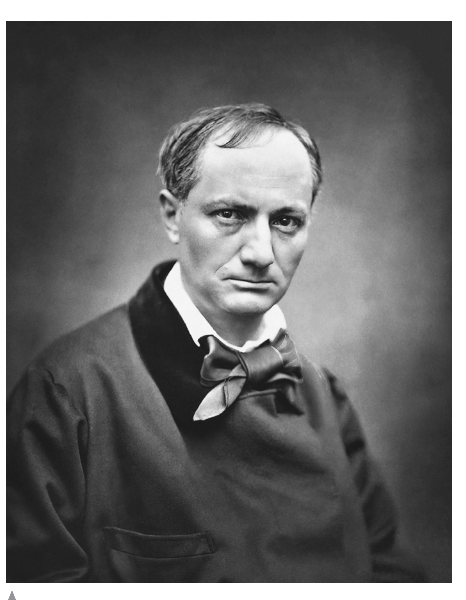
Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, vers 1789, huile sur toile, 71 x 56 cm, Paris, musée Carnavalet.

La Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen **a mis avant un droit naturel inédit. L'individu citoyen s'impose au centre du nouvel ordre social, conscient de son statut autonome. Ainsi que délivré de toutes les chaines qui l'empêchent de se réaliser en tant qu'être doué de raison et libre de nature.**

En ce sens, la raison moderne est une raison instrumentale qui cherche non seulement l'interprétation des

Définie avec exigence, la modernité semble devenir une idéologie idéaliste, en opposition plus ou moins absolue avec la tradition, une idéologie qui tire sa force de son utopie positive et de sa fonction critique, et hantée par la construction d'un monde conforme à la raison où l'Homme constitue une valeur en soi et pour soi.

phénomènes naturels, mais encore à contrôler cette nature, en la considérant comme un système hétérogène et relatif se prêtant à l'observation et l'expérimentation. En addition, la centralité de la raison modifie également la manière d'aborder la culture: on aborde désormais cette dernière avec une approche scientifique. À la naissance de la modernité, la société européenne se targuait d'une culture emplie de mythes et de fantaisies. Quand la raison est devenue le maître mot, les penseurs se sont sentis obligés de dissocier la culture de toute cette charge fantaisiste et mythique.



Baudelaire

Les philosophies modernes ont mis l'homme au centre de leur réflexion, comme valeur en soi et pour soi. L'homme devient alors à la fois le détenteur et le producteur du savoir et l'acteur dans l'histoire. Il est désormais conscient de son autonomie, libre de faire tout ce qu'il désire, pourvu qu'il ne contrevienne pas à la loi. Il a désormais la capacité et l'habileté d'envisager les faits et les réalités grâce à la raison et à l'expérimentation, en rejetant tout préjugé. C'est ce qui a fait de la démocratie la norme de la modernité.

Bref, la pensée moderne n'accepte que les explications rationnelles. Le monde n'est plus une structure dite sacrée, mais une réalité intelligible et observable. C'est cette capacité de pensée rationnellement qui permet à l'individu de se libérer de toute forme d'autorité arbitraire: «Entreprise individuelle et sociale de libération par rapport aux diverses tutelles qui maintenaient l'humanité dans un état d'hétéronomie: la tutelle spirituelle, morale et scientifique de l'Église, la tutelle politique et économique de la monarchie, la tutelle esthétique des Anciens, la tutelle sociale et psychologique de la famille patriarcale, etc. L'esprit de la modernité est un esprit d'affranchissement, de libération, d'autonomisation. La modernité apparaît ainsi comme la possibilité historique de la liberté.»[17]

Cette raison permet à l'individu l'autonomie. L'Homme devient conscient de sa liberté individualiste et refuse de voir son existence, ses valeurs et ses normes déterminées par une instance extérieure, quelle que soit. Elle est donc l'affirmation par l'homme de sa position de fondement. Néanmoins,

l'individualisme sans universalisme n'est qu'enfermement en soi-même. C'est-à-dire qu'on ne peut être libre que dans la mesure où le «je» participe à une loi universelle.

Ainsi ces trois procédés, à savoir la rationalité, l'individualisme et l'universalisme, entretiennent une relation de complémentarité et de continuité. D'un point de vue personnel, la modernité est plurielle et dialectique, et échappe à une définition précise. Pourtant, définie avec exigence, elle semble devenir une idéologie idéaliste, en opposition plus ou moins absolue avec la tradition, une idéologie qui tire sa force de son utopie positive et de sa fonction critique, et hantée par la construction d'un monde conforme à la raison où l'Homme constitue une valeur en soi et pour soi. ■

---

1. Georg Simmel, *Les grandes villes et la vie de l'esprit*. Suivi de *Sociologie des sens*, Paris, éd. Payot, coll. «Petite Bibliothèque Payot», 2013, p. 238.
2. Thierry Wanegffelen. *Les causes de la Réforme: une question reposée*. 45e Meeting of the Society for French Historical Studies, Washington, D.C., 1999.
3. *Ibid.*
4. *Ibid.*
5. Georges Livet, Les guerres de religion (1559-1598), coll. «Que sais-je?», Paris, Presses Universitaires de France – PUF., 2002, pp.15-16.
6. Gérard Jorland, « La notion de révolution scientifique aujourd'hui », *Revue européenne des sciences sociales*, 2002, mis en ligne le 01 décembre 2009, consulté le 05 février 2017.
7. *Ibid.*
8. *Ibid.*
9. *Ibid.*
10. Nous devons à Jeremy Bentham cette expression clé de la doctrine utilitariste, qui est l'une des deux grandes doctrines éthiques, l'autre étant la doctrine du droit naturel, qui s'attachent à définir, au Siècle des Lumières, le territoire d'expression de la liberté humaine. *Cf.* J. Bentham, *An Introduction to the Principles of Morals and Legislation,* Londres, éd. Athlone Press, 1970.
11. *Ibid.*
12. Alain Touraine, *Critique de la modernité*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1992, p. 13.
13. J.-A. Schumpeter, Capitalisme, socialisme et démocratie, Paris, Petite bibliothèque de Payot, 1974, p. 116.
14. Voltaire, *Traité sur la tolérance*, Paris, éd. BIBEBOOK. 2016.
15. Alain Touraine, *Op.cit.,* p. 31.
Expression tirée d'un ouvrage de Baudelaire.
16. Vincent Citot, «Le processus historique de la Modernité et la possibilité de la liberté (universalisme et individualisme)», *Le Philosophoire*, n° 25, 2005, p. 5.

Bibliographie:

- Alain Touraine, *Critique de la modernité*, Paris, éd. Librairie Arthème Fayard, 1992.
- J. Bentham, *An Introduction to the Principles of Morals and Legislation*, Londres, éd. Athlone Press, 1970.
- Charles Baudelaire, *Le peintre de la vie moderne*, Paris, Hrsg. von Silvia Acierno u.a, 2009.
- Georg Simmel, *Les grandes villes et la vie de l'esprit.* Suivi de *Sociologie des sens*, Paris, éd. Payot, coll. «Petite Bibliothèque Payot», 2013.
- Georges Livet, *Les guerres de religion (1559-1598)*, coll. «Que sais-je?», Paris, Presses Universitaires de France – PUF., 2002.

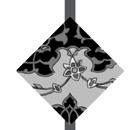
- Gérard Jorland, «La notion de révolution scientifique aujourd'hui», *Revue européenne des sciences sociales,* 2002, mis en ligne le 01 décembre 2009, consulté le 05 février 2017.
- J.-A. Schumpeter, *Capitalisme, socialisme et démocratie*, Paris, Petite bibliothèque de Payot, 1974.
- Thierry Wanegffelen, *Les causes de la Réforme : une question reposée*. 45e Meeting of the Society for French Historical Studies, Washington, D.C., 1999.
- Vincent Citot, «Le processus historique de la Modernité et la possibilité de la liberté (universalisme et individualisme)», *Le Philosophoire*, n°25, 2005, pages 35 à 76.



La Conférence des oiseaux: Récit théâtral de Jean-Claude Carrière, inspiré par le poème de Farid al-Din Attâr

Jean-Claude Carrière: lauréat du prix Farabi 2019

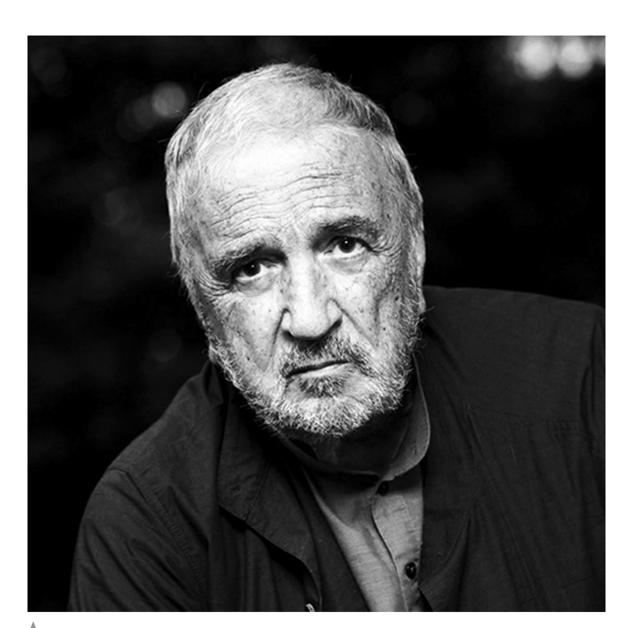
Babak Ershadi



La 10e édition du Festival international Farabi pour les études humaines et islamiques a eu lieu le 27 janvier 2019 à Téhéran lors d'une cérémonie où 16 auteurs et chercheurs iraniens et 7 personnalités étrangères ont obtenu des prix (prix Farabi International Award) décernés par le ministère iranien de la Science, des Recherches et de la Technologie. Les sept lauréats étrangers étaient:

-Études islamiques: Khusro Qasim (Inde) et Raul Gonzalez Bornez (Espagne).
-Études iraniennes: Safar Abdulloyev (Kazakhstan), Anna Maria Krasnowolska (Pologne), Monika Gronke (Allemagne), Nicholas John Sims Williams (Angleterre) et Jean-Claude Carrière (France).

Le Français, Jean-Claude Carrière, a gagné le prix Farabi pour ses travaux de recherches, de traduction et d'adaptation de *La Conférence des oiseaux* d'Attar de Neyshâbour et du *Diwan-e Shams* de Djalâl ad-Din Rûmi, deux grandes figures de la poésie mystique iranienne des XIIe et XIIIe siècles.



Jean-Claude Carrière

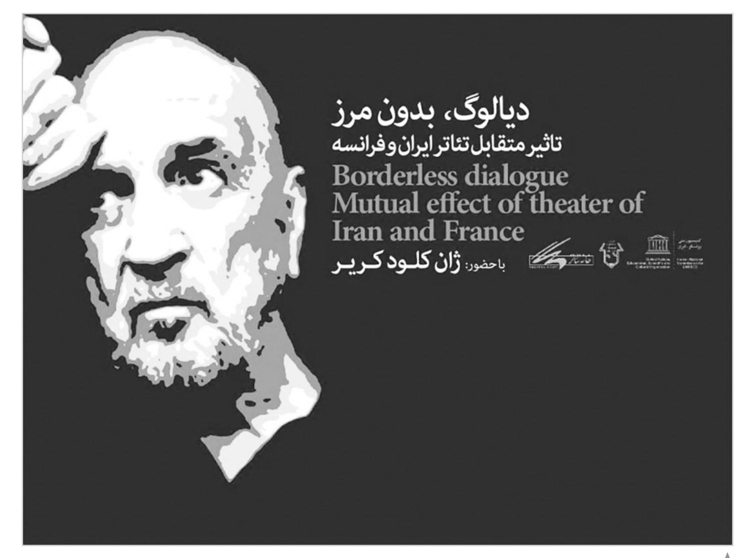
Le prix international Farabi est décerné tous les ans par le ministère iranien de la Science, des Recherches et de la Technologie, aux personnalités qui ont apporté une contribution remarquable aux sciences humaines et aux études iraniennes et islamiques. Les lauréats du prix Farabi deviennent membres de la Fondation nationale des Élites.

Malheureusement, M. Jean-Claude Carrière qui se trouvait à Téhéran à l'invitation du ministère de la Science pour cette occasion, fut absent de la cérémonie du Festival Farabi, car suite à un malaise, il avait été hospitalisé à Téhéran.

Le 29 janvier, «Dialogue sans frontière, effets réciproques de l'art théâtral en Iran et en France» organisé à la Maison du Théâtre de Téhéran en l'honneur de Jean-Claude Carrière, a malheureusement eu lieu en l'absence de ce dernier. Cependant, M.

Carrière a contribué à cette conférence par une vidéo, envoyée depuis l'hôpital. Les responsables de la Maison du théâtre lui ont rendu visite plus tard à l'hôpital et lui ont remis sa médaille.

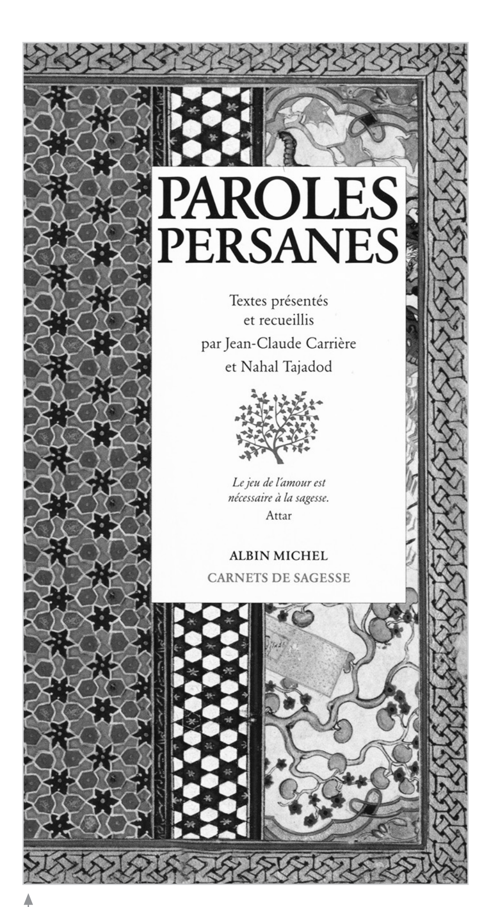
Époux de l'écrivaine franco-iranienne, Mme Nahal Tajadod, M. Jean-Claude Carrière est un familier de Téhéran et un connaisseur de la culture et de la littérature iraniennes. En 1978, Jean-Claude Carrière a adapté *La Conférence des oiseaux* de Farid al-Din Attâr pour une mise en scène de Peter Brook.



Affiche de la conférence «Dialogue sans frontière, effets réciproques de l'art théâtral en Iran et en France», organisée en janvier 2019 par la Maison du Théâtre à Téhéran.

En 1993, il a traduit en français *Le livre de Chams de Tabriz* de Djalâl ad-Din Rûmi, avec Mme Nahal Tajadod et sa belle-mère Mahin Jahânbeglou (dramaturge iranienne).

Le nouveau projet cinématographique de Jean-Claude Carrière le rapproche



«Paroles persanes», Textes présentés et recueillis par Jean-Claude Carrière et Nahal Tajadod.



«La Conférence des oiseaux», récit théâtral de Jean-Claude Carrière, inspiré du poème d'Attâr de Nichapour.



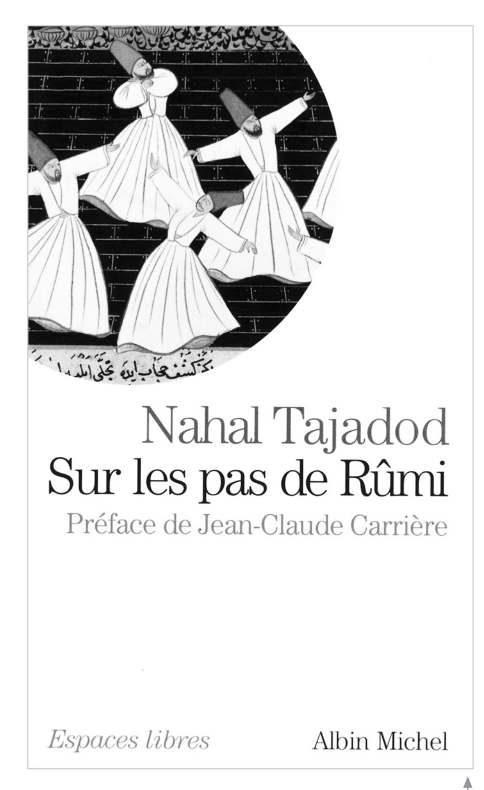
«Le Livre de Chams de Tabriz», traduit et annoté par Mahin Jahanbeglu (Tajadod), Nahal Tajadod et Jean-Claude Carrière.

également de l'Iran. Le tournage du film intitulé «Molana» (Rûmi), basé sur un scénario de Jean-Claude Carrière et de son épouse Nahal Tajaddod, a commencé en février 2019 à Paris. Produit par l'Iranien Mehdi Hosseini, le film sera tourné dans certains pays européens, dont la France, ainsi que dans des pays du Moyen-Orient tels que la Turquie, afin de représenter la véritable image de la vie de Rûmi.

* * *

Jean-Claude Carrière est un homme aux talents multiples: il est romancier, poète, scénariste, adaptateur, dramaturge, essayiste, traducteur, parolier, acteur et metteur en scène. Cet homme de culture dit avec modestie qu'il est «conteur d'aujourd'hui».

M. Carrière est né le 17 septembre 1931 à Colombières-sur-Orb (Occitanie) dans le sud de la France, dans une famille de viticulteurs. Il passe son enfance dans ce village dans un décor de soleil, de vignes et d'oliviers. Après la Seconde Guerre mondiale, à 14 ans, sa famille s'installe dans la région parisienne à Montreuil-sous-Bois (Seine-Saint-Denis) où ses parents gèrent un café. Ancien élève du Lycée Voltaire (11e arrondissement de Paris), il continue ses études à l'École normale supérieure de Fontenay-Saint-Cloud (Lyon) où il passe une licence de lettres et une maîtrise d'histoire. Il publie en 1957 son premier roman «Lézard». Sa rencontre avec Jacques Tati (1907-1982), réalisateur, acteur et scénariste, et ensuite avec Pierre Étaix (1928-2016), lui aussi réalisateur, acteur et scénariste, est fondamentale pour lui. Réunis par Jacques Tati, Pierre Étaix et Jean-Claude Carrière ont



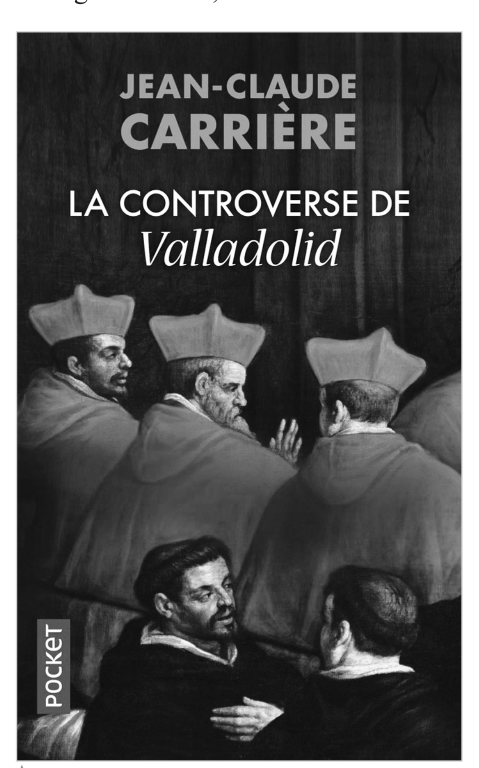
«Sur les pas de Rûmi» de Nahal Tajadod, préfacé par Jean-Claude Carrière.

collaboré sur l'écriture scénaristique de trois courts-métrages et cinq longs-métrages. Le court-métrage «Heureux anniversaire» (15 minutes) de Pierre Étaix, dont le scénario a été coécrit par Étaix et Carrière, gagne l'Oscar du meilleur court-métrage de fiction en 1962. Ils sont restés amis pendant soixante ans.

La collaboration de Carrière avec Luis Buñuel (1900-1983) commence en 1964, dure 19 ans et ne s'interrompt qu'à la mort du cinéaste mexicain d'origine espagnole. Jean-Claude Carrière cosigne les scénarios de plusieurs films de Luis Buñuel: «Belle de jour» (1967), une adaptation d'un roman éponyme de Joseph Kessel (paru en 1928) et l'un des plus gros succès commerciaux de Luis Buñuel; «La Voie lactée» (1969); «Le Charme discret de la bourgeoisie» (1972) qui obtient l'Oscar du meilleur film étranger en 1973; et enfin «Cet obscur objet du désir» (1977), inspiré de «La Femme et le Pantin», un roman de Pierre Louÿs. Jean-Claude Carrière a également travaillé avec le réalisateur tchèque Milos Forman, le Français Jacques Deray («La Piscine» 1969 et «Borsalino» 1970), le Français Jean-Paul Rappeneau («Cyrano de Bergerac» 1990, d'après la pièce éponyme d'Edmond Rostand), le Polonais Andrzej Wajda («Danton» 1983, « Les Possédés » 1988, d'après le roman éponyme de Fiodor Dostoïevski).



«Avec le vent» d'Abbas Kiarostami, traduit du persan par Nahal Tajadod et Jean-Claude Carrière.



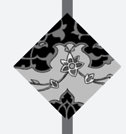
«La Controverse de Valladolid», roman dramatique de Jean-Claude Carrière.

Parallèlement, il poursuit sa carrière de dramaturge et adaptateur en particulier avec André Barsacq, Jean-Louis Barrault et Peter Brook.

En 2015, lors de la 87ème cérémonie des Oscars du cinéma, un Oscar d'honneur lui a été décerné pour l'ensemble de son activité cinématographique. ■

«Les pas de l'eau» de Sohrâb Sepehri

Présenté et traduit par
Fâtemeh Ghahramâni



Sohrâb Sepehri est né le 7 octobre 1928 à Kâshân, en Iran. Il est souvent tenu pour l'un des cinq plus grands poètes modernes iraniens avec Nimâ Youshij, Ahmad Shâmlou, Mehdi Akhavân-Sales et Forough Farrokhzâd.

Sohrâb Sepehri a dédié le poème «Les pas de l'eau» à sa ville natale, Kâshân, où il a vécu la première partie de sa vie.

Sepehri était aussi l'un des principaux peintres modernistes d'Iran. Connaisseur notamment du bouddhisme, du soufisme et des écoles mystiques d'est ou d'ouest, il a mêlé les concepts de l'Orient mystique à ceux de l'Occident mystique, créant ainsi une poésie à la saveur et à la signature toutes personnelles et inédites dans la littérature persane sous cette forme. Pour lui, les nouvelles formes étaient des moyens de découverte artistique dans l'expression de pensées et de sentiments. Sa poésie est aussi basée sur l'humanité et une profonde croyance en la valeur de l'homme. Pour finir, Sepehri était aussi un amoureux de la nature, dont la contemplation ne le fatiguait pas. La nature est omniprésente dans son œuvre autant poétique que picturale.

Les poèmes de Sohrâb ont été traduits en plusieurs langues dont l'anglais, le français, l'espagnol, l'allemand, l'italien, le suédois, l'arabe, le turc et le russe.

Sepehri est mort le 21 avril 1980 à l'hôpital Pars à Téhéran. Sa dépouille repose dans le sanctuaire de Sultan Ali à Mashhad Ardehal, dans son terroir bien-aimé.



Sohrâb Sepehri

Les pas de l'eau

Jouissons de la beauté dans le vignoble
Et ouvrons notre bouche quand la lune se lève
Ne disons pas que la nuit est une chose immonde
que le ver luisant ignore la perspicacité du jardin
Allons chercher des paniers
Et remplissons-les de tous ces rouges et verts
Mangeons le matin du pain et du petit fromage
Et plantons un arbrisseau à chaque méandre de la parole
Et semons la graine du silence entre deux syllabes
Et ne lisons point un livre que le vent n'arpente pas
Et le livre dans lequel la peau de la rosée n'est pas humide
Et le livre dans lequel les cellules sont sans dimension

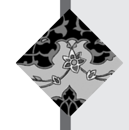
Ne souhaitons pas que la mouche s’envole du bout des doigts de la nature
Ne souhaitons pas que la panthère s’en aille de la Création
Et sachons que sans le ver, il manquerait quelque chose à la vie
Et la loi de l'arbre souffrirait sans la chenille
Et nos mains chercheraient quelque chose, s'il n'y avait pas la mort
Et sachons que la logique vivante de l’envol changerait, s'il n'y avait pas de lumière
Et sachons qu’il y avait un vide dans l'esprit des mers avant le corail
Et ne demandons pas où nous sommes.
Sentons le pétunia frais de l'hôpital
Et ne demandons pas où est la Fontaine de la Fortune
Et ne demandons pas pourquoi le Cœur de la Vérité est bleu
Et ne demandons pas quelle nuit, quelle brise nos ancêtres ont vécues
Derrière nous, il n'y a pas d'espace vivant
Derrière nous, l'oiseau ne chante pas
Derrière nous, le vent ne souffle pas

....

Et la framboise de la jouissance dans la bouche de la copulation
La vie est une coutume agréable
La vie a des ailes, grâce à l’étendue de la mort
La vie saute aussi haut que l'amour
La vie ne peut pas disparaitre de ta mémoire, de la mienne, comme quelque chose sur l'étagère des habitudes
La vie est l'extase d'une main qui cueille,
Une première figue noire dans la bouche âcre de l’été,
La dimension d'un arbre dans les yeux d'un insecte,
L'expérience d'un papillon de nuit dans l'obscurité
La vie est ce sentiment étrange que vit un oiseau migrateur,
Le sifflet d'un train qui résonne dans le sommeil d'un pont
La vie est la vue d'un jardin à travers les fenêtres scellées d'un avion,
Les nouvelles d'une fusée lancée dans l'espace
Toucher la solitude de la lune
Une pensée pour sentir une fleur sur une autre planète
La vie est de laver une assiette
La vie est de trouver une pièce de dix-châhi dans le caniveau
La vie est le carré d'un miroir
La vie est une fleur puissance éternité,
La vie est la multiplication de la terre aux battements de notre cœur.
La vie est « une géométrie » simple et égale à soi
Où que je sois, laisse-moi l’être
Le ciel est à moi
La fenêtre, l'esprit, l'air, l'amour et la terre sont à moi ■

Cauchemar

Mahshid Dastgheib



C'est presque l'aube. Bien que la chambre soit plongée dans l'obscurité, elle peut déjà sentir par une sorte d'anticipation imaginaire presque organique, l'approche imminente du premier rayon de lumière.

Des bruits dans le couloir l'ont réveillée. Hésitante, venant à peine d'ouvrir les yeux, elle discerne tant bien que mal la nature des bruits. Elle se recroqueville et essaye de se rendormir. «Ça n'a pas d'importance!» se dit-elle, sachant que c'est justement quelque chose qui la tracasse. Elle évoque, invoque des mots rassurants pour que l'angoisse dont elle est soudainement la proie, ne la dévore pas tout entière.

Lâcher prise, respirer. C'est bien ce que lui conseille constamment son frère. Exactement ce que lui dit son ami masseur expert en soin énergétique.

….

Elle porte des collants noirs et une robe d'hiver sombre. La lumière rouge lugubre de la pièce - un salon avec cuisine américaine - devient clinquante, presque rosâtre à certains endroits. Il y a eu une engueulade. Le poids des reproches l'écrase. Et l'écho des mots, jetés dans l'espace, nage dans l'air et résonne contre les murs. Prise d'une agitation intérieure, elle marche, s'assoit, se remet debout et tourne en rond, traînant avec elle cette enveloppe de soucis, de préoccupations. Troublée, au bord du délire, elle se déplace de plus en plus vite et avec une agilité croissante. Ses mouvements s'accélèrent. Le croisement de ses jambes se déshumanise. Quelque chose dans son attitude ressemble de plus en plus à celle d'un félin. D'un chat.

Un chat noir. Un peu gros, touffu. Il la fixe. Un instant de suspension qui donne l'illusion d'un moment de calme. Son regard tendu, inquiétant, l'amène au bord de l'asphyxie. Le son ambiant devient souterrain, presque sourd, avec ce murmure constant et lointain qui lui ronge les tympans.



Cet animal au regard apeuré, avec dans le corps cet élan imperceptible pour faire marche arrière, lui crie en sourdine dans le silence: *viens, quelque chose se passe là, en bas, quelque chose d'effroyable, d'innommable.*

Hypnotisée, poussée doucement par une force invisible, elle sent sous ses pieds le carrelage froid, derrière la cuisine américaine. *Là,* elle s'arrête. Le chat, lui, collé à ses jambes, tremble sans oser émettre le moindre son. Figés, abasourdis, leurs yeux se figent au sol: un passage souterrain, éclairé exactement comme le salon cuisine, qui mène par des escaliers vers d'autres chambres.

D'abord surprise par la découverte, une sensation de *déjà vu* l'envahit. Si elle n'a jamais connu ce passage comment se fait-il qu'elle sache qu'il y a des chambres en bas? Cet endroit n'a rien d'un lieu abandonné, d'une cave ou d'un grenier. Il y a la même lumière que dans la pièce au-dessus. Quelqu'un y habite. Mais qui donc? Un membre de la famille qui y mènerait une double vie? Quelque chose se tramerait-il dans la famille à son insu, dans son dos?

Aucun bruit, aucun son ne provient *des chambres*. Mais elle sent une présence… même plusieurs. Elle peut les flairer dans ce silence affolant, les sentir sur les poils de ses bras qui se hérissent d'un coup, dans la cadence de sa respiration qui s'accélère, les battements de son cœur qui lui martèlent la poitrine, dans son estomac qui se noue et ses entrailles qui s'enflamment: *quelque chose se passe là, en bas, quelque chose d'effroyable, d'innommable.*

Elle décide d'avancer d'un pas. Mais avant que son cerveau n'ordonne au muscle de son pied droit de se lever, juste avant ce laps de temps minime, presque inexistant, entre la volonté et l'acte, elle entend un bref mais terrible grognement.

Pétrifiée, elle tourne la tête. Elle *le* voit. Un rat immense. Un regard terrifiant jaillit de ses yeux, véritable abcès de poison. Sa bouche s'ouvre, s'entrouvre lentement. Une odeur fétide s'en dégage. Des dents triangulaires, pointues et métalliques apparaissent. Sensiblement, il déplace son poids vers l'arrière de son corps. Ses pattes de derrière s'enfoncent dans le sol, sa tête se rentre dans son cou, son regard devient plus fixe, plus insistant.

Il fait un bond vers elle.

….

Ses yeux s'ouvrent et de ses lèvres séchées, gercées, s'échappe un cri étouffé. Son corps raidi est en sueur mais ses pieds sont glacés. Elle examine obstinément la tâche marron sur le plafond au-dessus de son lit. Elle avait arrêté de *la* voir, jusqu'au soir où un ami lui avait fait remarquer de nouveau sa présence. Et depuis, elle la voit tout le temps. Et par association d'idée ou plutôt d'image, elle voit aussi l'homme et se remémore l'absurde dialogue: «Une simple couche de peinture suffira pour la faire disparaître» avait-elle dit. «Tu plaisantes? Ce n'est pas en passant vite fait par-dessus de la couleur blanche que ça va partir. Il faudra frotter avant». «Oui, oui bien sûr, tu as raison. Je frotterai.» Les conversations qu'elle avait avec les hommes lui donnaient

des indices sur le tournant qu'allait prendre la relation, si relation il y avait. Parler de la tâche marron répugnante au plafond, après la première rencontre, n'annonce pas forcément le début d'une histoire d'amour. Au moins, elle ne se leurrait pas.

Avant que l'association d'idées ne se convertisse en rumination plaintive, le chat lui réclame à manger en grattant à sa porte. À contrecœur, elle se lève de son lit. Une fois la gamelle pleine, l'animal ne s'y précipite pourtant pas. Le téléphone sonne dans le salon, mais s'interrompt après deux sonneries. Quelques secondes plus tard, la sonnerie retentit de nouveau. Intriguée, elle s'y précipite et décroche.

-Allo?
-….
-Allo?
-…

Un bruit sec se fait entendre à l'autre bout du fil. Son interlocuteur a raccroché. Elle se dirige vers les rideaux, les tire d'un geste brusque. Le ciel gris et pluvieux lui jette avec parcimonie, presque avec mépris, un peu de lumière.

Elle a faim, la tête lui tourne. Elle s'adosse contre la fenêtre, pose sa joue gauche sur la vitre fraîche et regarde dehors. Pas âme qui vive.

Doucement, par la droite, sur le trottoir d'en face, un homme entre dans son champ de vision. Il fait quelque pas, s'arrête, se tourne lentement vers elle et lève la tête vers sa fenêtre.

Leurs regards se croisent. Elle reconnaît ce regard: *Quelque chose va se passer là, en bas, quelque chose d'effroyable, d'innommable.*

Toujours en la dévisageant, il met la main dans sa poche, en sort un téléphone, compose un numéro et porte l'appareil à son oreille. Le téléphone sonne dans la chambre. Elle tourne la tête, jette un coup d'œil au téléphone. L'appareil arrête de sonner. Elle regarde de nouveau l'homme.

L'homme, au regard insistant, esquisse un bref sourire du coin des lèvres. Il remet le téléphone dans sa poche, et sort de l'autre poche, à peine perceptible, un objet métallique… Le lève… Le pointe vers elle.

Il tire. ■

Vous pouvez vous procurer la revue dans les principaux kiosques de votre ville ou chez les libraires d'Etelaat.

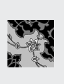
En cas de non distribution chez votre marchand de journaux, contactez le bureau d'Etelaat de votre ville.

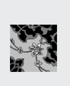
Envoyez vos articles et vos textes par courrier électronique ou par la poste.

Les opinions soutenues dans les articles ne sont pas nécessairement partagées par la revue.

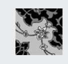
La Revue de Téhéran se réserve la liberté de choisir, de corriger et de réduire les textes reçus. De même, les textes reçus ne seront pas restitués aux auteurs.

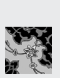
Toute citation reste autorisée avec notation des références.

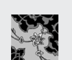
 ماهنامه «رُوو دوتهران» در دکه‌های اصلی روزنامه فروشی و نیز در کتابفروشی‌های وابسته به موسسه اطلاعات توزیع می گردد.

 در صورت عدم ارسال مجله به دکه ی مورد مراجعه شما، با دفتر نمایندگی روزنامه اطلاعات در شهر خود تماس حاصل فرمایید.

 مقالات و مطالب خود را از طریق پست الکترونیکی یا پست عادی، حتی الامکان به صورت تایپ شده ارسال فرمایید.

 چاپ مقاله به معنای تایید محتوای آن نیست.

 « رُوو دو تهران » در گزینش، ویرایش و تلخیص مطالب دریافتی آزاد است. همچنین مطالب دریافتی برگردانده نمی‌شود.

 نقل مطالب این مجله با ذکر ماخذ آزاد است.

S'abonner en Iran

LA REVUE DE TEHERAN

فرم اشتراک ماهنامه "رُوو دو تهران"

- یک ساله ۱۰۰۰/۰۰۰ ریال
- شش ماهه ۵۰۰/۰۰۰ ریال
- **1 an 100 000 tomans**
- **6 mois 50 000 tomans**

Nom de la société (*Facultatif*)	مؤسسه
Nom — نام خانوادگی	Prénom — نام
Adresse	آدرس
Boîte postale — صندوق پستی	Code postal — کدپستی
E-mail — پست الکترونیکی	Téléphone — تلفن

اشتراک از ایران برای خارج کشور با پست عادی

- شش ماهه ۲/۲۵۰/۰۰۰ریال
- یک ساله ۴/۵۰۰/۰۰۰ریال

S'abonner d'Iran pour l'étranger

- **1 an 400 000 tomans**
- **6 mois 200 000 tomans**

Effectuez votre virement sur le compte :

Banque Tejarat
N°: **251005060** de la Banque Tejarat
Agence **Mirdamad-e Sharghi**, **Téhéran**,
Code de l'Agence : **351**
Au nom de **Mo'asese Ettelaat**

Vous pouvez effectuer le virement
dans l'ensemble des Banques Tejarat d'Iran.

حق اشتراک را به حساب جاری **۲۵۱۰۰۵۰۶۰** نزد **بانک تجارت**،
شعبه **میرداماد شرقی تهران، کد ۳۵۱**
(قابل پرداخت در کلیه شعب بانک تجارت)
به نام **موسسه اطلاعات** واریز،
و اصل فیش را به همراه فرم اشتراک به آدرس
تهران، خیابان میرداماد، خیابان نفت جنوبی، موسسه اطلاعات،
نشریه ***La Revue de Téhéran*** ارسال نمایید.
تلفن امور مشترکین: ۲۹۹۹۳۴۷۲ - ۲۹۹۹۳۴۷۱

Merci ensuite de nous adresser la preuve de virement ainsi que vos nom et adresse à l'adresse suivante:
Presses Ettelaat, Av. Naft-e Jonoubi, Bd. Mirdamad, Téhéran.
Code Postal : 15 49 95 31 11
Pour signaler tout problème de réception : mail@teheran.ir

www.teheran.ir

نشانی: تهران، بلوار میرداماد،
خیابان مصدق جنوبی (نفت جنوبی سابق)،
مؤسسهٔ اطلاعات، اطلاعات فرانسه
کدپستی: ۱۵۴۹۹۵۳۱۱۱
تلفن: ۲۹۹۹۳۶۱۵
نشانی الکترونیکی:mail@teheran.ir
تلفن آگهی ها: ۲۹۹۹۴۴۴۰
چاپ ایرانچاپ



مجلهٔ تهران

صاحب امتیاز
مؤسسهٔ اطلاعات

مدیر مسئول
محمد جواد محمدی

سردبیر
املی نُوواگلیز (رضوی فر)

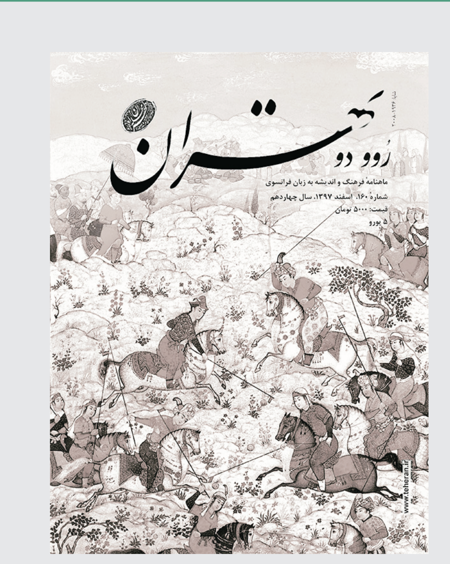
دبیری تحریریه
عارفه حجازی
بابک ارشادی

تحریریه
روح الله حسینی
اسفندیار اسفندی
افسانه پورمظاهری
ژان-پیِر بریگودیو
میری فِررا
اِلودی برنارد
ژیل لانو
مجید یوسفی بهزادی
خدیجه نادری بنی
زینب گلستانی
مهناز رضائی
جمیله ضیاء
شکوفه اولیاء
هدی صدوق
شهاب وحدتی
سپهر یحیوی
سعید خان آبادی
مرضیه خزایی

طراحی و صفحه آرایی
منیرالسادات برهانی

تصحیح
بئاتریس ترهارد

پایگاه اینترنتی
محمدامین یوسفی



Recto de la couverture:
Miniature représentant un match de polo.
Œuvre du maître Hossein Behzâd.

رُوو دو تهران

شاپا: ۱۹۳۶-۲۰۰۸

ماهنامهٔ فرهنگ و اندیشه به زبان فرانسوی

شمارهٔ ۱۶۰، اسفند ۱۳۹۷، سال چهاردهم

قیمت: ۵۰۰۰ تومان

۵ یورو

www.teheran.ir